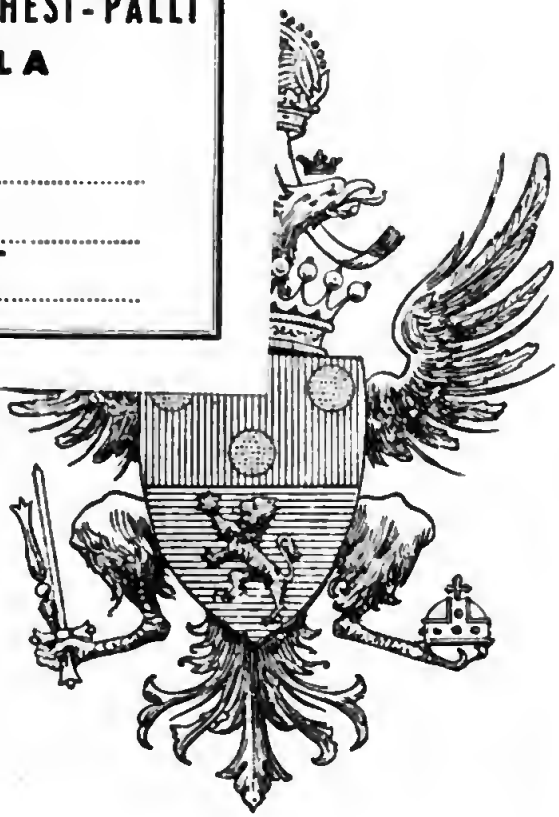
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA

SCAFFALE 8
PLUTEO VI
N.° CATENA 15

TECA ·
I · PALLI ·



II
Prima Sala 8-VI-15

Google

REGISTRATO

COLLECTION

DE

TRAGÉDIES ET COMÉDIES,

CHOISIES

DES PLUS CÉLEBRES AUTEURS ANCIENS.

Biblioteca Nazionale Napoli

TOME HUITIEME.

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

A LIVOURNE 1776.

Chez THOMAS MASI ET COMPAGNIE,
Éditeurs & Imprimeurs-Libraires.

Avec Approbation.

PENELOPE

TRAGÉDIE.

Par Monſieur L'ABBÉ GENEST.

ACTEURS.

PENELOPE, *femme d'Ulyſſe.*

ULYSSE, *Roi d'Ithaque.*

TELEMAQUE, *Fils d'Ulyſſe & de Pénélope.*

EURIMAQUE, *Roi de Samos.*

IPHISE, *fille d'Eurimaque.*

EUME'E, *Miniſtre d'Ithaque.*

ANTINOUS, *Prince ſujet d'Ithaque.*

ERICLE'E, *Gouvernante de Télémaque.*

EURINOME, *autre femme de la Reine.*

ARGINE, *confidente d'Iphiſe.*

ARCAS, *confident d'Antinoüs.*

GARDES.

La Scene eſt dans le Palais d'Ithaque.

PENELOPE

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PENELOPE *ſeule dans un veſtibule qui regarde ſur la Mer.*

ENfin donc, la voici la fatale journée!
Pénélope, à quel choix te vois-tu condamnée!
Quoi! j'oublierois Ulyſſe! Non, le ſort en courroux
Ne ſçauroit me réduire au choix d'un autre époux,
J'expirerai plutôt; cette mer moins barbare
Rejoindra par ma mort deux cœurs qu'elle ſépare.
Il n'eſt point de ſecours, je n'en eſpére plus;
Finiſſons des regrets & des vœux ſuperflus.

O toi! premier auteur de ma triſte infortune,
Inconſtant Roi des flots, redoutable Neptune,
Tu n'as donc point voulu, ſenſible à la pitié,
Me rendre le dépôt que je t'ai confié!
Dieu cruel! plut au ſort que ta fureur avide
Eut étouffé ſous l'onde un raviſſeur perfide,
Lorſqu'il alloit chercher au bord de l'Eurotas
La coupable beauté, funeſte à tant d'Etats!
On ne m'auroit point vue, au déſeſpoir livrée,
Malgré mon tendre amour, d'Ulyſſe ſéparée;
Dans l'effroi, dans les pleurs, dans les gémiſſemens,
De tant de triſtes jours compter tous les momens:
Je n'aurois pas...

SCENE II.

PENELOPE, ERICLÉE, EURINOME.

EURINOME.

POurquoi fuyez-vous notre vue?
A paroître en public vous étiez réſolue;
Vous laiſſiez à nos ſoins adoucir vos regrets,
Et relever l'éclat de vos divins attraits.
Mais vous pleurez encore avec plus d'amertume.
Faut-il que votre vie en plaintes ſe conſume?
Dans ce jour ſolemnel, où vous...

PENELOPE.

Jour malheureux!
Que faire, que réſoudre en ces momens affreux?

Jour où de mes malheurs la rigueur redoublée,
Les renouvelle tous en mon ame accablée!
Qui jamais a ſenti des maux pareils aux miens,
Depuis que mon époux courut aux Champs Troyens?
Eſt-il mort, ou vivant? Quel obſtacle l'arrête?
J'ignore en quels climats l'a jetté la tempête.
L'un promet ſon retour, l'autre l'a vu périr,
Et l'on m'a fait ſans ceſſe & revivre & mourir.
Ah! je l'implore envain, envain je le rappelle,
Ericlée, il n'eſt plus. S'il n'eſt pas infidele,
Pourroit-il loin de moi s'arrêter ſi long-tems?
Il ſeroit revenu; qu'eſt-ce donc que j'attens?
C'en eſt fait, je le vois, le ſort veut que j'expire
Pour éviter l'hymen qu'on oſe me preſcrire.

ERICLÉE.

Contraignez-vous encore, eſſuyez ces beaux yeux;
Montrez-vous, reprenez cet air victorieux
Qui range ſous vos loix les cœurs les plus rebelles;
Priez, parlez, cherchez des excuſes nouvelles,
Vos céleſtes beautés pourront tout obtenir,
Songez que Télémaque eſt prêt à revenir,
Ce Fils dont votre choix me confia l'enfance:
Cet aimable Héros, notre unique eſpérance,
Il n'a que vous: vivez, conſervez-vous pour lui.

PENELOPE.

Je ſuis de maux ſans nombre accablée aujourd'hui;
L'interêt de mon Fils encor me déſéſpere;
Echappé de mes bras, il cherche envain ſon Pere.
Je ne ſçais ſi lui-même il voit encor le jour,
Je ne ſçais ſi je dois ſouhaiter ſon retour;

Pour lui, plus que pour moi, dans l'état où nous
ſommes,
Je crains Antinoüs, le plus méchant des hommes.
On me trahit : Eumée eſt le ſeul en ces lieux,
Qui ſoit reſté fidele, & qui craigne les Dieux.
Hors vous, de leur devoir mes Femmes éloignées,
Par mes perſécuteurs ſont lâchement gagnées.
Je vois Eumée, helas! en cette extrêmité,
Que peut faire ſon zele, & ſa fidélité?

SCENE III.

PENELOPE, EUMÉE, ERICLÉE, EURINOME.

EUMÉE.

ON ne peut vous cacher que les peuples
d'Ithaque :
Se déclarent, Madame, en faveur d'Eurimaque
Roi puiſſant, riche, heureux, il a toutes les voix;
Pour lui, de votre Pere on confirme le choix.
On s'aſſemble, & déja la fête eſt ordonnée
Où ſe doit publier ce célebre hyménée.
Vos ſujets & les ſiens, d'un mutuel accord...

PENELOPE.

Ah! tous les appareils ſeront ceux de ma mort.

EUMÉE.

Si mon zele à vos yeux s'eſt aſſez fait connoître,
Si vous ſçavez l'ardeur que j'eus pour mon cher
Maître,

Permettez-moi de rendre encor ce que je dois
A ces gages ſacrés qu'il commit à ma foi.
Quoi que le Ciel enfin ait ordonné d'Ulyſſe,
Grande Reine, attendons que ſon ſort s'éclairciſſe,
Et reſſouvenez-vous que vous avez un Fils
Que votre perte expoſe à ſes fiers Ennemis.
Laërte ſon ayeul, accablé de vieilleſſe,
Eſt expirant. Le Prince, en ſa grande jeuneſſe,
Envain à nos Tyrans oſera s'oppoſer;
Notre ſeule eſpérance eſt de les diviſer.
Craignez Antinoüs; on ſçait que le perfide
Médite, pour regner, un deſſein parricide;
Et s'il eſt appuyé par le Roi de Samos,
Rien n'arrêtera plus ſes barbares complots.
Songez-y donc, Madame. En ce péril extrême
Vous pouvez tout encore, Eurimaque vous aime:
Malgré tous les tranſports d'un dépit enflâmé,
Vos charmes & vos pleurs ſouvent l'ont déſarmé.
La jeune Iphiſe auſſi vous aime, vous révére:
Elle peut vous aider pour adoucir ſon pere.
Ne le rebutez point. Voyez avec terreur
Où peut d'Antinoüs l'entraîner la fureur;
De ce traître avec lui rompez l'intelligence,
Et flattez-le toûjours d'une douce eſpérance.

PENELOPE.

L'eſpoir dont s'eſt flatté cet odieux Amant,
Fait injure à ma foi, trahit mon ſentiment.
Hélas! je me reproche avec trop de juſtice,
D'avoir par ma foibleſſe offenſé mon Ulyſſe:
Mais j'eſpérois qu'enfin ma mort ou ſon retour
Préviendroient les horreurs de ce funeſte jour.
Après avoir brûlé d'une ſi belle flâme,

Jamais un autre feu n'embraſera mon ame:
Et le Roi de Samos envain croit obtenir....

EUMÉE.

Madame, croyez moins... Mais je le vois venir.
Antinoüs le ſuit. Songez à Télémaque;
Songez que ces Tyrans ſont maîtres dans Ithaque,
Qu'ils ont pour eux un Peuple ingrat, lâche & ſans foi;
Que le ſalut d'un Fils...

PENELOPE.

Grands Dieux! inſpirez-moi.

SCENE IV.

PENELOPE, ANTINOUS, EURIMAQUE, EUMÉE, ERICLÉE, EURINOME, ARCAS.

EURIMAQUE.

DIvine Reine, enfin je vois cette journée
Que pour me rendre heureux le Ciel a deſtinée.
Les voici, ces momens ſi long-tems deſirés,
Par vos cruels refus tant de fois différés.
Jamais mes yeux charmés ne vous virent ſi belle,
Et comme pour le prix de mon ardeur fidelle,
On diroit que l'Amour, prêt à me couronner,
De plus brillans attraits ait voulu vous orner.

PENELOPE.

Moi, Seigneur! quelle erreur a ſéduit votre vue?
Parmi tant de douleurs, que ſuis-je devenue?
De ſi foibles attraits, par les pleurs effacés,

Peuvent-ils mériter tous ces ſoins empreſſés?
Ah! plutôt c'eſt du ſort la fatale injuſtice,
Qui veut que votre amour devienne mon ſupplice.

EURIMAQUE.

Me verrez-vous toûjours comme auteur de vos maux?
Avez-vous oublié combien j'ai de Rivaux?
Pour charmer tous les cœurs, vous n'avez qu'à paroître.
Si tous les autres Rois avoient pu vous connoître,
Madame, en ſeroit-il un ſeul dans l'Univers,
Qui ne vint avec moi ſoupirer dans vos fers?

PENELOPE.

Les Amans odieux, qui m'ont perſécutée,
Vous cédent; devant vous leur foule eſt écartée:
Mais achevez, Seigneur; & que votre bonté,
Pour pleurer mes malheurs, me laiſſe en liberté.

EURIMAQUE.

Non, Madame; il eſt tems que vos larmes tariſſent,
Que votre douleur ceſſe, & que mes maux finiſſent.
Venez, en honorant le Trône de Samos,
Après vos longs ennuis, y trouver du repos:
Tout conſpire à nous faire un bonheur plein de charmes.
Votre perte...

PENELOPE.

Laiſſez, laiſſez couler mes larmes.
Ce cœur toûjours en butte aux Deſtins irrités,
Eſt bien loin du repos que vous lui promettez.

EURIMAQUE.

N'avez-vous pas aſſez éprouvé ma conſtance?
Ah! voulez-vous encor tromper mon eſpérance?

Après tant de délais, de feintes, de détours,
Quel artifice encor ſera votre ſecours?
Après l'engagement...

PENELOPE.

Non, de cet hyménée,
Seigneur, ne formons point la chaîne infortunée;
Vous même le premier, vous vous repentiriez
De l'état pitoyable où vous me réduiriez.
L'amour eſt-il jamais né de la violence?
Et le don de mon cœur eſt il en ma puiſſance?
Vous êtes généreux; je dois vous confeſſer
Qu'Ulyſſe, de ce cœur ne ſçauroit s'effacer:
Le ſeul bien que j'éprouve en mes triſtes allarmes,
C'eſt de le regretter, de répandre des larmes.
Quel déplaiſir pour vous d'entendre à tous momens
Mêler le nom d'Ulyſſe à mes gémiſſemens!
Ah! fuyez-moi plutôt, & loin de me contraindre,
Voyez avec pitié combien je ſuis à plaindre.

EURIMAQUE.

Vous, inhumaine, vous, pouvez-vous concevoir
Mes violens tranſports, mon cruel déſeſpoir?
J'aimois, quand d'un Rival la flatteuſe éloquence,
Sur moi dans votre cœur obtint la préférence:
Il devint votre Epoux. De dépit tranſporté,
Je fus en d'autres nœuds par l'hymen arrêté:
Mais jaloux en ſecret, je voyois avec joye
Mon Rival, loin de vous, occupé devant Troye.
Celle à qui je devois mes vœux & mon amour,
En me donnant Iphiſe, avoit perdu le jour;
J'apprends que de Neptune Ulyſſe eſt la victime:
Mon premier feu renaît, mon eſpoir ſe ranime.

J'accours auprès de vous, je viens vous adorer.
Vous avez consenti que j'osasse espérer.
Toûjours dans vos délais vos feintes inhumaines,
Par des discours flatteurs ont prolongé mes peines.
On ne m'abuse plus, & j'ai trop attendu
Un bien qui m'est promis, un bonheur qui m'est dû,
Et si mes vœux encor vous trouvent insensible,
J'aurai contre vos pleurs un courage inflexible.

PENELOPE.

Moi? je n'ai rien promis. Jamais....

ERICLE'E.

Que faites-vous?

PENELOPE.

Prenez, Seigneur, prenez des sentimens plus doux.
Donnez-moi quelques jours. Un reste d'espérance
Peut-être contre vous soutient ma résistance.
De mon Fils qui revient, écoutons le rapport:
Nous sçaurons si d'Ulysse on confirme la mort.

EURIMAQUE.

On vous a mille fois raconté son naufrage:
Sa mort, le tems, un Pere, enfin tout vous dégage.

PENELOPE.

Ah! je ne sçaurois vivre en l'état où je suis,
Si mon Fils de retour n'adoucit mes ennuis.
Ayez au moins pitié des douleurs d'une Mere;
C'est trop que de pleurer & le Fils & le Pere:
Seigneur, si Télémaque à mes pleurs s'est rendu,
Je regretterai moins l'époux que j'ai perdu.

EURIMAQUE.

Faut-il que Télémaque à mon bonheur s'oppose!
Quoi! garant des périls où son erreur l'expose,

Puis-je régler les vents & les flots mutinés,
Par qui ſes jours peut-être ont été terminés?
Des Pirates peut-être ont attaqué ſa vie.

PENELOPE.

Je vous entends, je ſçais votre cruelle envie:
Vous craignez ſon courage; & vos complots ſecrets,
De ſa mort, dès long-tems ont formé les apprêts.
Quelle marque d'amour, que ce deſſein funeſte
De m'arracher un Fils, le ſeul bien qui me reſte!
Et vous m'aimez? Seigneur, à ne vous point flatter,
Pour ſon interêt ſeul je puis vous écouter;
Prête pour le ſauver à m'immoler moi-même,
Je vaincrai de mon cœur la répugnance extrême.
Allez donc, & jamais ne vous montrez à moi,
Si mon Fils ne revient, ſi je ne le revois.

EURIMAQUE.

Ah! qu'il revienne ou non, il faut... Mais je vous laiſſe,
Pour ne me pas livrer au tranſport qui me preſſe.
J'attendrai votre choix: Prononcez dans ce jour,
Ou la fureur pourroit ſuccéder à l'amour.

PENELOPE.

Fais périr, fais périr une innocente Reine;
J'abhorre ton amour, & demande ta haine!

SCENE V.

ANTINOUS, PENELOPE, ERICLEE, EURONIME.

ANTINOUS.

MAdame...

PENELOPE.

Antinoüs, rien ne peut me fléchir,
De vos indignes loix je ſçaurai m'affranchir.

SCENE VI.

ANTINOUS, ARCAS.

ANTINOUS.

PReſſons de cet hymen l'heure trop différée.
Par-là je m'ouvre au Trône une route aſſurée,
Et ſatisfais enfin l'ambitieuſe ardeur
Qui depuis ſi long-tems a dévoré mon cœur.
Tu l'as vu, quand d'Ulyſſe on eut appris la perte,
Qu'à tant de prétendans cette Isle fut ouverte;
Appuyé de ce Peuple aſſervi ſous mes loix,
De la Reine avec eux je diſputai le choix.
Son hymen auroit pu flatter mon eſpérance,
Mais du Roi de Samos je craignis la puiſſance.
Au-lieu de le combattre, il fallut le gagner;

Il étoit amoureux, & je voulois regner.
S'il me laiſſe l'Etat, qu'il épouſe la Reine,
Voici le jour marqué, j'y conſens, qu'il l'emmene,
Le Sceptre, à leur départ, va tomber dans mes mains,
Et le retour du Prince eſt tout ce que je crains.

ARCAS.

Un plein ſuccès ainſi ſuivra votre entrepriſe,
L'Ithaque dès long-tems à vos loix eſt ſoumiſe.
Si Télémaque échappe à la fureur des eaux,
Il trouvera ſa perte en trouvant nos Vaiſſeaux:
Rien ne l'en peut ſauver. Mais le dernier orage,
D'armes & de débris a couvert ce rivage,
Il a péri ſans doute.

ANTINOUS.

Il faut s'en aſſurer.
A ſa mort, Eurimaque a paru conſpirer:
Il craignoit comme moi ce jeune téméraire;
Mais enfin, attendri des larmes d'une Mere,
Il pourroit aiſément changer en ſa faveur.
De la Reine, à ce prix, il toucheroit le cœur.
Des Peuples inconſtans l'ame ſeroit émue,
Si leur Prince aujourd'hui ſe montroit à leur vue.
Arcas, ce n'eſt pas tout; je ne t'ai point caché
Que ſur Iphiſe auſſi mon choix eſt attaché:
Soit que je l'aime, ou ſoit que je regarde en elle
Une alliance utile à ma grandeur nouvelle,
Le Prince Télémaque eſt encor mon Rival,
Lui ſeul de tous mes vœux eſt l'obſtacle fatal.
Mais l'entrepriſe enfin par ſa mort concertée,
Lorſque nous en parlons, doit être exécutée.

Voi

Vois nos amis, & moi je vais, ſans perdre tems,
D'Eurimaque irrité fixer les vœux flottans.
Qu'il contraigne l'orgueil d'une Reine inflexible,
Qu'il parte, qu'il me laiſſe ici maître paiſible.
Regnons. Oui; ſi des bords des plus lointaines Mers,
De la nuit du cercueil, ou du fond des Enfers,
Ulyſſe revenoit m'ôter ce Diadême;
Mon bras, ſans balancer, l'attaqueroit lui-même.
Point de retardement, je n'en puis plus ſouffrir;
Arcas, je veux regner, ou faire tout périr.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IPHISE, ARGINE.

IPHISE.

CE déſordre m'alarme, & j'ai trouvé mon Pere
Moins enflammé d'amour, qu'il ne l'eſt de colere.
Voyons la Reine, allons calmer ſes déplaiſirs.

ARGINE.

Sans ceſſe à ſes regrets vous mêlez vos ſoupirs.
Vous ſentez pour le Fils les ennuis de la Mere.

IPHISE.

Tout mon cœur s'ouvre à toi; je ne te puis rien taire.

Argine, il te ſouvient, quand je vins en ces lieux,
Quels troubles, quels chagrins s'offrirent à mes yeux:
Mon Pere gémiſſant aux pieds de cette Reine,
Plaignoit ſes vœux déçus & ſa pourſuite vaine;
Et pour Ulyſſe abſent, la Reine dans les pleurs
Se plaiſoit à nourrir de mortelles douleurs.
C'étoit des deux côtés des plaintes éternelles.
Mon cœur fut effrayé de leurs peines cruelles;
Frappé de cet exemple, il juroit chaque jour
D'éviter ces tourmens, qu'ils appelloient amour.
Mais je crains que ce mal ne ſoit inévitable.
Télémaque, il eſt vrai, m'a paru trop aimable;
Et charmant comme il eſt, un Rival odieux
Semble encor relever tant d'appas glorieux.
Deux contraires objets occupoient ma penſée,
Des vœux d'Antinoüs je me vis menacée;
Et le deſir de fuir un objet plein d'horreur,
A vers le Prince encor précipité mon cœur.
Si je m'engage trop, ſi je dois me défendre,
Donne-moi des conſeils.

ARGINE.

Les voudrez-vous entendre?
S'il vous aimoit, Madame, eut-il pu vous quitter?

IPHISE.

Ah! ſi c'eſt une erreur, laiſſe-moi me flatter,
Ses plaintes m'ont parlé de ſes flammes naiſſantes;
J'en ai vu dans ſes yeux mille marques touchantes.
Quand je rappelle encor ces ſecrets entretiens,
Où ſes regards troublés, ſouvent troubloient les miens,
Je penſe qu'il m'aimoit, je me plais à le croire.

Télémaque eſt toûjours préſent à ma mémoire ;
En tous lieux je le ſuis, je l'entends, je le vois,
Et peut-être de même, Argine, il ſonge à moi :
Il viendra me jurer une ardeur immortelle.

ARGINE.

Ce long retardement peut faire un infidele.
Loin de vous déſormais ſes vœux ſont emportés,
Dans les Cours de la Grece il voit d'autres beautés ;
Son oubli, ſon ſilence ...

IPHISE.

Epargne mes alarmes,
Et permets que pour moi ſon retour ait des charmes.
Dieux immortels! ſongez à nous le ramener,
Regardez ſes périls, daignez les détourner,
Et laiſſez-moi fléchir la fierté de ſa Mere ;
Qu'elle ſe rende enfin à l'amour de mon Pere,
Et que celui du Fils, répondant à ma foi,
Puiſſe ...

ARGINE.

On vous entendra... Madame, c'eſt le Roi.

SCENE II.

EURIMAQUE, ANTINOUS, IPHISE, ARGINE.

EURIMAQUE.

NOn, je ne ſçaurois vivre & mériter ſa haine.

Je veux... C'eſt vous, Iphiſe! Alliez-vous chez
la Reine?
Allez la préparer à me voir, après vous,
Expier à ſes pieds mon indigne courroux.

SCENE III.

EURIMAQUE, ANTINOUS.

ANTINOUS.

DE quel frivole eſpoir votre ame eſt abuſée!
A ſe laiſſer fléchir eſt-elle diſpoſée?
On ſçait juſqu'où ce ſexe ingrat, impérieux,
Porte de ſon orgueil l'excès capricieux.
Ces éclatans dehors d'une auſtere triſteſſe,
Qui ſont depuis long-tems l'entretien de la Grece,
Vos fers, dans ſes mépris, ſi conſtamment portés,
Votre amour qui réſiſte à tant de cruautés;
Tout cela flatte trop la fierté qui l'anime,
Seigneur, vous en ſerez l'éternelle victime;
Et toûjours malheureux, & toûjours maltraité,
On verra vos tourmens nourrir ſa vanité.
Une femme adorée a l'injuſte manie
D'éprouver juſqu'où peut aller ſa tyrannie;
A nous trop rebuter ſon cœur accoutumé,
Par nos ſoumiſſions n'eſt jamais déſarmé.
Qu'un vif tranſport ſuccéde à la vaine tendreſſe;
Que l'ingrate à la fin connoiſſe ſa foibleſſe:
Menacez, ſurmontez avec un plein pouvoir
Ses orgueilleux regards, ſon ſcrupuleux devoir:

Faites que Pénélope, ou vous craigne, ou vous aime ;
Et d'ailleurs, que ſçait-on ? Peut-être qu'elle-même
Cédera ſans regret à l'effort amoureux
Qui va la retirer d'un deuil ſi rigoureux :
Sur quelque fondement que ſa fierté s'appuye,
D'un état ſi funeſte à la fin on s'ennuye.
Preſſez.

EURIMAQUE.

Pour la fléchir je n'ai que des ſoupirs,
Et je ſens contre moi tourner ſes déplaiſirs.
Son triſte abattement lui prête encor des armes,
Et dans ſes yeux mourans renaiſſent mille charmes.
Allons à ſes vertus offrir un cœur ſoumis ;
Il faut demander grace, il faut ſauver ſon Fils.

ANTINOUS.

Lui que nous avons vu, même dès ſon enfance,
Allumer contre nous ſa haine & ſa vengeance ;
Son ſuperbe chagrin dédaignant les plaiſirs,
S'entretenoit toûjours d'ambitieux deſirs.
Il s'eſt, vous le ſçavez, montré le Fils d'Ulyſſe ;
Il mêle dans ſon cœur l'audace & l'artifice :
Quelquefois devant nous tâchant à ſe forcer,
On voyoit, malgré lui, ſes yeux nous menacer.
Mais avec quelle ardeur, quel ſecret, quelle adreſſe,
A-t'il quitté ces bords pour courir dans la Grece !
Depuis plus d'une année éloigné de ces lieux,
Chez tous les Princes Grecs il nous rend odieux.
Vous même, vous avez conçu que ce voyage
Vous devoit, comme à moi, donner un juſte ombrage.

Vos frayeurs à ſa mort vous ont fait conſentir,
Il eſt trop tard enfin pour vous en repentir ;
Et mes Vaiſſeaux armés, ou la mer irritée,
Répondent de ſa mort dès long-tems méditée:
Il ne peut échapper.

SCENE IV.

EURIMAQUE, ANTINOUS, ARCAS.

ARCAS.

LE Prince eſt arrivé ;
Et de tant de périls par miracle ſauvé,
Entrant dans ce Palais, il trouve avec Eumée,
Une foule de peuple à ſon aſpect charmée.

ANTINOUS.

Il eſt ſauvé? qu'entens-je !

ARCAS.

Il eut été ſurpris
Dans l'embuche dreſſée aux rochers d'Aſteris ;
Mais par un coup du ſort, la derniere tempête
De ce péril certain a garanti ſa tête ;
Et du Port qu'il cherchoit, par les vents écarté,
Sous le Cap de Porcin les vagues l'on jetté.
Ces vents, dont la fureur eſt cauſe qu'il reſpire,
Seigneur, ont fait périr des Vaiſſeaux de Corcyre:
Pouſſés ſur les rochers, Navires, Matelots,
Ont été cette nuit abymés dans les flots.

ANTINOUS.

Quoi! Télémaque évite & l'embuche & l'orage?

Mais jusques dans le Port il peut faire naufrage ;
Et sauvé des périls qu'il couroit sur les eaux,
Il se livre en Ithaque à des dangers nouveaux.
J'ai donné tous mes soins à la cause commune,
Je poursuivrai.

EURIMAQUE.

Non, non, respectons la fortune
D'un Prince qu'en ce jour on voit chéri des Dieux.
Ne versons point un sang qui leur est précieux,
Qui vient des plus grands Rois que la Grece révére.

ANTINOUS.

Voulez-vous épargner ce jeune téméraire ?
Si nous ne prévenons sa fureur que je crains,
Dans notre sang lui même il trempera ses mains;
Il pourroit engager vingt Rois dans sa querelle.
Ah! le voici. Perdons-le, avant qu'il les appelle.

SCENE V.

TELEMAQUE, EUMÉE, EURIMAQUE, ANTINOUS, ARCAS.

EURIMAQUE.

QUel plaisir pour la Reine, & qu'il me sera doux
De voir finir les pleurs qu'elle versoit pour vous!
Nous avons craint souvent que Neptune en colere,
Prince, n'eut confondu le Fils avec le Pere:
Nos vœux sont exaucés, & votre heureux retour,
D'un bonheur accompli signale ce grand jour.

TELEMAQUE.

Je vous dois trop, Seigneur. Mais ne ſçaurois-je apprendre
D'où nait un changement qui vient de me ſurprendre?
Qui commande en ces lieux? Quels nouveaux attentats
Fait-on contre ma mere, ou contre mes Etats?
Je vois que mon abſence & la perte d'Ulyſſe
Ont mis en liberté l'audace & l'injuſtice:
Mais on ſe fonde envain ſur la mort d'un grand Roi;
Ses droits ſont en mes mains, ſon nom revit en moi.
Ma préſence fatale à de lâches Rebelles,
Suffit pour arrêter leurs trames criminelles;
Et ces perfides cœurs devoient ſe ſouvenir
Que j'étois né leur Prince, & viendrois les punir.

ANTINOUS.

Seigneur, je ne ſçais pas ſur qui votre colere
Prétend faire tomber ce châtiment ſévere,
Mais je crains qu'aujourd'hui votre reſſentiment
N'éclate ſans effet, comme ſans fondement.
De qui vous plaindrez-vous, ſi ce n'eſt de la Reine?
Ses vains retardemens, ſa parole incertaine
Irritant à la fois cent Princes abuſés,
Livrent à leur fureur vos Etats diviſés;
Mais portez-la vous-même au choix qu'elle doit faire.
Il eſt tems...

TELEMAQUE.

Apprenez à reſpecter ma mere;
Sans blâmer ce refus, ſans demander ce choix,

C'eſt à vous d'obéir, & d'attendre ſes loix.
Enfin, pour accepter, ou pour fuir l'hyménée,
Qu'elle ſeule à ſon gré régle ſa deſtinée:
Je ne laiſſerai plus, avec impunité,
De ſon rang & du mien bleſſer la Majeſté;
Et pour en rétablir la puiſſance ſuprême,
Je ſçaurai, s'il le faut, commencer par vous-même,
Vous montrer qu'un Sujet...

ANTINOUS, *de loin, en ſe retirant.*

C'eſt trop vous emporter.
Un Sujet tel que moi n'a rien à redouter;
Et d'une autorité qui ſemble encor douteuſe,
Cette épreuve, Seigneur, ſeroit trop dangereuſe.

SCENE VI.

TELEMAQUE, EURIMAQUE, EUMÉE.

TELEMAQUE.

A Ce comble d'orgueil ſeroit-il parvenu,
Si par votre puiſſance il n'étoit ſoutenu?
Je trouve en mon Palais une Garde étrangere!
Déja comme captive on y retient ma Mere!
J'entends mes vrais Sujets gémir & ſoupirer.
Quelle fête, quels jeux faites-vous préparer?
Quelle nouvelle pompe en ces lieux ſe déploye!
Je ne viens point ici pour troubler votre joye;
Mais enfin vous devez me laiſſer en repos,
Et faire célébrer ces fêtes à Samos.

EURIMAQUE.

J'admire ce grand cœur, & je hais l'injuſtice:

Il faut de mes deſſeins que je vous éclairciſſe.
De ces lieux ma puiſſance a banni cent Tyrans,
Qui ſont vos ennemis comme mes concurrens,
Qui par leurs factions, dont cette Isle étoit pleine,
Déſoloient vos Etats en adorant la Reine.
Mais c'eſt moi ſeul enfin que regarde ſon choix:
Je l'épouſe, je pars, & vous rends tous vos droits.
Venez donc conſpirer à mon bonheur extrême.
La Reine; vous ſçavez, Prince, à quel point je l'aime,
La Reine n'attendoit que votre heureux retour,
Pour me donner enfin le prix de mon amour.
Que ce jour nous uniſſe & nous réconcilie:
Puiſqu'Ulyſſe n'eſt plus, que ma haine s'oublie;
Il tint le premier rang entre mes ennemis,
Mais de la Reine en vous je ne vois que le Fils.
Parlez-lui, Prince; allez, ma Fille eſt avec elle.
Pour comble de bonheur, cette union ſi belle
Peut s'affermir encor par un autre lien.
Conſultez votre cœur & ſoyez ſûr du mien.
Je vous laiſſe.

SCENE VII.

TELEMAQUE, EUMÉE.

TELEMAQUE.

QUel ſort en ces lieux me ramene,
Et dans quels ſentimens trouverai-je la Reine?

Parlez-donc; c'eſt vous ſeul que je puis conſulter,
Comment à ſes regards dois-je me préſenter?
Eſt-il vrai que le tems ait fléchi ſa conſtance?
N'eſt-ce point d'un Tyran l'injuſte violence?
Je puis armer pour nous tous les Grecs indignés.

EUMÉE.

Ah! Seigneur, que feront ces ſecours éloignés?
Evitez les malheurs qui menacent l'Ithaque,
Ne vous oppoſez point à l'eſpoir d'Eurimaque;
Et contre Antinoüs ménageant ſon appui,
Faites qu'Iphiſe encor vous uniſſe avec lui.
Seigneur, vous n'avez pu déguiſer la tendreſſe
Qu'inſpire à votre cœur cette jeune Princeſſe,
J'ai connu, malgré vous, qu'elle a ſçu vous charmer.

TELEMAQUE.

Mon cher Eumée, hélas! j'avois honte d'aimer.
Pour le Roi de Samos plein d'une juſte haine,
Je voulus fuir Iphiſe, & crus tromper ma chaîne.
Vain projet! je reviens plus épris que jamais,
Et je ne ſçais encore où porter mes ſouhaits.
Que de troubles divers la fortune m'apprête!
Iphiſe ... Je la vois! Je fuis, & je m'arrête.
Vous, courez vers ma Mere; allez la préparer,
Sur le triſte rapport dont je viens l'aſſurer.
Je vous ſuis.

SCENE VIII.

TELEMAQUE, IPHISE.

TELEMAQUE.

JUſtes Dieux ! dans l'ennui qui m'accable,
Le Ciel me montre encore un aſpect favorable ;
Les coups les plus cruels du ſort injurieux
Cédent, belle Princeſſe, au pouvoir de vos yeux.
Mes chagrins diſſipés à cette aimable vue...

IPHISE.

Votre ſecret départ, votre fuite imprévue,
Ce ſilence, ce tems employé loin de nous,
M'ont trop dit que mes yeux ne peuvent rien ſur vous.
Vous m'avez oubliée, & votre ame n'eſt pleine
Que de rares beautés de Sparte & de Mycéne.

TELEMAQUE.

Ah ! Madame, il falloit, preſſé de mon devoir,
Ou mourir à vos pieds, ou partir ſans vous voir,
Un indigne repos faiſoit rougir ma gloire ;
Mon Pere, ſes travaux s'offroient à ma mémoire,
Je courus le chercher. Mais fuyant tant d'appas,
Votre image ſans ceſſe accompagnoit mes pas ;
Mon ame loin de vous toûjours plus enflammée,
Vous trouvoit tous les jours plus digne d'être aimée,
Mais cette belle ardeur ne ſert qu'à me gêner ;

Mon cœur à ſes tranſports n'oſe s'abandonner.
Ah! comment à vos yeux oſerois-je paroître,
Lorſque dans mes Etats je ne ſuis plus le maître!
De mille objets cruels mes regards ſont frappés:
Mes peuples aſſervis, & mes droits uſurpés,
Ma gloire qu'on offenſe, & celle de la Reine,
Parlent plus que jamais de vengeance & de haine,
Contre Eurimaque même...

IPHISE.

Ah! quels ſont vos projets?
Pourquoi vous formez-vous de ſi triſtes objets?
La Reine a pris enfin un conſeil ſalutaire,
Pour vous, pour votre Etat, pour elle néceſſaire.
Je viens de la quitter réſolue à ce choix,
Attendu ſi long-tems, différé tant de fois.
Prince, allez-donc la voir. Mais elle vous devance;
Sa tendreſſe paroît par ſon impatience.
Parlez, hâtez, Seigneur, ces momens ſouhaités;
Nous ſerons tous heureux ſi vous y conſentez.

CENE IX.

PENELOPE, TELEMAQUE, ERICLE'E, EUME'E.

PENELOPE.

MOn Fils, le Ciel permet qu'enfin je vous revoie,
Quelle amertume, hélas! il mêle à cette joie!

D'un voyage ſi long quel eſt le triſte fruit?
Du ſort d'Ulyſſe enfin vous êtes trop inſtruit.

TELEMAQUE.

J'ai trouvé l'Univers plein de ſa renommée;
Mais, Madame, en tous lieux ſa mort eſt confirmée.
Aux bords Siciliens, de ſes Vaiſſeaux péris
L'effroyable Carybde a vomi les débris;
Et moi-même j'ai vu ces marques déplorables,
De ſon dernier deſtin, témoins trop véritables.
La profonde ſageſſe & la haute valeur
N'ont pu de ce Héros empêcher le malheur.
On ne peut plus douter de ſa perte funeſte,
Et le ſeul nom d'Ulyſſe eſt ce qui nous en reſte.

PENELOPE.

Mon fils, il eſt donc vrai, les Dieux l'ont donc permis!
Voilà donc ce retour qu'ils m'avoient tant promis!
Je ne puis plus garder cette foible eſpérance
Qui vouloit de ſa mort démentir la créance.

TELEMAQUE.

A ce coup dès long-tems votre cœur préparé,
D'une moindre douleur doit être pénétré;
Le tems doit de vos maux calmer la violence.
J'ai vu louer par-tout votre noble conſtance;
Mais après avoir plaint vos ennuis rigoureux,
Madame, on vous ſouhaite un deſtin plus heureux.
On ſçait depuis quel tems vous pleurez pour Ulyſſe,
La Grece approuvera qu'un ſi long deuil finiſſe.

PENELOPE.

Puis-je jamais aſſez pleurer un tel époux!

Et que de pleurs encor je répandrai pour vous!
Pour comble des malheurs dont je ſuis pourſuivie,
Lorſque je l'ai perdu je crains pour votre vie:
Je ne puis aujourd'hui vous voir qu'avec effroi.

TELEMAQUE.

Non, ne penſez qu'à vous, ne craignez rien pour moi,
Eurimaque prétend qu'un prochain hyménée,
Sans contrainte, à ſon ſort joint votre deſtinée.
Se flatte-t'il envain? parlez, ne conſultez
Que vos ſeuls ſentimens, vos ſeules volontés;
Reine libre en ces lieux, de vous-même maîtreſſe,
Vous pouvez rejeter l'hymen dont on vous preſſe.
Mon Pere juſqu'ici tant plaint, tant regretté,
Crie au fond de mon cœur, qu'il veut être imité;
Les louanges qu'on donne à ce Roi magnanime,
Sont de vives leçons qu'en mon ame on imprime:
Je ſoutiendrai ſa gloire en combattant pour vous,
Et les Grecs qu'il vengea, s'uniront avec nous.

PENELOPE.

Ah! de trop près, mon Fils, le péril vous menace:
Pour le Roi de Samos retenez votre audace.
Voyez-le: dites-lui... qu'il a droit d'eſpérer,
Qu'il attende... Pour lui je dois me déclarer.
Cependant prenez ſoin de ranimer le zele
De tous ceux dont le cœur vous demeure fidele.
Aſſemblez vos amis, ſongez à réſiſter
Aux noirs projets qu'un traître oſe encor méditer.
Trompez d'Antinoüs la rage envenimée:
Défiez-vous de tout, & ne croyez qu'Eumée.
Faites-vous voir au Peuple.

TELEMAQUE.

Oui, je vais me montrer,
Et découvrir les cœurs dont je puis m'aſſurer.
Contre vos fiers Tyrans, tout prêt à vous défendre,
Je reviendrai . . .

PENELOPE.

Contr'eux n'allez rien entreprendre ;
Laiſſez-moi reſpirer dans le trouble où je ſuis,
Et ne m'accablez point par de nouveaux ennuis.
Allez, il faut céder au ſort qui nous entraîne.

SCENE X.

PENELOPE, EUMÉE.

PENELOPE.

QU'ai-je dit ? que ferai-je ? ô malheureuſe Reine !
Ah ! mon Fils, d'Eurimaque évitez le courroux ;
Mes refus vont encor l'animer contre vous.

ERICLE'E.

Ciel ! ſi ce Roi déçu rallume ſa vengeance,
Et ſi d'Antinoüs il ſuit la violence,
Madame, où n'ira point leur lâche cruauté
Qui va juſtifier votre injuſte fierté ?
Ah ! les devoirs d'épouſe, & de Reine & de Mere,
Vous ordonnent l'hymen qu'a preſcrit votre Pere.

PENELOPE.

Hélas ! pour cet hymen tout parle contre moi ;
Mon Pere dès long-tems m'en impoſe la loi :

Les

Les interêts d'un Fils, ſon ſalut le demandent;
Ma gloire y conſent même, & mes Peuples attendent.
Mais c'eſt envain; mon cœur n'y ſçauroit conſentir.
Mer, ſoulevez votre onde, & venez m'engloutir.
J'emporterai là-bas le beau nom de ta Femme,
Cher Ulyſſe, toi ſeul, tu regnes dans mon ame.
Pour toi ce cœur fidele abandonnant le jour,
Se fera célébrer par un parfait amour.

ERICLE'E.

Hé! regardez ſon Fils. Que ce Fils vous fléchiſſe.
En ce jeune Héros faites revivre Ulyſſe.
Dieu! que deviendra-t'il, ce Prince infortuné!
Par vous-même à périr ſera-t'il condamné?

PENELOPE.

Grande Divinité que l'Ithaque révére,
Vous, Minerve, à mon fils daignez ſervir de mere!
Allons, allons finir au pied de ſes Autels
Une ſi triſte vie, & des maux ſi cruels.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ULYSSE *ſeul.*

DÉeſſe, dont le ſoin & me guide & m'inſpire,
Eſt-ce donc l'air d'Ithaque enfin que je reſpire?

N'eſt-ce donc point un ſonge, & ſuis-je dans ces lieux
Où je vis en naiſſant, la lumiere des Cieux?
Eſt-ce là ce Palais, ce Port & ce Rivage,
Dont ſans ceſſe à mes yeux ſe préſentoit l'image?
Par un ſoudain tranſport, par un ſecret pouvoir,
Je ſens à cet aſpect tout mon ſang s'émouvoir.
Lieux aimés, rendez-vous à l'ardeur qui me preſſe,
Ces gages précieux que cherche ma tendreſſe,
Qui depuis ſi long-tems ont fait tous mes ſouhaits,
Que j'ai craint ſi ſouvent de ne revoir jamais?
Une Garde étrangere, une foule inconnue
Aux portes du Palais ont étonné ma vue.
D'hyménée & de jeux, qu'entends-je publier?
Ne m'attendoit-on plus? a-t'on pu m'oublier?
Tout excite mon trouble & mon impatience;
Je ne ſçais plus en qui je prendrai confiance.
Je laiſſe errer mes yeux & mes pas incertains,
Sans oſer m'informer des malheurs que je crains.
En ſuſpens... Quelqu'un vient. Je crois le reconnoître.
C'eſt Eumée. Eprouvons ſon zele pour ſon Maître.

SCENE II.

ULYSSE, EUME'E.

EUME'E.

Ciel! conſerve la Reine, & permets qu'aujourd'hui

Le Prince puiſſe en elle avoir un ſûr appui.

ULYSSE.

Nous ſommes ſeuls, parlons. Si vous êtes Eumée,
Dont j'ai vu la vertu par Ulyſſe eſtimée ;
Un malheureux, ſauvé des vagues en courroux,
Connu de votre Roi, peut s'adreſſer à vous.

EUMÉE.

Ah ! pour votre ſecours vous devez vous promettre
Tout ce qu'un ſort contraire à mes vœux peut permettre.

ULYSSE.

Tout me ſurprend ici ; qu'eſt-ce donc que je vois ?
Ces lieux ne ſont point tels qu'ils étoient autrefois.

EUMÉE.

Ulyſſe fit jadis regner par ſa préſence
La gloire, le bonheur, & la magnificence ;
Mais d'un Roi ſi fameux le triſte éloignement
Y produiſit bientôt un affreux changement.
Si vous l'avez connu, déplorez notre perte,
Regrettez ce grand Roi.

ULYSSE.

Pénélope, Laërte,
Que ſont-ils devenus ? Qu'eſt devenu ſon Fils ?

EUMÉE.

Le cours de leurs malheurs voudroit de longs récits ;
Ils vivent : mais, hélas ! leur triſte deſtinée ...

ULYSSE.

On parle de la Reine, on parle d'hyménée ;

EUMÉE.

Eurimaque prétend devenir ſon époux.

ULYSSE.

Son époux, Eurimaque! Ah! que me dites-vous?
Donnez-vous ces conſeils? la Reine y conſent-elle?
Laiſſez-vous pour Ulyſſe éteindre votre zele?

EUMÉE.

Ah! ſes manes ſacrés & les Dieux ſont témoins
Si j'ai manqué jamais de zele ni de ſoins.
La Reine, de ſon ſexe & l'exemple & la gloire,
Dont la noble conſtance à peine ſe peut croire,
Abhorre cet hymen: mais il faut à ce prix
Racheter la Couronne & la vie à ſon Fils.

ULYSSE.

Les Dieux de ſon Tyran confondront l'injuſtice,
Attendez leur ſecours, ils vous rendront Ulyſſe.
Il eſt vivant.

EUMÉE.

Cent fois, pour calmer nos ennuis,
Par ce flatteur eſpoir d'autres nous ont ſéduits.
Mais le tems diſſipant cette trompeuſe joie,
De nouvelles douleurs nous devenions la proie.

ULYSSE.

J'en atteſte les Dieux, il revient, croyez-moi.

EUMÉE.

Je reverrois encor mon cher Maître, mon Roi!

ULYSSE.

Et que feroit pour lui votre ardeur ſi fidelle?
Sçauriez-vous affronter la fortune cruelle?
Mourir pour le défendre?

EUMÉE.

Ah, bonheur glorieux!
Que pour lui tout mon ſang....

ULYSSE.

Eumée, ouvrez les yeux.
Quoi ! mon fidele Eumée a pu me méconnoître ?

EUMÉE.

Ah ! qu'entends-je ? que vois-je ? ô Ciel ! vous pourriez être...
Ces traits changés... Ma joie & mon étonnement...
Ah ! Seigneur, pardonnez à mon aveuglement,
Les Dieux vous ont sauvé !

ULYSSE.

Gardez qu'on ne vous voye,
Levez-vous.

EUMÉE.

Qui croiroit que le Vainqueur de Troye
Revint seul, inconnu, sans armes, sans vaisseaux !
Où sont tous ces Guerriers partis sous vos drapeaux ?

ULYSSE.

Parmi tant de combats, de courses vagabondes,
Tous ont été la proie ou du fer ou des ondes.
Le long siege de Troye, & ces mortels assauts,
Ne furent que l'essai de mes rudes travaux :
Pour aborder ces lieux, j'ai durant dix années
Lutté contre les flots, contre les destinées ;
Et seul de tous les miens tu me vois échappé,
Mais en d'autres périls peut-être enveloppé.
Donne-moi de mon sort l'entiere connoissance.
Parle, ne céle rien.

EUMÉE.

Dans votre longue absence
On a vu cent Rivaux, l'un par l'autre animés,

Du Trône & de la Reine également charmés ;
Au bruit de votre mort l'Ithaque déſolée,
Par leurs divers partis ſoudain fut accablée.
Envain je m'oppoſois à leur injuſte orgueil :
Le Prince, enfant, Laërte au bord de ſon cercueil,
Et le Peuple amolli par l'oiſive licence,
Ne pouvoient des Tyrans réprimer l'inſolence.
Nous n'eſpérions qu'en vous. Nous demandions aux Dieux
Que vous vinſſiez punir tous ces audacieux.
Mille funeſtes bruits troubloient cette eſpérance,
Mais la Reine toûjours ſoutenoit ſa conſtance :
Aux vœux de tant d'Amans répondant par des pleurs ;
Elle élevoit ſon Fils, nourriſſoit ſes douleurs.
Ni la force du tems, à qui tout eſt poſſible,
Qui ſoulage ou guérit l'ennui le plus ſenſible,
Ni les flatteurs devoirs, les hommages pompeux,
Ni l'appas engageant des fêtes & des jeux,
Ni les brûlans tranſports, l'impatiente audace,
Qui portoient leur ardeur juſques à la menace ;
Enfin, tout ce qu'Amour a pour vaincre les cœurs,
N'a pu de Pénélope adoucir les rigueurs.
Réduite à faire un choix, cette conſtante Reine
Entre tous ſes Amans paroiſſoit incertaine ;
Malgré ſon pere même, inventoit des délais,
Et déſignoit un jour qui n'arrivoit jamais.
Mais le Roi de Samos, las de ſa réſiſtance,
S'établit dans Ithaque, uſurpe la puiſſance ;
Aidé d'Antinoüs, ce lâche ambitieux,
Sans reſpect pour les Loix, ſans crainte pour les Dieux,

De la Reine captive ils mépriſent les larmes :
L'hyménée, ou la mort....

ULYSSE.

Vertu pleine de charmes!
Qu'elle a bien répondu par ce conſtant amour,
Aux vœux impatiens qui preſſoient mon retour!
Sans ceſſe Pénélope étoit en ma penſée ;
Rien n'a pu ralentir cette ardeur empreſſée ;
Des plus heureux climats les beautés, les plaiſirs,
N'ont pu de mon Ithaque éloigner mes deſirs.
Mais de lâches Sujets, ô Dieux! le peut-on croire?
Ainſi de mes bienfaits ont perdu la mémoire!
On opprime leur Reine, ils la laiſſent périr ;
Les Grecs que j'ai ſauvé n'ont pu la ſecourir!
Et mon Fils?

EUMÉE.

Il ſuivra ſes hautes deſtinées ;
Sa naiſſance, Seigneur, lui vaut beaucoup d'années.
Malgré ſon infortune il ſentoit ſa grandeur ;
S'échappant à nos ſoins, d'une heroïque ardeur
Il courut vous chercher au ſortir de l'enfance.
Tantôt ſur nos Tyrans préparant ſa vengeance,
Son cœur impatient demandoit votre appui ;
Tantôt pour les punir il ne vouloit que lui.
Envain par les plaiſirs, où la jeuneſſe engage,
Ses ennemis tâchoient d'amollir ſon courage :
Il en ſçut éviter les pieges dangereux.
Mais quels périls ici vous menacent tous deux!
Le ſort, qui ce jour même en ces lieux le ramene,
De nos cruels Tyrans veut aſſouvir la haine.
Vous allez être enſemble en proie à leurs fureurs ;

Pour le Prince & pour vous je n'apperçois qu'horreurs.
Vos perfides Sujets, animés par un Traître,
Comme un Juge irrité regarderont leur Maître.
Paſſant de la terreur à la rebellion...

ULYSSE.

Quel eſt donc le deſtin des Vainqueurs d'Ilion!
Des Grecs enorgueillis la Flotte triomphante,
Par-tout des Dieux vengeurs ſentit la main peſante;
La Mer n'a point de banc, de gouffre ni d'écueil,
Qui de quelqu'un de nous ne montre le cercueil!
Sur de brûlans rochers Ajax bravant la foudre,
Dans les flots irrités tombe réduit en poudre:
Le grand Agamemnon, dans Argos retourné,
Par ſa femme en fureur ſe voit aſſaſſiné!
Mais le courroux des Dieux s'épuiſe ſur ma tête.
Chaſſé de mers en mers, jouet de la tempête,
J'ai vu dans le long cours d'un deſtin rigoureux,
Tout ce que l'Univers a de monſtres affreux.
Après avoir bravé tant de morts inhumaines,
Cyclopes, Leſtrigons, & Carybde & Sirenes:
Après m'être tiré des ſauvages déſerts,
Des abymes des flots, de l'horreur des Enfers,
Mes maux ſembloient finir dans l'Iſle de Corcyre;
On m'offre des Vaiſſeaux, le vent propre m'attire,
Je pars, je vois l'Ithaque, & mon cœur tranſporté
Croyoit enfin toucher à ſa félicité,
Quand, preſſé de nouveau par un cruel orage,
Sur ces bords tant cherchés je fais encor naufrage!
Tout périt! je ſuis ſeul, déſarmé, ſans ſecours!
Mais j'eſpére en l'appui que j'éprouvai toûjours.
Cette nuit m'a fait voir, dans ſon horreur profonde,

Minerve dont la main me retiroit de l'onde:
Sa voix m'appelle ici, ſon eſprit me conduit;
A céler mon retour, c'eſt elle qui m'inſtruit.
Je veux me cacher même à mon Fils, à la Reine;
Vers de ſi chers objets quelqu'amour qui m'entraîne,
En ce funeſte état irois-je me montrer?
Non, non, de leurs Tyrans il faut les délivrer.
La Reine trop touchée en me voyant paroître,
Par ſes tendres tranſports me feroit reconnoître.
On ne me connoît plus; l'état où je me vois,
A tes fideles yeux même a caché ton Roi.
Mais vois ſi dans les cœurs mon nom pourra revivre,
Et ſi j'ai des Sujets qui ſoient prêts à me ſuivre:
Promets-leur mon retour, tâche à les animer:
Je verrai quels projets je puis encor former,
Je prendrai mon parti. Les fortunes humaines
Ont toûjours des plaiſirs mêlés parmi les peines:
Les Dieux verſent ſur nous, par un mélange égal,
Le mal avec le bien, le bien avec le mal.
Que l'amour de la Reine & l'ardeur de ton zele
Sont un charme puiſſant à ma douleur cruelle!
Sûr d'être aimé, j'éprouve en mon ſort rigoureux
Des plaiſirs que n'ont pas les Rois les plus heureux.
Mais fais-moi voir mon Fils; il parlera ſans feinte,
Ni ſéduit par l'eſpoir, ni forcé par la crainte.
Dis-lui qu'un Etranger cherche à l'entretenir.

EUMÉE.

Chez la Reine, Seigneur, le Prince doit venir.
Il me ſuivoit. Il vient.

ULYSSE.

O vue aimable & chere !
Il faut contraindre ici les tendreſſes de Pere ;
Mon fils, trop jeune encor pour d'importans ſecrets,
Pourroit mal ménager de ſi grands interêts.

SCENE III.

TELEMAQUE, ULYSSE, EUMEE.

EUMEE.

CEt illuſtre Etranger, que le Ciel vous envoye,
A ſuivi votre Pere à la guerre de Troye.
Seul du deſtin d'Ulyſſe il peut vous informer;
Et vous devez, Seigneur, & le croire & l'aimer.

TELEMAQUE.

Hé-bien, noble Etranger, par des récits fideles
Tracez-moi d'un Héros les vertus immortelles,
Son funeſte trépas...

ULYSSE.

Ulyſſe voit le jour :
Je croyois qu'en Ithaque il étoit de retour.

TELEMAQUE.

Grands Dieux! il ne vit plus que dans notre mémoire.
Ma Mere tous les jours me parloit de ſa gloire;
Elevé dès l'enfance au bruit de ſes exploits,
J'admirois le plus grand, le plus parfait des Rois.
Envain de l'imiter un beau deſir me preſſe,

Cet exemple eſt trop haut pour ma foible jeuneſſe.
Hélas! ſi j'avois eu ſes conſeils, ſon appui,
L'âge & mes ſoins m'auroient rendu digne de lui;
Et peut-être qu'un jour il eut vu, plein de joye,
Renouveller par moi ſes triomphes de Troye,
Mais le ſort qui nous l'ôte, envie à nos douleurs
De baigner ſeulement ſa cendre de nos pleurs.

ULYSSE.

Ah! mon juſte tranſport ici ne ſe peut taire.
Quel plaiſir, quel bonheur, Prince, pour votre Pere,
D'entendre, de revoir un Fils ſi généreux!
Les Dieux, n'en doutez point, le rendront à vos vœux.
Qu'il va pour vous encor redoubler ſa tendreſſe!
Il reſpire; il revient dégager ma promeſſe.
Vous l'allez voir bientôt.

TELEMAQUE.

A cet air noble & grand,
Qui me touche en ſecret, m'engage, me ſurprend,
Vous obtenez d'abord toute ma confiance.
Je reprens un eſpoir qui n'a point d'apparence;
Il ſemble qu'attachés par des nœuds inconnus,
Mon cœur & mon eſprit pour vous ſont prévenus;
Je ne puis m'en défendre, il faut que je vous croie.
Si ce bonheur eſt vrai, ſi le Ciel nous l'octroie,
Attendez-vous de voir, vous qui me l'annoncez,
Par delà vos deſirs, vos ſoins récompenſés.
Mais venez de la Reine appaiſer les alarmes;
Par cet heureux eſpoir venez ſécher ſes larmes.

EUMÉE.

Non, Seigneur, évitons tous les bruits éclatans.

TELEMAQUE.

Mais où donc eſt le Roi ? Dites, Depuis quel tems ? . . .
Où l'avez-vous laiſſé ?

ULYSSE.

Ce que je puis vous dire,
C'eſt qu'on vient de le voir dans l'Iſle de Corcyre.
Là Neptune en courroux, à le perdre obſtiné,
Alloit enſevelir ce Prince infortuné,
Lorſque de ces beaux lieux la charmante Princeſſe,
Pour lui dans ce moment ſecourable Déeſſe,
Sur les bords de la Mer conduite par le ſort,
Le vint tirer des flots & du ſein de la mort.
Il preſſoit ſon départ d'une ardeur incroyable.
Il va paroître enfin.

TELEMAQUE.

Mer, ſois-lui favorable !
Ramenez-le, grands Dieux !

EUMÉE.

Seigneur, cet Etranger,
Apperçu des Tyrans pourroit être en danger ;
Tout bleſſe de leurs cœurs la lâche défiance,
Et nous devons pour lui craindre leur violence.
Dans mon appartement, ſans ſoupçons & ſans bruit,
Libre de ſurveillans, vous ſerez mieux inſtruit ;
Nous délibérerons du parti qu'on doit prendre.

TELEMAQUE.

Je vais vous ſuivre, Eumée. Allez tous deux m'attendre.

SCENE VI.

TELEMAQUE *ſeul.*

GRace au Ciel, il revient, ce Roi victorieux;
Vous allez, fiers Tyrans, diſparoître à ſes yeux.
De ce noble Etranger le rapport eſt ſincere....
Mais, ô Dieux! quel accueil ferons-nous à mon
Pere?
Ce grand Roi qui laiſſa ſes Etats floriſſans,
Sous un joug odieux les verra gémiſſans?
Fils indigne de lui! ne dois-je pas moi-même,
Heureux imitateur de ſa valeur ſuprême,
Contre nos Ennemis prévenir ſes efforts,
Et de leur ſang verſé faire rougir ces bords?
Allons rendre l'eſpoir à la Reine alarmée,
Revoyons l'Etranger, & conſultons Eumée.
Par quelque beau deſſein tâchons que ce Héros,
En arrivant ici, trouve un heureux repos:
Ou ſi je ſuis forcé d'attendre ſa préſence,
Qu'Ulyſſe en me voyant ſeconder ſa vengeance,
Dans ce dernier triomphe à ſon bras réſervé,
S'applaudiſſe du Fils qu'il aura retrouvé.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PENELOPE, ERICLEE.

ERICLÉE.

LE Prince aſſure encor ce qu'il vient de vous dire,
Que vos maux vont ceſſer, & qu'Ulyſſe reſpire;
Qu'il reviendra bien-tôt. Mais vous ne pouvez voir
Cet illuſtre Etranger qui nous rend cet eſpoir,
Il eſt avec le Prince enfermé chez Eumée.

PENELOPE.

Je l'attends, & par lui je veux être informée;
Qu'il vienne.

ERICLÉE.

On ne veut point faire un bruit indiſcret,
Il ne doit devant vous paroître qu'en ſecret;
A nos lâches Tyrans tout donne de l'ombrage,
Ils ſont à craindre.

PENELOPE.

Ah, Ciel! gardons qu'on ne l'outrage.
Sur des bords étrangers Ulyſſe ſans appui,
Peut-être au même état ſe rencontre aujourd'hui.
Mais par de tels rapports tant de fois abuſée,
A croire un inconnu ſuis-je encor diſpoſée?
Mon Ulyſſe revient! O puiſſans Immortels!

Que d'encens va pour lui brûler ſur vos Autels!
Oh, qu'en le revoyant, mes amoureuſes plaintes
S'en vont lui reprocher mes ennuis & mes craintes,
Et ces hardis projets où ſon cœur hazardoit
Des jours dont il ſçait trop que mon ſort dépendoit!
Mais, que me diras-tu, cher Epoux, ſur l'abſence
Qui fait d'un tendre cœur la juſte défiance?
Ah! ſi par d'autres nœuds ton cœur fut arrêté,
Prens ſoin de me cacher ton infidélité.
Oui, c'eſt aſſez qu'il vive & que je le revoie.
Je ſens en ce moment une ſecrete joie,
Que depuis ſon départ je ne ſentis jamais:
Je crois que tous les vents ſecondent mes ſouhaits,
Je crois le voir déjà ſur cette humide plaine.
Mais peut-être eſt-ce encore une eſpérance vaine,
Qui s'effaçant ſoudain comme un ſonge léger,
En de nouveaux ennuis viendra me replonger.
Ne connois-je donc pas ma triſte deſtinée?
A de nouveaux malheurs je ſerai condamnée;
Je n'ai cet intervalle à mes cruels tourmens,
Que pour en reſſentir d'affreux redoublemens.
Dieux! on vient.

SCENE II.

EURIMAQUE, PENELOPE.

EURIMAQUE.

DAns ces lieux que m'apprend-t'on, Madame?
N'allez-vous pas enfin déterminer votre ame?

Qui vous arrête encor ſur ce choix tant promis?
Quel inconnu, Madame, eſt avec votre Fils?
Quel eſt donc ce ſecret? Eſt-ce leur artifice
Qui répand ſourdemement qu'on doit revoir Ulyſſe?

PENELOPE.

Seigneur, je ne ſçais point quel eſt cet Etranger,
Mais le bruit qu'on répand n'eſt pas à négliger.

EURIMAQUE.

Vous attendez, Madame, on vient de m'en inſtruire,
Cet Etranger qu'on dit arrivé de Corcyre.
Vient-il d'Ulyſſe encor démentir le trépas?
Ah! je ſçais qu'en effet vous ne le croirez pas.
Mais quoi, chercheriez-vous encore à vous défendre
Du choix où mon amour a ſeul droit de prétendre?

PENELOPE.

Mon choix de quelques jours peut être retardé.
Voyons ſur quoi ce bruit pourroit être fondé.

EURIMAQUE.

Ah! ſans doute vous-même inventez cette fable,
Ce bruit ſi chimérique & ſi peu vraiſemblable,
Pour avoir un prétexte à me manquer de foi.
C'eſt vainement; votre art ne peut plus rien ſur moi,
Toute ma patience enfin eſt épuiſée:
D'un trop juſte courroux mon ame eſt embraſée.
Après tant de ſoupirs, de délais rigoureux,
Je méritois, ingrate, un deſtin plus heureux:
Mais je vous punirai de votre indigne feinte;
Votre cruel refus me porte à la contrainte.

Ce

Ce nouvel artifice, au-lieu de m'arrêter,
Avancera l'hymen qu'il tâche d'éviter.
Je ſuis maître, j'ordonne; il faut dès ce jour même
Venir au Temple.

PENELOPE.

Ah, Dieux! quelle injuſtice extrême!
Barbare! que prétend ton aveugle pouvoir?
Puis-je trahir ainſi ma gloire & mon devoir?

EURIMAQUE.

Aſſez & trop long-tems votre gloire inhumaine
A rejetté mes vœux, a joui de ma peine;
Aſſez & trop long-tems tous les Grecs ont appris
Que mes ſoumiſſions irritent vos mépris.
Vous faites vanité de ma longue ſouffrance:
Mais enfin, à ſon tour mon orgueil s'en offenſe:
Après tant de ſoupirs, il me ſeroit honteux
De n'avoir pu vers moi faire pencher vos vœux.

PENELOPE.

Un Héros va paroître, il prendra ma défenſe,
Ou du moins de ma mort il prendra la vengeance.
Sçais-tu quel eſt Ulyſſe, & ne trembles-tu pas
A ce nom ſeul? Il vient punir tes attentats.
Lâche, qui t'endormis dans l'extrême molleſſe,
Tandis qu'il combattoit pour l'honneur de la Grece,
Peux-tu prétendre un cœur où regne ce Héros?
Va, fuis, ne l'attens pas, ſauve-toi dans Samos.

EURIMAQUE.

Que vous ſert d'invoquer l'odieux nom d'Ulyſſe?
Des Dieux qu'il irrita, la ſuprême juſtice
N'a pas même permis que dans les Champs Troyens
Il mourut noblement entre les bras des ſiens:

Sur les bords ignorés de quelqu'Isle déſerte,
Ou dans le fond des eaux il a trouvé ſa perte.
Ceſſez de vous flatter d'un retour décevant.
Mais ſi vous le voulez, croyez qu'il eſt vivant:
Que pouvez-vous juger d'une ſi longue abſence,
Qu'un trop perfide oubli, qu'une lâche inconſtance?
N'avez-vous pas appris qu'en l'Isle de Circé,
Des traits de cette Reine il eut le cœur bleſſé?
Depuis qu'il l'a quittée, une Circé nouvelle
Peut avoir engagé cet Epoux infidele.
Si quelqu'indigne amour ne l'avoit attaché,
Où donc ce grand Héros ſe tiendroit-il caché?
On entendroit de lui parler la Renommée.
Mais non, de tous côtés ſa mort eſt confirmée.
Nous conſumons ici le tems en vains diſcours,
Nous ſçavons qu'un naufrage a terminé ſes jours;
Et ſi votre impoſteur, par des feintes nouvelles,
Oſe encor démentir tant de récits fideles,
Je le ferai dédire au milieu des tourmens:
C'eſt lui qui répondra de vos retardemens.
Oui, ſi vous réſiſtez à l'hymen que j'eſpére,
Votre Fils va lui-même éprouver ma colere:
Plus de pitié, vos pleurs couleront vainement,
Je ne demande plus votre conſentement;
J'arracherai le prix qu'on doit à ma conſtance,
Si ce n'eſt par amour, ce ſera par vengeance.

SCENE III.

PENELOPE, ERICLE'E.

PENELOPE.

CHere Ericlée, hélas! j'avois ſçu le prévoir
Que je garderois peu ce favorable eſpoir.
De ce fatal hymen de nouveau menacée,
Par ce cruel Tyran ma mort eſt prononcée;
Mais de tous ces diſcours, la plus affreuſe horreur,
C'eſt le jaloux ſoupçon qu'il jette dans mon cœur.

ERICLE'E.

Madame, eſt-ce le tems de ces alarmes vaines?

PENELOPE.

On ſçait trop que Circé l'arrêta dans ſes chaînes.
Ulyſſe m'abandonne, il s'arrête en tous lieux,
De nouvelles beautés par-tout charment ſes yeux,
Il m'oublie, il me laiſſe à ma douleur cruelle;
Je meurs, & tu le vois, c'eſt pour un infidele.
Quand il ſeroit pouſſé dans le fond des déſerts
Que l'Océan renferme au bout de l'Univers,
S'il m'aimoit comme il doit, ſon amour, ſon courage,
Auroient forcé les mers, auroient vaincu l'orage.
Plut aux Dieux que le ſort qui veut me le cacher,
M'eut appris en quels lieux j'euſſe pu le chercher!
On m'auroit vu voler ſur la terre & ſur l'onde,
Et franchir mille fois les limites du Monde.

Non, Ulyſſe, pour toi mes vœux ſont ſuperflus,
Ou tu n'es plus vivant, ou tu ne m'aimes plus.
L'une ou l'autre penſée au déſeſpoir me livre,
Sans toi, ſans ton amour, je ne ſçaurois plus vivre.

SCENE IV.

TELEMAQUE, PENELOPE, ERICLE'E,

TELEMAQUE.

ENfin, par des récits qui ſont dignes de foi,
Madame, nous ſçavons quel eſt le ſort du Roi.
Ulyſſe eſt en Corcyre; où la jeune Princeſſe
Dont l'éclatant mérite eſt connu dans la Grece,
D'un funeſte naufrage a garanti ſes jours,
A ſa triſte diſgrace a donné du ſecours,
Et dans ſes interêts a mis le Roi ſon pere:
La Cour d'Alcinoüs l'eſtime, le révére.
Il attendoit le jour marqué pour ſon départ,
Et ſes Vaiſſeaux ...

PENELOPE.

Mon Fils, il reviendra trop tard.
Mes yeux ne peuvent plus ſupporter la lumiere,
Et je ſens que je touche à mon heure derniere.
Je vois mon triſte ſort à ſa fin parvenu.
Faites-moi ſeulement parler à l'Inconnu;
Je veux l'interroger, c'eſt mon unique envie,
Que je le voie avant que de quitter la vie.

TELEMAQUE.

Madame...

PENELOPE.

Mon deſtin ne peut ſe prolonger.
Allez. Je vais attendre: amenez l'Etranger.

SCENE V.

TELEMAQUE *ſeul.*

DE ce trouble nouveau que faut-il que je penſe?
Grands Dieux! laiſſerez-vous opprimer l'innocence?
Voyez l'état funeſte où nous ſommes réduits.
On replonge ma Mere en ſes mortels ennuis;
On preſſe cet hymen, lorſqu'elle attend Ulyſſe!
Il faut que je me perde, ou que je vous puniſſe,
Tyrans! C'eſt trop ſouffrir, & mon juſte courroux...

SCENE VI.

ULYSSE, TELEMAQUE, EUME'E.

ULYSSE.

PRince, un bruit odieux m'appelle auprès de vous.
Antinoüs menace, & dès cette journée

On preſcrit à la Reine un indigne hyménée;
On en veut à vos jours. Songeons à prévenir...

TELEMAQUE.

Oui, j'y ſuis réſolu, je cours pour les punir.
La Reine veut mourir: ſes douloureuſes plaintes
Font ſentir à mon cœur de trop vives atteintes:
Je n'écouterai plus que mon ſeul déſeſpoir;
Du moins en expirant je ferai mon devoir.
Perfide Antinoüs, ſi ma perte eſt certaine,
Sous ma chûte funeſte il faut que je t'entraîne.

ULYSSE.

Contre vos ennemis mon bras ſe vient offrir;
Je dois périr moi-même, ou les faire périr.
C'étoit trop endurer une telle inſolence;
Les Dieux ſemblent hâter le tems de ma vengeance;
Ils parlent à mon cœur, & j'entens leurs conſeils.

TELEMAQUE.

Ciel! d'un ſi grand deſſein quels ſont les appareils?
A vous perdre pour nous, quel motif vous engage?
Vous, qu'un ſort imprévu conduit ſur ce rivage,
Vous, Etranger? Allez chercher un ſort plus doux.
Laiſſez-nous des malheurs qui ne ſont que pour nous.
Partez; & ſi la mer vous ramene en Corcyre,
Si vous voyez mon Pere, ayez ſoin de lui dire
Que malgré les malheurs qui m'ont environné,
Je me ſuis ſoutenu du nom qu'il m'a donné,
Et qu'enfin par ma mort j'ai cru faire connoître
De quel ſang glorieux les Dieux m'avoient fait naître.

ULYSSE.

Ah ! c'eſt ici qu'il faut vous ouvrir mes deſſeins,
Et que nous uniſſions & nos cœurs & nos mains!
Je viens borner le cours de vos longues diſgraces.
Tandis que les Tyrans s'amuſent aux menaces,
Notre unique ſalut eſt de les attaquer.
Prince, à vos vrais amis allez vous expliquer,
Retracez à leurs yeux la gloire & la juſtice,
Dites qu'en ce moment on va connoître Ulyſſe;
Reprenez votre place & vos droits uſurpés.
Que ces fiers Ennemis, du coup mortel frappés,
Enyvrés, comme ils ſont, d'une vaine eſpérance,
Sans prévoir nos deſſeins, ſentent notre vengeance.

TELEMAQUE.

O zele incomparable! ô deſſein glorieux!
Vous êtes envoyé par l'ordre exprès des Dieux.
Vous même vous montrant comme un Dieu tutélaire,
Vous ſerez aujourd'hui mon défenſeur, mon pere.
Cet air & ces regards, qui n'ont rien d'un mortel,
Me promettent la fin de mon deſtin cruel.

ULYSSE.

Contre un ſi doux tranſport je n'ai plus de défenſe;
Tout mon cœur pénetré s'ouvre avec violence.
Ah ! mon Fils, mon cher Fils, dans ces embraſſemens
Finiſſons votre erreur, & mes déguiſemens.
Connoiſſez votre Pere; ô mon cher Télémaque!
Vous étiez au berceau quand je partis d'Ithaque!

EUMÉE.

Oui, c'eſt le Roi, Seigneur.

TELEMAQUE.

Mon Pere ! Je vous vois !
Je perds en cet inſtant l'uſage de la voix.
Mais, mon Pere, eſt-ce ainſi qu'on eut dû vous attendre ?

ULYSSE.

L'état où je parois ne vous doit point ſurprendre.
Les Dieux, comme il leur plaît, peuvent en un moment
Nous mettre dans la gloire, ou dans l'abaiſſement.
A peine reſté ſeul d'un funeſte naufrage,
Je devois, inconnu, venir ſur ce rivage,
Et prendre ce deſſein conforme à mes malheurs.
Que votre Mere & vous, m'avez coûté de pleurs !
Dans quels ennuis profonds mon ame enſevelie ...
Enfin je vous revois, mon Fils, je les oublie ;
Votre préſence efface en ce moment heureux,
Ce que mon infortune eut de plus rigoureux.

TELEMAQUE.

Ah, Seigneur ! ah, mon Pere ! ah, quelle joye extrême !
A peine en ce moment me connois-je moi-même !
Rare faveur des Dieux ! vœux enfin exaucés !
Mais vos rudes travaux, hélas ! ſont-ils paſſés ?
Je ſçais qu'une ſageſſe, & pleine & conſommée,
Guide votre valeur en tous lieux renommée ;
Je ſçais par quels ſuccès votre eſprit généreux
A franchi tant de fois des pas ſi dangereux ;
Mais, Seigneur, celui-ci n'eut jamais de ſemblable ;
Votre perte en ces lieux devient inévitable.
Si-tôt que les Tyrans pourront vous découvrir,
Vous allez voir unir, pour vous faire périr,

Les Soldats étrangers, & vos Sujets rebelles.
Dérobez-vous, Seigneur, à leurs mains criminelles.
Ce ſeroit un péril trop indigne de vous;
Et ſans vous expoſer à périr ſous leurs coups,
Il faut que votre nom armant toute la Grece,
Faſſe éclater ſur eux la foudre vengereſſe.

ULYSSE.

Non, il faut en ce jour me perdre, ou me venger.
Mais les momens ſont chers, allons les ménager.
Aſſemblez ſans éclat cette noble Jeuneſſe,
Dont je ſçais que pour vous le devoir s'intéreſſe.
Déja Philetius, Haliterſe, Mentor,
Préparent leurs amis, qui nous joindront encor;
Ils ſont de mon retour avertis par Eumée;
Pour moi d'un zele ardent leur ame eſt enflammée.

TELEMAQUE.

Que feront-ils? un Peuple & lâche & déſarmé,
Séduit par les Tyrans auſſi bien qu'opprimé,
En ce péril ſoudain voudra-t'il reconnoître,
S'il faut périr pour vous, que vous êtes ſon Maître?
Mais cependant la Reine eſt prête d'expirer;
Vous ſeul de cet état pouvez la retirer.
Tandis que votre bras va combattre pour elle,
Elle ſuccombera ſous ſa douleur mortelle.
Si vous ne la voyez...

ULYSSE.

Ah! ſans ceſſe mon cœur
Vers un ſi cher objet ſe porte avec ardeur.
Peut-être, en vous cherchant, que mon ame éperdue
De la Reine en ce lieu cherchoit auſſi la vue!

Trop cruelle contrainte! il la faut éviter;
Ses tranſports ne pourroient s'empêcher d'éclater:
Les larmes qu'à tous deux on nous verroit répandre,
Nous trahiroient. Mon Fils, je cherche à la défendre.
Vous, calmez ſes douleurs, allez la conſoler.
Aux portes du Palais il faut nous raſſembler.
Nous choiſirons le tems propre à notre entrepriſe:
Le tumulte des Jeux, le jour nous favoriſe.
La prudence, mon Fils, jointe avec la valeur,
Peut toûjours ſurmonter le plus cruel malheur.
Allez, qu'un prompt retour tous trois nous réuniſſe.

SCENE VII.

ULYSSE, EUME'E.

ULYSSE.

NOus touchons au penchant d'un affreux précipice;
Je ne le céle point, que j'en ai quelqu'effroi,
Et j'inſpire un eſpoir que je n'ai pas en moi.
Expoſé ſans rélâche aux deſtins en furie,
Entre les bras des miens, au ſein de ma Patrie,
Au ſortir des travaux qui ſignalent mon nom,
J'aurai dans mon Palais le ſort d'Agamemnon!
Que dis-je! ma fortune eſt encor plus cruelle;
Je retroûve une Femme adorable, fidelle;

Quand je dois être heureux, je vois que je péris
Avec tout ce que j'aime, & Pere, & Femme, & Fils!
Mais ſuivons mon deſtin, viens; que tout ſe prépare...

EUMÉE.

Les Tyrans ſont armés, & leur rage barbare...

ULYSSE.

Je veux les reconnoître, & je vais remarquer
Le lieu, l'occaſion propre à les attaquer.
Suis-moi. Mon cœur reprend une aſſiette tranquille.
N'ai je donc entrepris rien de plus difficile?
Et lorſque Polypheme exerçant ſa fureur,
Dans ſon antre ſanglant, noir ſéjour de l'horreur,
Entre mes compagnons dévorés à ma vue,
Tint ſi cruellement ma perte ſuſpendue,
N'ai-je pas échappé de ſes ſanglantes mains?
Et n'ai-je pas puni ſes meurtres inhumains?
Mais à quelque deſtin que le Ciel me réſerve,
O ſage Protectrice! ô puiſſante Minerve!
Viens ici ſoutenir & mon bras & mon cœur;
Redouble ces tranſports, ce courage vainqueur,
Qui m'ont fait triompher de la ſuperbe Troye;
Ou ſi de mes malheurs je dois être la proye,
Fais au moins que mes jours, prêts à ſe terminer,
Par une belle mort ſe puiſſent couronner.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PENELOPE, EUME'E, ERICLE'E.

EUME'E.

OU' courez-vous? O Ciel! par quelle impatience
Vous-même voulez-vous trahir notre eſpérance!
Madame, arrêtez.

PENELOPE.

Non, ceſſez de vains diſcours:
Je veux voir l'Etranger; il eſt chez vous. J'y cours.
Vous m'arrêtez envain, je ne veux plus attendre.
Hé! comment de me voir peut-il tant ſe défendre,
Et quel myſtere ici peut être enveloppé?

EUMÉE.

Pour vous en ce moment ſon zele eſt occupé.
Il eſt prêt à s'armer; & ſi ſa noble envie...

PENELOPE.

Je ne demande pas qu'il expoſe ſa vie.
Hélas! loin de tenter d'inutiles efforts,
Qu'il me parle, & ſoudain qu'il parte de ces bords.

EUME'E.

Madame, croyez-nous, un deſtin plus propice
Peut-être dès ce jour vous rendra votre Ulyſſe.

PENELOPE.

Mes yeux courent envain le vaſte ſein des eaux:
Je ne vois point d'Ulyſſe arriver les Vaiſſeaux.
Il reviendra trop tard, ma mort eſt aſſurée;
Je ſens qu'elle s'approche, & j'y ſuis préparée.
Ulyſſe m'abandonne, on le peut trop juger
Par les ſoins qu'à me fuir a pris cet Etranger.
Il me vient aſſurer que mon Epoux reſpire:
Le reſte, cher Eumée, il n'oſe me le dire;
Il craint par ce récit d'accroître mes tourmens.

EUME'E.

Votre Epoux eſt fidele, & dans peu de momens
L'Etranger va calmer l'effroi qui vous agite.

PENELOPE.

Plus vous me retenez, plus mon deſir s'irrite.
Ah! je veux lui parler, vos ſoins ſont ſuperflus.
S'il différe un moment, il ne me verra plus;
Une Reine mourante & l'implore & l'appelle.
C'eſt trop attendre, allons.

EUME'E.

Extrêmité cruelle!
De votre impatience il le faut avertir.
Je vais vous l'amener, il y doit conſentir:
Mais évitez l'éclat; préparez-vous, Madame,
A cacher les tranſports qui troubleront votre ame;
Modérez...

PENELOPE.

A mes vœux qu'il ſe laiſſe toucher.
Allez, courez: qu'il vienne, ou je vais le chercher.

EUME'E.

Vous le voulez, j'y cours.

SCENE II.

PENELOPE, ERICLE'E.

PENELOPE *assise.*

O Peine inconcevable!
Pour mon Ulysse absent j'étois inconsolable.
Il étoit à Corcyre, il n'en peut plus partir.
Personne de sa part ne me vient avertir.
Songe-t-il si je meurs? A-t'il soin de m'apprendre
Qu'il vit, qu'il m'aime encor, que je le dois attendre?
Hélas! s'il peut encor se souvenir de moi,
C'est donc pour outrager ma constance & ma foi?
Par l'indigne mépris d'une Epouse fidelle,
Il flatte, le volage, une Amante nouvelle.
Mes lettres, mes regrets, mes plaintes, mes soupirs,
De leurs doux entretiens augmentent les plaisirs;
Lorsque je compte ici tant de tristes journées,
Comme de courts momens il passe les années,
Mon esprit le cherchoit en des lieux ignorés;
Et d'un foible trajet nous sommes séparés!

ERICLE'E.

Pourquoi l'accusez-vous, puisqu'il revient lui-même
Justifier sa foi, vous montrer qu'il vous aime?

PENELOPE.

On me trompe, Ericlée; il seroit revenu,

Si des nœuds étrangers ne l'avoient retenu.
Ulyſſe, on voit ton Pere expirer de triſteſſe,
Bien plus que par le poids d'une longue vieilleſſe:
Ta Mere infortunée, au récit de ta mort,
Dans mes bras languiſſans a terminé ſon ſort:
Ton abſence détruit le Royaume d'Ithaque;
Mais ton Fils, ton ſeul Fils, l'aimable Télémaque,
Qui perd par cette abſence & le Trône & le jour;
Ce fils au moins devoit avancer ton retour.
Pour moi, ſi ton mépris me montre à ta penſée,
Loin de cet âge heureux où tu m'avois laiſſée,
Ah! ſonge à ces beaux jours dans la douleur paſſés,
Songe à mes vœux conſtans, aux pleurs que j'ai verſés,
Et qu'un ſi tendre amour eſt d'un prix qui ſurpaſſe
Tous les brillans attraits qu'un peu de tems efface.
Mais l'Etranger...

ERICLE'E.

Il vient.

PENELOPE.

Laiſſez-moi lui parler,
Et gardez que quelqu'un ne nous vienne troubler.

SCENE III.

ULYSSE, PENELOPE.

ULYSSE.

Dieux! où me conduis-tu! que mon ame eſt émue!
En l'état où je ſuis m'offrirai-je à ſa vue?

PENELOPE.

Ulyſſe eſt donc vivant? ſuis-je en ſon ſouvenir?
Vous parloit-il de moi? Quand doit-il revenir?
Me célant qu'il vivoit, étoit-ce ſon envie
Que mes longues douleurs terminaſſent ma vie?
Ne m'aime-t'il donc plus?

ULYSSE.

Ah! jamais votre époux
Ne pouvoit rien aimer, n'aimera rien que vous.
Vivez, & d'un amour ſi parfait, ſi fidele,
Voyez-le confirmer la durée immortelle.

PENELOPE.

Dieux! qu'eſt-ce que j'entends? quelle touchante voix!
Ulyſſe... C'eſt ainſi qu'il parloit autrefois.
Quel doux charme s'oppoſe à ma douleur extrême!
Plus je regarde, plus... Ah! Seigneur, c'eſt vous-même!

ULYSSE.

Oui, Madame, c'eſt moi, c'eſt cet époux heureux,
De qui l'éloignement vous coûte tant de vœux.

PENELOPE.

Je doute d'un bonheur que je ne puis comprendre!
Eſt-il bien vrai? mes yeux craignent de ſe méprendre.
Oui, c'eſt vous, & mon cœur vous avoit reconnu.
Mais, hélas! mon eſprit par l'erreur prévenu,
Et mes pleurs répandus, comme un épais nuage,
De mes regards troublés m'avoient ôté l'uſage.
Ulyſſe!

ULYSSE.

Pénélope!

PENELOPE.

PENELOPE.

O favorable jour !

ULYSSE.

O momens fortunés !

PENELOPE.

Mais ce charmant retour,
Pourquoi me le céler, quand vous ſçaviez mes craintes,
Et de mon déſeſpoir les funeſtes atteintes ?
Quand j'expirois pour vous, pouviez-vous en ces lieux,
En ce même Palais, vous cacher à mes yeux ?
Ah ! vos ſoupirs, Seigneur, ſont d'un triſte préſage.
Jetté ſeul ſur ces bords par les coups de l'orage,
Ce retour ſouhaité, les Dieux ne l'ont permis
Que pour vous expoſer entre vos ennemis !
Ah ! fuyons ces Tyrans, & leur fureur mortelle:
Les Monſtres ſont plus doux, la mer eſt moins cruelle.
Pourquoi reveniez-vous ? Téméraires ſouhaits !
Ciel ! il eut mieux valu ne le revoir jamais !

ULYSSE.

Ah ! revenez à vous. Faut-il que ma préſence
Puiſſe de vos ennuis aigrir la violence ?
De tant de maux divers, qu'on me vit endurer,
Votre abſence eſt le ſeul qui m'ait fait ſoupirer :
Et ſi j'ai ſupporté des travaux incroyables,
Si je n'ai point fléchi ſous les coups redoutables
Du ſort, des Elemens, & des Dieux oppoſés,
Si j'ai franchi les mers qui nous ont diviſés,
C'eſt par la ſeule ardeur de vous revoir encore,

Et de vous rapporter ce cœur qui vous adore.
Ah! quand je vous revois, quand vous me revoyez,
Pénélope, vos pleurs devroient être eſſuyés.

PENELOPE.

Hé! comment vous revois-je? Hélas! je n'enviſage
Que d'une prompte mort l'épouvantable image!
C'eſt en faiſant ſur vous tomber ces coups affreux,
Qu'elle s'arme pour moi de traits plus rigoureux!
Sous de ſi longs ennuis, languiſſante, abattue,
Aurois-je pu prévoir le dernier qui me tue!

ULYSSE.

Je viens en ce grand jour terminer vos malheurs,
Perdre vos ennemis, & venger vos douleurs.
Les Dieux vont décider de notre deſtinée:
Et je crois qu'appaiſant cette haine obſtinée,
Dont j'ai, juſques ici, toûjours ſenti les coups,
Fléchis par vos vertus, ils combattront pour vous.
Eſpérons. A vos pleurs je deviens trop ſenſible,
Lorſque je dois m'armer d'un courage invincible;
Laiſſez-moi vous quitter.

PENELOPE.

Pour courir au trépas!

ULYSSE.

Je vais vous délivrer.

PENELOPE.

Je veux ſuivre vos pas.

ULYSSE.

De paroître à ſes yeux je devois me défendre:
Vos plaintes, vos tranſports ſe feront trop entendre;
Et ces cruels Tyrans que mon bras doit punir,
Avertis par vos cris, pourroient nous prévenir.

Adieu, je vais... Hélas! que pourrai-je vous dire?
Percé de vos douleurs, je frémis, je ſoupire:
Je m'arrête, m'oublie, & me laiſſe attendrir!
Ce n'en eſt pas le tems, il faut vous ſecourir.

PENELOPE.

Que les Dieux ſoient fléchis, qu'ils ſoient inexorables,
Nos deſtins déſormais ſeront inſéparables.
Je ne vous quitte plus.

ULYSSE.

Ne me retenez pas.
Attendez, eſpérez.

PENELOPE.

Il va ſe perdre, hélas!
Suivons.

SCENE IV.

EURIMAQUE, PENELOPE, ERICLE'E.

ERICLE'E.

DE vos ennuis cachez la violence:
Vous découvrirez tout, votre Ennemi s'avance.

EURIMAQUE.

Il fuit. Il croit envain éviter mon courroux,
L'Impoſteur! je voulois le ſurprendre avec vous.
Dieux! à ce dernier trait aurois-je pu m'attendre!
Vous croyez un faux bruit qui vient de ſe répandre;
Mais à me ſuivre enfin il faut ſe préparer:
Je prens encor le ſoin de vous le déclarer.

Achevons cet hymen.

PENELOPE.

Que l'hymen nous uniſſe ;
Quand je ne doute plus du prompt retour d'Ulyſſe?
Il eſt vivant, Seigneur.

EURIMAQUE.

Ah ! je ſerois flatté
Que le bruit qu'on répand fut une vérité.
Je voudrois qu'il vécut, pour ſentir mieux ma haine ;
Que mon bonheur cauſat & ſa honte & ſa peine ;
Qu'il me vit en ces lieux revêtu de ſes droits,
Son Fils chargé de fers, ſon Peuple ſous mes loix.
Faites-le revenir pour augmenter ma joie.
Qu'un ſi fameux triomphe à ſes yeux ſe déploie.
Mais ſi l'on ne l'a pu tirer du fond des mers,
Il en devra rougir du moins dans les Enfers.
Songez donc qu'à mes loix rien ne peut vous ſouſtraire.
Votre Fils forme envain un projet téméraire:
J'ai déja prévenu ce qu'il pourroit tenter,
Mes ordres ſont donnés pour le faire arrêter ;
Et quant à l'impoſteur qui fait revivre Ulyſſe,
En préſence du Peuple on le livre au ſupplice.
Je cours pour ſeconder les ſoins d'Antinoüs.
L'Arrêt eſt prononcé ; je ne pardonne plus.

SCENE V.

PENELOPE, ERICLE'E.

PENELOPE.

EToit-ce donc ainſi que vous deviez m'entendre ?
Grands Dieux ! étoit-ce ainſi qu'il falloit me le rendre,
Cet Epoux demandé par des vœux ſi conſtans ?
Après que j'ai pour lui ſoupiré ſi long-tems,
Ce Héros qui du ſort a bravé les outrages,
Sorti de cent combats, ſauvé de cent naufrages,
Viendra dans ſon Palais, dans le ſein de ſes Dieux,
Sous une main indigne expirer à mes yeux !
Traître ! de qui le bras s'arme pour ſon ſupplice,
Ne frémiſſez-vous point en regardant Ulyſſe ?
C'eſt lui. Je veux, cruel ! mourir des mêmes coups.

ERICLE'E.

Madame !

PENELOPE.

Hélas ! mes cris trahiront mon Epoux,
Oui, peut-être qu'encor leur fureur en balance
N'exerce pas ſur lui toute ſa violence ;
Peut-être que ſon ſang leur ſemble à dédaigner,
Et pour quelques momens ils pourront l'épargner.
Mais s'ils vont découvrir que c'eſt le grand Ulyſſe,
Par leur lâche fureur il faudra qu'il périſſe ;

Excités par mes cris, ils vont précipiter
L'attentat inhumain que je veux arrêter!
A quoi me réſoudrai-je? où courir? Quelle peine!
La crainte me retient, quand mon amour m'entraîne.
Mais, Ciel! ſoit que je preſſe ou retienne mes pas,
Rien ne peut plus d'Ulyſſe empêcher le trépas.

SCENE VI.

PENELOPE, ERICLE'E, EURINOME.

PENELOPE.

NE ménageons plus rien: allons, chere Ericlée,
Montrer toute l'horreur dont mon ame eſt comblée;
Apprenons à ce Peuple à mourir pour ſon Roi.
Mon exemple... Eurinome, ah! quel eſt ton effroi?
Juſqu'où va des Tyrans la cruelle injuſtice?
Sur l'Etranger...

EURINOME.

On dit qu'on reconnoît Ulyſſe;
Qu'on l'immole, qu'il meurt. Un combat furieux,
Un ſpectacle inoui vient d'effrayer mes yeux;
Je n'ai pu diſcerner qui périt, qui ſe venge;
De cris, de ſang, de mort, c'eſt un affreux mélange.

J'entendois: c'eſt Ulyſſe! Et mille bruits confus
Mêloient avec ſon nom celui d'Antinoüs.
Le Roi, dit-on, cédant au nombre qui l'accable,
Arrache auſſi la vie à ce monſtre exécrable.
Télémaque entraîné par le ſort inhumain,
Préſſé dans ce Palais, court le fer à la main;
Pour venir juſqu'à vous, ſa valeur étonnante
S'ouvre par cent combats une route ſanglante;
Sous ſes pas... Il paroît.

SCENE VII.

TELEMAQUE, PENELOPE, ERICLE'E, EURINOMÉ.

PENELOPE.

MOn Fils, où courez-vous?
Venez, mourons enſemble.

TELEMAQUE.

Ah! le Ciel eſt pour nous.
Mon Pere eſt triomphant; ſa valeur invincible...
Non, plutôt quelque Dieu ſous ſa forme eſt viſible:
Et ce miracle eſt tel, que, venant de le voir,
J'ai peine encor moi-même à le bien concevoir.

PENELOPE.

Dieux juſtes!

TELEMAQUE.

Des Tyrans l'implacable colere,
Le traitant d'impoſteur, vouloit perdre mon Pere;

Et par un châtiment célebre & ſignalé,
Qu'aux yeux de tout le Peuple on le vit immolé.
Dès qu'il ſort du Palais, leurs ſoldats l'environnent.
Il marche, il ſe fait jour, ſes regatds les étonnent.
Sur les degrés du Temple enfin il eſt monté
D'un air tel que l'auroit Jupiter irrité.
Traîtres, s'écria-t'il, *dont la lâche inſolence*
Déſola mes Etats pendant ma longue abſence;
Et qui perſécutant & ma Femme & mon Fils,
Penſiez voir par ma mort vos crimes impunis,
Je vis, me voici prêt à me faire juſtice;
Aux coups qui vont tomber, reconnoiſſez Ulyſſe:
Allons, Eumée, à moi, Mentor, Philetius.
Là d'un bras foudroyant il perce Antinoüs,
Je crie à haute voix: c'eſt le Roi, c'eſt mon Pere;
Et fonds, en l'imitant, ſur la Garde étrangere.
Arcas, les plus mutins ſont d'abord renverſés,
Nos fideles amis d'un beau zele pouſſés,
Animent tout le Peuple; il ſe déclare, il s'arme;
Parmi les Ennemis tout ſe trouble, s'alarme,
Tout s'ébranle, tout fuit, rien n'oſe réſiſter,
Et l'effroi dans les flots les fait précipiter;
Dérobant Eurimaque à ſa perte certaine,
Je l'ai dans ſes Vaiſſeaux fait conduire avec peine.
O Ciel! que ne peut point la préſence des Rois!
Mon Pere, en ſe nommant, a repris tous ſes droits;
Et ſon aſpect auguſte, & ſes coups redoutables
Ont déſarmé ſoudain, ou puni les coupables;
Les plus rebelles cœurs rentrent dans le devoir.
Tout reconnoit déja ſes loix & ſon pouvoir.
Tandis que ſa victoire exige ſa préſence,

Son ordre auprès de vous m'envoye en diligence.
J'ai chaſſé les ſoldats qui gardoient ce Palais,
Et leur indigne ſang a lavé leurs forfaits.
Venez-donc voir Ulyſſe au milieu de ſa gloire,
Son cœur attend de vous le prix de ſa victoire.
Je vais trouver Iphiſe, & dans ſon triſte effroi
Lui rendre en ce moment les ſoins que je lui dois.
Que veut Eumée ?

SCENE VIII. & Derniere.

EUMÉE, TELEMAQUE, PENELOPE, ERICLÉE, EURINOME.

EUMÉE.

ENfin tout ſe calme en Ithaque,
Mais votre ſoin n'a pu conſerver Eurimaque:
Lorſqu'il croyoit, Seignenr, aborder ſes Vaiſ-
ſeaux,
L'Eſquif qui le portoit, s'abyme ſous les eaux,

TELEMAQUE.

Et que devient Iphiſe ?

EUMÉE.

Elle ignore ſa perte.
Ulyſſe vous attend, pour aller voir Laërte,
Madame.

TELEMAQUE.

Pardonnez ſi mon empreſſement
Cherche Iphiſe.

PENELOPE.

Suivez ce tendre mouvement.
Mais, ô Dieux tout-puiſſans, qui m'avez exaucée!
De mes longues douleurs je ſuis récompenſée!
Mais ce bonheur, mon Fils, qu'ils rendent à mes vœux,
Ne ſeroit pas parfait, ſi vous n'étiez heureux.

FIN.

LES

TROYENNES

TRAGÉDIE.

Par Monſieur DE CHATEAUBRUN.

PERSONNAGES.

HECUBE, *veuve de Priam.*

ANDROMAQUE, *veuve d'Hector.*

ASTIANAX, *fils d'Andromaque,*
On le ſuppoſe âgé de trois ou quatre ans.

CASSANDRE, } *Filles de Priam*
POLIXENE, } *& d'Hécube.*

ULYSSE, *Roi d'Ithaque.*

THESTOR, *Grand-Prêtre des Troyens.*

IPHIS, *Confident de Theſtor, & Sacrificateur chez les Troyens.*

CEPHISE, *gouvernante d'Aſtianax.*

IDAS, } *Hérault dans l'Armée des*
HILUS, } *Grecs.*

Un enfant de l'âge d'Aſtianax, ou à peu près.

Vieillards, Prêtres des Dieux chez les Grecs.

Troupe de Soldats.

La Scene eſt dans le Camp des Grecs, ſous les murs de Troie.

LES TROYENNES
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

On voit d'un côté du Théâtre le tombeau d'Hector, & de l'autre celui de Pâris, exhauſſés à l'antique. Le tombeau d'Hector eſt plus élevé & plus orné.

SCENE PREMIERE.

THESTOR, IPHIS.

IPHIS.

SOus les murs d'Ilion que cherchez-vous encore?
Le feu depuis trois jours l'embraſe & le dévore;
Le carnage & l'horreur regnent de toutes parts,
Et le ſang de Priam fume ſur ces remparts.

Fuyez, craignez, Seigneur, que les Grecs en furie...

THESTOR.

Calchas défend nos jours contre leur barbarie ;
Pontife chez les Grecs, & moi chez les Troyens,
En conſacrant mes droits il honore les ſiens.
Du glaive des vainqueurs nous n'avons rien à craindre.

IPHIS.

Faut-il de ce bienfait s'applaudir ou ſe plaindre ?
Sommes-nous réſervés à la honte des fers ?

THESTOR.

Duſſai-je m'expoſer aux plus affreux revers,
Je déteſte les cœurs qu'une amitié commune
Fait flotter incertains au gré de la fortune.
Je fus cher à Priam tandis qu'il fut heureux ;
J'adore de ſon ſang les reſtes malheureux,
Et je reſpecte en eux ſa gloire anéantie.
Dans quels gouffres de maux ſa veuve eſt engloutie!
D'autant plus expoſée à de vives terreurs,
Qu'elle ſeule a creuſé la ſource de ſes pleurs.
Priam, que ſi long-tems éclaira la ſageſſe,
Succomba ſous le poids de la triſte vieilleſſe.
La Reine gouverna le déclin de ſes ans,
Ou plutôt ſous ſon nom fit regner ſes enfans.
Combien de fois Priam voulut-il rendre Hélene!
Mais les pleurs de Pâris attendrirent la Reine.
Le courage d'Hector qui brûloit d'éclater,
Acheva malgré nous de tout précipiter.
Voilà de nos malheurs la ſource trop amere ;
Hécube aimoit l'Etat, mais Hécube étoit mere ;
Nos farouches vainqueurs ne l'ignorerent pas.

IPHIS.

Je crains que le courroux n'enſanglante leurs bras;
Que d'objets de pitié vont tourmenter la Reine,
Andromaque & ſon fils, Caſſandre & Polixene!

THESTOR.

Calchas, ſans s'expliquer ſur leur triſte deſtin,
M'a fait de nos vainqueurs entrevoir le deſſein;
Ces Rois depuis trois jours plongés dans le carnage,
Ont laiſſé le Soldat s'engraiſſer du pillage,
Et brûlant maintenant de hâter leur retour,
Vont de leurs priſonniers ordonner dans ce jour.
Vois-tu non loin de nous cette tente dreſſée,
Par l'orgueil du vainqueur avec pompe exhauſſée?
C'eſt là qu'avec les Chefs, le fier Agamemnon
Va décider du ſort des reſtes d'Ilion.
L'appareil de l'arrêt m'en fait craindre la peine,
C'eſt parmi ces tombeaux qu'on doit juger la Reine.
Son ſang doit-il baigner la tombe de ſes fils?
Eſt-ce celle d'Hector, ou celle de Pâris?
Elle vient.

SCENE II.

HECUBE, THESTOR, IPHIS, GARDES.

HECUBE.

EST-ce vous, ami toûjours fidele,
Dont le ſort en courroux ne peut laſſer le zele?
Dans le ſein du malheur vous oſez nous chercher.
Ah! Theſtor, ſans frémir pouvez-vous m'approcher?

THESTOR.

Madame, vous ſavez toute la bienveillance
Dont Priam m'honora dès ma plus tendre enfance;
J'ai joui quarante ans des bontés de mon Roi;
Je mourrai, s'il le faut, victime de ma foi.

HECUBE.

C'eſt moi qui l'ai perdu, ce Roi trop magnanime,
C'eſt moi dont la fierté l'entraîna dans l'abyme,
Le jour que malgré vous captivant ſes eſprits,
J'arrachai ſon aveu pour l'hymen de Pâris.
Dans cet affreux moment je croyois être mere,
Dès-lors j'en démentis le ſacré caractere.
Il a fallu, Theſtor, pour deſſiller mes yeux,
Que Troie eut épuiſé les vengeances des Dieux.
Puis-je les déſarmer par des regrets ſtériles?

THESTOR.

Pourquoi vous y livrer, puiſqu'ils ſont inutiles?
Des crimes des Troyens ce fut le châtiment.

HECUBE.

Hé! devois-je, Theſtor, en être l'inſtrument?
Le Ciel m'en a punie: Epouſe, Mere, Reine,
A chacun de ces noms il attache ſa peine.
Pirrhus dont la fureur anime tous les coups,
Fit jaillir juſqu'à moi le ſang de mon Epoux.
Comme de tendres fleurs au matin moiſſonnées,
Mes fils ont vu trancher leurs triſtes deſtinées.
La guerre, dont j'ai ſeule allumé le flambeau,
Les a précipités dans la nuit du tombeau.
Reine! Où ſont mes ſujets? Qu'en reſte-t-il? des femmes,
Des enfans, des vieillards qu'ont épargné les flammes,

Attendans

Attendant comme moi d'un vainqueur irrité,
Une mort trop tardive ou la captivité.
O ſouvenir cruel de ma gloire paſſée!
J'ai vu dans un moment ma grandeur terraſſée;
Epoux, Enfans, ſujets, il ne me reſte plus
Que le remord vengeur de vous avoir perdus.

THESTOR.

Eh, Madame, éloignez cette image terrible.

HECUBE.

Ah! trop d'objets préſens me la rendent ſenſible.
Voyez-vous les débris de mes Palais brûlans,
Ces Temples embraſés & ces Autels ſanglans,
Ces enfans égorgés ſur le ſein de leur mere,
Et tous couverts du ſang de leur malheureux pere;
Ces bleſſés, dont les cris me déchirent le cœur,
Qu'inſulte avec orgueil la rage du vainqueur?
Le fer de tous côtés m'entoure de victimes,
Et la terre eſt par-tout couverte de mes crimes.

THESTOR.

Madame...

HECUBE.

Si les Dieux ne menaçoient que moi,
J'offrirois à leurs coups un cœur exempt d'effroi.
Mes filles, dont le ſort eſt ſi digne de larmes,
C'eſt pour vous que je ſens de mortelles alarmes:
C'eſt ſur Aſtianax que je verſe des pleurs;
Andromaque ſa mere a part à mes douleurs.
Ignorez-vous combien mes filles me ſont cheres?
Oui, je me nourrirai de mes larmes ameres,
Juſqu'à ce que la mort que je demande aux Dieux,
En tariſſe la ſource, & me ferme les yeux.

Mais on guide vers moi ma famille éperdue ;
Dans quel état, hélas! frappe-t-elle ma vue ?
Combien dans leurs regards j'apperçois de terreurs !

SCENE III.

HECUBE, ANDROMAQUE, ASTIANAX, CASSANDRE, POLIXENE, THESTOR, CEPHISE, IDAS.

HECUBE, *courant au devant de ſes filles.*

MEs filles, puis-je encor vous mouiller de mes pleurs?
Dans vos embraſſemens puis-je rendre ma vie ?

POLIXENE.

Nos vainqueurs publioient qu'on vous l'avoit ravie,
Dans nos ſombres priſons nous pleurions votre mort.

IDAS.

Quelques momens pourront éclaircir votre ſort.
Vos vainqueurs raſſemblés dans la tente prochaine,
Vont ſignaler pour vous leur clemence ou leur haine ;
Dans ces momens affreux où flottent leurs eſprits,
Puiſſent-ils oublier juſqu'au nom de Pâris !
Puiſſai-je de leurs loix interprete & Miniſtre,
N'être chargé pour vous d'aucun ordre ſiniſtre !

SCENE IV.

HECUBE, ANDROMAQUE, ASTIANAX, CASSANDRE, POLIXENE, THESTOR, CEPHISE.

HECUBE.

AH! que puiſſe bientôt, pour finir mes remords,
Un équitable arrêt m'entraîner chez les morts!

CASSANDRE.

Hélas!

HECUBE.

Et pourquoi donc pleurez-vous une mere
A qui vous ne devez que haine & que colere?
De votre amour pour moi j'ai rompu les liens,
J'ai cauſé vos malheurs, & vous pleurez les miens?

ANDROMAQE.

Madame, de l'erreur qui vous avoit ſéduite,
Pouviez-vous de ſi loin appercevoir la ſuite?
Vos tendreſſes pour nous n'éclaterent pas moins.

HECUBE.

Oui, vous étiez l'objet de mes plus tendres ſoins;
Quoiqu'aux vœux de mes fils je me fuſſe aſſervie,
Pour chacune de vous j'aurois donné ma vie,
Il eſt vrai; mais malgré mon amitié pour vous,
Qu'auriez-vous craint de plus d'un barbare courroux?
Voyez l'état horrible où je vous abandonne,

Un rempart éternel vous ſépare du trône ;
A de ſuperbes Rois notre Empire eſt ſoumis ;
Vous voici ſous la main de vos fiers ennemis.
(à Aſtianax.)
Et toi, fils malheureux du plus vaillant des hommes ;
Maintenant inſenſible à l'état où nous ſommes,
Combien gémiras-tu, quand l'âge & la raiſon
T'auront développé le ſort de ta Maiſon !
Dieux ! épuiſez ſur moi toute votre colere ;
N'ajoutez point ſa mort aux malheurs de ſa mere ;
De ſon ſang racheté que le mien ſoit le prix ;
Il n'a point eu de part au crime de Pâris.

THESTOR.

Non, ces cruels vainqueurs dont vous craignez la rage,
Ont reſpecté ſes jours dans l'horreur du carnage ;
Raſſaſiés de ſang vont-ils s'y replonger ?

SCENE V.

HECUBE, ANDROMAQUE, ASTIANAX, CASSANDRE, POLIXENE, THESTOR, CEPHISE, IDAS. *Trois Prêtres qui ſe tiennent au fond du Théâtre.*

IDAS.

PRinceſſe, vos vainqueurs viennent de vous juger.
Ils ont réglé d'abord le ſort de Polixene ;

Idas ignore encor ſi c'eſt faveur ou haine.
Vous voyez ces vieillards conſacrés aux Autels,
Miniſtres révérés de nos Dieux immortels,
Il faut que ſans tarder Polixene les ſuive.

HECUBE.

Où vont-ils l'entraîner en quittant cette rive?

IDAS.

C'eſt un ſecret pour moi; mais je ſais que ces Rois
Veulent que ſur le champ tout fléchiſſe à leurs loix.

HECUBE.

Arrachez-moi le cœur, ou laiſſez-moi ma fille.

CASSANDRE.

Frappez d'un même coup notre triſte famille.

ANDROMAQUE.

Ne nous ſéparez point.

IDAS.

Vos vœux ſont ſuperflus,
La Grece ainſi l'ordonne, & vous êtes vaincus.
Obéiſſez.

HECUBE.

Hélas!

POLIXENE.

Ah! mes ſœurs, ah! Madame,
Cachez-moi des regrets qui déchirent mon ame;
Ma naiſſance & mon nom ſont préſens à mes yeux,
Je vais vivre ou mourir digne de mes ayeux.

CENE VI.

HECUBE, ANDROMAQUE, ASTIANAX, CASSANDRE, THESTOR, IPHIS, IDAS, CEPHISE.

IDAS, *à Hécube.*

NOs Princes vous ont fait une autre deſtinée,
A des fers éternels vous êtes condamnée,
Vos filles ſous le joug gémiront comme vous.

HECUBE.

La mort eſt à leurs yeux un ſupplice trop doux;
Ils font choix d'un tourment qui jamais ne finiſſe.

IDAS, *à Hécube.*

Vous vivrez dans les fers & ſous les loix d'Ulyſſe.

HECUBE.

Moi, grands Dieux! je vivrois dans ſes indignes fers!
Cet opprobre eſt pour moi le comble des revers.

IDAS.

Andromaque à Pirrhus eſt échue en partage.

ANDROMAQUE.

Pour la veuve d'Hector quel horrible eſclavage!

IDAS.

Caſſandre dans Argos va ſuivre Agamemnon.

CASSANDRE.

Le barbare m'arrache au culte d'Apollon;
Il brave le courroux du Dieu qui me protege;
Affranchis-moi, grand Dieu! de ſon joug ſacrilege.

IDAS.

Les flots vont vous porter aux différens climats
Où vos maîtres bientôt reverront leurs Etats;
Après dix ans entiers d'une guerre ſanglante,
Dont le ſuccès ſi tard a rempli leur attente,
Ils brûlent de revoir leur patrie & leurs Dieux.
Il faut les prévenir & preſſer vos adieux.

SCENE VII.

HECUBE, ANDROMAQUE, ASTIANAX, CASSANDRE, THESTOR, CEPHISE, IPHISE.

Hécube paroît accablée de ſa douleur, ſoupire, leve les yeux au Ciel, & veut ſortir ſans prononcer une parole.

THESTOR.

SOnt-ce là vos adieux? Où vous conduit, Madame,
Le ſombre déſeſpoir qui dévore votre ame?
Quel ſujet important preſſe votre départ?
Craignez-vous que vos fers ne vous chargent trop tard?

ANDROMAQUE.

Ah! Madame, pourquoi priver notre tendreſſe
De ces momens trop courts que le vainqueur vous laiſſe?
Avant que loin de vous on entraîne nos pas,

Attendez qu'on nous vienne arracher de vos bras.
Quels apprêts pour partir nous reſte-t-il à faire ?
Qu'emportai-je avec moi ? mon fils & ma miſere !

HECUBE.

Pourquoi me forcez-vous à de triſtes adieux ?
Laiſſez-moi m'arracher à la haine des Dieux.
Aux cendres de Priam je vais joindre les miennes,
J'ai vu l'affreux débris où repoſent les ſiennes ;
De mon retardement je l'entends qui ſe plaint ;
Son funeſte bucher n'eſt pas encore éteint.
Je n'ai que trop rempli ma fatale carriere,
Mes yeux avec horreur s'ouvrent à la lumiere.

THESTOR.

Voilà du déſeſpoir les déplorables fruits ;
La mort paroît un bien à ceux qu'il a ſéduits.
Peu touchés des regrets de ceux qui leur ſurvivent,
Ils penſent s'affranchir des maux qui les pourſuivent,
Et que dans la pouſſiere heureuſement perdus,
Dans l'ombre du tombeau les Dieux ne les voient plus.
Non, non, n'eſpérez point vous ſouſtraire à leur haine,
L'enfer même frémit à leur voix ſouveraine ;
L'épouvantable mort ne détruit que le corps,
Et les Dieux malgré nous ſont nos Dieux chez les morts.

HECUBE.

Faut-il me replonger dans mes peines cruelles ?

THESTOR.

C'eſt par le déſeſpoir qu'on les rend éternelles.
Armez-vous de courage & reſpectez vos jours ;

Le Ciel vous garde encor d'ineſpérés ſecours.
Peut-être a-t il ſur vous épuiſé ſa vengeance.
Dans l'Isle de Samos j'ai reçu la naiſſance,
Des Etats de Priam pays ſeul indompté;
Ses bords couverts d'écueils en font la ſûreté.
Mes ayeux furent grands dans ce pays fertile,
Et ſurent réunir l'honorable & l'utile;
Chacun d'eux ajoutoit au tréſor amaſſé;
Leur ample patrimoine à moi ſeul a paſſé.
Priam l'accrut encor par d'immenſes largeſſes,
Sa main verſa ſur moi la gloire & les richeſſes;
Mes jours furent marqués par autant de ſes dons.
Mon tréſor peut ici ſuffire à vos rançons,
Je vais à vos vainqueurs l'offrir ſur ce rivage;
Ils pourront cependant me garder en ôtage.
J'eſpére que pour prix d'un échange ſi doux,
Ils vont rendre à mes vœux votre famille & vous.

HECUBE.

Faut-il pour affranchir ma famille aſſervie,
Sacrifier vos biens & livrer votre vie?

THESTOR.

Périſſent à l'inſtant & ma vie & mes biens,
S'il le faut, pour briſer vos indignes liens.
Pourrois-je de mon ſang faire un plus noble uſage?
Vivrois-je dans le faſte, & vous dans l'eſclavage?
Enfans infortunés & trop dignes des pleurs
Que ma compaſſion répand ſur vos malheurs,
Plus je vois votre gloire éteinte, humiliée,
Et plus à votre ſort mon ame s'eſt liée.
Au travers de ſes fers je reconnois mon Roi.
(il ſe jette aux pieds d'Aſtianax.)
Oui, mon cœur pour toûjours vous conſacre ſa foi,

Rejetton précieux de mes auguſtes Maîtres.
J'adore à vos genoux les droits de vos ancêtres,
A mon plus tendre amour vous les retracez tous,
Juſqu'au dernier ſoupir tout mon ſang eſt à vous.

SCENE VIII.

HECUBE, ANDROMAQUE, ASTIANAX, CASSANDRE, CEPHISE.

HECUBE.

O Fidélité rare autant que magnanime!
Tu balances les coups dont le poids nous opprime.
Non, la foudre ſur nous ne frappe qu'à demi,
Puiſque dans nos malheurs il nous reſte un ami.
En attendant qu'ici ſon zele le ramene,
Allons nous informer du ſort de Polixene.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HECUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE.

HECUBE.

MA fille, vous voyez avec quelle noirceur
On cache à mes regards le ſort de votre ſœur;
Nos barbares vainqueurs s'obſtinent à ſe taire,

Et pour moi ſa priſon eſt encore un myſtere ;
Mais vous que dès l'enfance inſtruiſit Apollon,
Et dont il éclaira l'eſprit & la raiſon,
A vos yeux comme aux ſiens l'avenir ſe découvre,
Vous ôtez au Deſtin le voile qui le couvre ;
Le ſort de Polixene eſt viſible pour vous,
Et cette obſcurité n'enveloppe que nous.

CASSANDRE.

Que me demandez-vous ? Eh ! plut aux Dieux, Madame,
Que je puſſe calmer le trouble de votre ame.
Il eſt vrai qu'Apollon m'inſpire quelquefois ;
Mais ce n'eſt qu'à ſon gré qu'il anime ma voix.
De ſon ſouffle divin organe involontaire,
Il me force à parler, il me force à me taire :
Mais ce funeſte don que me ſert-il, hélas !
Pour prévoir l'avenir, on ne le change pas.
Madame ; reſpectons le voile impénétrable
Qu'oppoſe à nos regards un deſtin favorable.
Non, non, ce n'eſt qu'aux Dieux qu'il eſt doux de prévoir ;
Leur bonheur ne dépend d'aucun autre pouvoir ;
Ils ne voient devant eux qu'une immortelle joie,
Qu'aucun tems n'affoiblit, que chaque inſtant déploie.
L'avenir eſt pour eux un bien toûjours préſent ;
Mais nous pour qui la vie eſt un fardeau peſant,
Nous mortels dont le cœur n'eſt qu'erreur, que foibleſſe,
Et qu'un eſſaim de maux environne ſans ceſſe,
Hélas ! que verrions nous dans le triſte avenir,
Que de quoi nous confondre, & de quoi nous punir ?

Laiſſons à chaque jour les chagrins qu'il amene,
Sans vouloir d'un coup d'œil réunir notre peine ;
L'homme le plus heureux ne le ſoutiendroit pas.
Les Dieux ſur nos malheurs ſemans quelques appas,
Nous ont enveloppé d'une heureuſe ignorance,
Et pour charmer nos maux nous laiſſent l'eſpérance.
Suivons aveuglément leurs ordres ſur ce point,
Sans rapprocher des maux que nous ne ſentons point.

ANDROMAQUE.

Madame, nous voyons un terme à nos alarmes,
Theſtor peut rendre encor Polixene à nos larmes.
Le zele qui l'embraſe, & ſes tréſors offerts,
Peut-être dans nos mains briſent déja nos fers.
Samos peut nous offrir un aſyle paiſible ;
Aux efforts ennemis toûjours inacceſſible,
Nous pourrions y goûter une profonde paix.
Mon fils y trouvera de fideles ſujets,
Theſtor nous eſt garant de leur obéiſſance.
Dieux ! avec quel reſpect & quelle complaiſance,
Par les plus tendres ſoins adouciſſant vos jours,
Vos filles tâcheront d'en prolonger le cours.
Mon fils eſt pour vos yeux une ſource de joie,
Vous verrez croître en lui l'eſpérance de Troie ;
Nous vous raſſemblerons, Troyens infortunés,
Que le fer du vainqueur n'aura point moiſſonnés ;
Notre cœur & nos mains s'ouvrant à vos miſeres,
Nous vous accueillerons moins en ſujets qu'en freres.
Cet ami généreux, ſi prévoyant pour nous,
Nous comble de bienfaits qui s'étendront ſur vous.

Mon Hector nous ſuivra, j'emporterai ſa cendre,
Mon cœur ſe nourrira d'un ſouvenir ſi tendre.
Eh! n'eſt-ce pas un bien dans notre adverſité,
Que de pouvoir au moins pleurer en liberté?

SCENE II.

HECUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE, IPHIS.

IPHIS.

MAdame, quel malheur! plut aux Dieux que mon zele
N'eut point à vous porter cette affreuſe nouvelle...

HECUBE.

Ciel! ſur combien d'objets ſe répand mon ſoupçon!
Parlez, expliquez-vous.

IPHIS.

Plus d'eſpoir de rançon.
Theſtor eſt dans les fers; pour comble d'injuſtice,
On l'oſe menacer des horreurs du ſupplice,
S'il ne livre pour lui l'or qu'il offroit pour vous.

HECUBE.

Malheureuſes, faut-il qu'il s'immole pour nous!

ANDROMAQUE.

D'une pitié ſi noble on va lui faire un crime.

HECUBE.

On le croit innocent; mais mon deſtin l'opprime;
Le malheur qui me ſuit devient contagieux.
Hélas! en me plaignant, on irrite les Dieux.

IPHIS.

Theſtor a cru d'abord ſon attente comblée,
Son offre & ſes diſcours entraînoient l'aſſemblée;
Tous les cœurs ſe tournoient à la compaſſion,
La plupart acceptoient l'offre de la rançon;
Quand ſoudain Ménélas animé par Hélene ...

HECUBE.

Hélene! Quoi, ce monſtre. .

IPHIS.

Elle enflamme leur haine,
Et prenant en horreur ſes amis malheureux,
Par des traits accablans ſe déchaîne contre eux.
Par combien de noirceur ſa bouche vous outrage!
Mais c'eſt Pâris ſur-tout que déchire ſa rage;
Qu'il ne fut à ſes yeux qu'un lâche raviſſeur,
Dont elle déteſtoit la flamme & la fureur;
Que brûlant de revoir Ménélas & la Grece,
La Reine & ſes enfans l'en détournoient ſans ceſſe;
Que d'affreux ſurveillans qui ne la quittoient pas,
Traverſoient ſes deſſeins & retenoient ſes pas.

HECUBE.

O monſtre, que l'enfer tira de ſes abymes,
Pour couvrir l'univers de meurtres & de crimes!
Par combien de reſſorts aigriſſant les eſprits,
Elle éloignoit la paix dont elle étoit le prix.
Embraſſant mes genoux & m'appellant ſa mere,
Atteſtant un hymen qui me la rendoit chere,
Et prête, diſoit-elle, à mourir dans mes bras,
Plutôt que de ſe voir dans ceux de Ménélas.

IPHIS.

La cruelle, aujourd'hui devient votre furie.

HECUBE.

Le voilà donc l'objet de ton idolâtrie,
Pâris! Voilà le prix qu'on gardoit à ta foi!
(*Elle s'approche du tombeau de Pâris.*)
Sors du ſéjour des morts que tu remplis d'effroi;
Sors, viens la contempler ton infidelle amante,
Et regarde à ſes pieds ta Patrie expirante.
Ton pere maſſacré, tes freres égorgés,
Dans le feu, dans le ſang tes citoyens plongés,
Ta mere avec terreur pleurant ſa complaiſance,
Et maudiſſant le flanc où tu pris la naiſſance;
Le fils d'Hector chargé de ton crime odieux,
Et tes ſœurs dans les fers n'oſant lever les yeux.
Malheureux! falloit-il par tant de ſacrifices,
De ton barbare amour nourrir les injuſtices;
Et livrant ta Patrie à tes feux déteſtés,
Payer à ſi haut prix des infidélités!

SCENE III.

HECUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE, IPHIS, IDAS.

IDAS, *à Caſſandre.*

MAdame, Agamemnon demande ſa captive,
Il eſt prêt de quitter cette ſanglante rive.
De ſon heureux départ il hâte le moment,
Et vous devez répondre à ſon empreſſement.

CASSANDRE.

Allez ; à ſon vaiſſeau j'aurai ſoin de me rendre,
Et ſa flotte un moment n'attendra pas Caſſandre ;
Je brûle de me voir dans le Palais d'Argos.

SCENE IV.

HECUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE, IPHIS.

HECUBE.

ME voici parvenue au comble de mes maux;
Caſſandre avec tranſport va quitter ſa famille.
Je ſuis donc le ſupplice & l'horreur de ma fille!
Votre joie importune eſt un reproche amer,
Dont Hecube après tout n'oſeroit vous blâmer.

CASSANDRE.

C'eſt mon amour pour vous qui fait naître ma joie.
L'indomptable Deſtin à mes yeux ſe déploie ;
Voici l'heureux moment où m'inſpire Apollon.
Mes yeux vont décider du ſort d'Agamemnon ;
Je vais venger les fers & les pleurs de ma mere.

HECUBE.

Dévoilez à mes yeux cet étonnant myſtere.

CASSANDRE.

Il veut que dans Argos je couronne ſa foi...

HECUBE.

Quel amant! quel époux!

CASSANDRE.

Ah! calmez votre effroi.

Sous

Sous l'appareil brillant de mes noces perfides,
Je vais enſevelir la maiſon des Atrides.
Hélene a fait de Troie un abyme de maux,
De carnage & de ſang je vais remplir Argos,
Et l'Amour au ſortir des ruines de Troie,
Me ſuit pour s'aſſurer d'une nouvelle proie.
Au bruit de mon hymen, la honte & la fureur
Vont ſaiſir Clytemneſtre & déchirer ſon cœur.
A ſes cris menaçans, vole, jalouſe rage,
Et conduis ſur tes pas les larmes, le carnage,
Le fer, la ſoif du ſang, les rapides tranſports.
Dans ſon ame orgueilleuſe étouffe les remords...
Pour qui ſont ces réſeaux que ſa rage prépare?
Et d'où vient qu'elle aiguiſe une hache barbare?
La voyez-vous porter d'inévitables coups?
Entendez-vous les cris que jette ſon époux?
Voyez-vous dans ſon ſang ſe rouler la victime?
C'en eſt fait, Clytemneſtre a conſommé ſon crime.
Ton ſort, Idomenée, eſt encor plus affreux,
Hâte-toi d'accomplir tes ſacrileges vœux...
Et toi, Pirrhus auſſi, fier de tant d'homicides,
Tu péris ſans honneur par des mains parricides.
Au malheur des Troyens ton bras eut trop de part:
Quoi, c'eſt l'amour encor qui guide le poignard!
Tu vas brûler d'un feu qu'Andromaque déteſte;
Cours recevoir le prix de ta flamme funeſte:
Oreſte va punir tes crimes par les ſiens,
Et les Grecs que tu ſers vont venger les Troyens.

HECUBE.

O favorable eſpoir!

CASSANDRE.

Mais toi, perfide Ulyſſe,
Je vois tout l'univers armé pour ton ſupplice;
La mer pour t'engloutir à ſoulevé ſes eaux,
Et la foudre à tes yeux embraſe tes vaiſſeaux.
Les ombres des Enfers, les monſtres de la Terre,
Conſpirent à l'envi pour te faire la guerre.
Sous quel horrible aſpect verras tu ta maiſon,
Où tu ne trouveras que trouble & trahiſon?
N'oſant plus ſous ton nom jouir de la lumiere
Où vas-tu terminer ta fatale carriere?
La Parque te préſente au glaive que tu fuis;
Miſérable, tu meurs de la main de ton fils.
Telegone cherchoit le ſang qui l'a fait naître,
Et c'eſt en le verſant qu'il va le reconnoître...
Mais quel phantôme encor ſe préſente à mes yeux!...
J'ai peine à diſcerner ſon viſage odieux...
C'eſt Hélene, Grands Dieux! qu'entraîne une furie!
Ses charmes dangereux embraſerent l'Aſie:
Perfide, & reſpirant de nouvelles amours,
Une rivale enfin s'arme contre ſes jours;
La rage dans le cœur, elle fond ſur ſa proie,
Lui montre en l'immolant une barbare joie;
Et d'un lien affreux qu'a tiſſu ſa fureur,
La rend pour ſon amant un ſpectacle d'horreur!
Voila de tant d'attraits l'épouvantable reſte!
L'univers eſt vengé de ſa beauté funeſte.

HECUBE.

Puiſſe le tems rapide avancer le moment
Qui doit à ſes forfaits joindre ſon châtiment!

CASSANDRE.

Madame, quel que ſoit le ſort qui nous accable,
Au ſort de nos vainqueurs le notre eſt préférable.
Priam & ſes enfans, par un noble deſtin,
Sont morts pour leur Pays, les armes à la main;
Leur nom vivra toûjours. Et toi, divine Troie,
Jamais du noir oubli tu ne ſeras la proie!
C'eſt peu que l'univers dans un commun effroi,
Ait armé tous ſes Rois ou pour ou contre toi;
Nous avons vu des Dieux entrer dans la carriere;
Et dans le trouble affreux de la nature entiere,
Après neuf ans de guerre, ils combattoient encor,
Pour renverſer des murs que défendoit Hector.

HECUBE.

Vous ſoulagez les maux qu'Ulyſſe me prépare.

CASSANDRE.

Non, vous ne vivrez point ſous le joug d'un barbare,
De mes propres malheurs je vous tairai la fin.
La mort doit me paroître un bienfait du Deſtin...
Quel ſort!... mais épargnons la mere la plus tendre. (*elle ſort.*)

HECUBE, *à Andromaque.*

Ah! ma fille, arrachons ce ſecret à Caſſandre.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANDROMAQUE, ASTIANAX, CEPHISE.

ANDROMAQUE, *embraſſant ſon fils.*

IL goûtoit les douceurs d'un tranquille ſommeil,
N'aurai-je point, Cephiſe, avancé ſon réveil?
Que veux-tu! mais ſi-tôt que je le perds de vue,
Tout m'afflige, tout manque à mon ame éperdue.
De la Reine & d'Iphis j'ai devancé les pas,
Pour voir plutôt mon fils ſe jetter dans mes bras.
Tandis qu'autour de lui tout eſt triſte & terrible,
Il offre à nos regards un ſourire paiſible.
Heureux âge, Cephiſe, où la réflexion
De ſes traits dévorans n'atteint point la raiſon.
Je frémis pour mon fils des périls qu'il ignore.

CEPHISE.

Il ſuivra votre ſort, que peut-il craindre encore?
Mais de quelque rempart dont on put l'entourer,
A peine votre cœur voudroit ſe raſſurer;
Il eſt pour vous l'objet d'une amitié ſi tendre.

ANDROMAQUE.

A quel titre, Cephiſe, a-t-il droit d'y prétendre?
Hélas! nous n'avons plus de Sceptre à lui donner.
Plus de Troie où ma main puiſſe le couronner.
Quels fruits recueille-t-il de ſon triſte héritage?

Des cendres, un tombeau, des larmes, l'eſclavage!
Pour adoucir ſon ſort, il eſt juſte qu'au moins
Mon ardente amitié lui conſacre mes ſoins.

CEPHISE.

D'Agamemnon, dit-on, Caſſandre eſt adorée,
L'Hymen la fait entrer dans la maiſon d'Atrée:
Caſſandre ſur les ſiens réfléchit ſa faveur,
Et donne à votre fils un puiſſant protecteur.

ANDROMAQUE

A peine Agamemnon a daigné nous entendre;
Il ne prend, a-t-il dit, d'intérêt qu'à Caſſandre.
Au nom de Polixene, interdit ou diſtrait,
Il garde ſur ſon ſort le plus profond ſecret.
Le barbare eſt parti; pour prix de notre zele,
Nous n'avons remporté qu'une injure nouvelle.

SCENE II.

ANDROMAQUE, ASTIANAX, CEPHISE, IDAS.

IDAS.

JE viens avec douleur alarmer vos eſprits,
Nos Princes aſſemblés demandent votre fils.

ANDROMAQUE.

Mon fils! Ah, Dieux!

CEPHISE.

Hélas!

ANDROMAQUE.

Qu'en prétendent-ils faire?

Au vaiſſeau de Pirrhus il va ſuivre ſa mere.
Ne doit il pas porter les mêmes fers que moi?

IDAS.

Quels que ſoient les ſoupçons qui vous glacent d'effroi,
Oubliez la fierté qui ne convient qu'au trône.
Vous êtes dans les fers.

ANDROMAQUE.

Puiſque le ſort l'ordonne,
Portons le fils d'Hector à ces fiers ennemis.
(*Cephiſe fait quelques pas pour ſortir avec Aſtianax.*)
Arrête, ma Cephiſe, où portes-tu mon fils?

IDAS.

Vous craignez pour un fils les droits de la victoire.

ANDROMAQUE.

Non, non, puis-je penſer, ſans outrager leur gloire,
Que ces Rois, de ſang froid, injuſtes, inhumains,
Livraſſent un enfant à de barbares mains?
C'eſt déja trop pour nous d'un honteux eſclavage,
Ai-je quelque raiſon d'en craindre davantage?
(*Elle cherche dans les yeux d'Idas le ſort de ſon fils.*)

IDAS.

Venez donc.

ANDROMAQUE.

Oui . j'y vais... & de vaines terreurs...
(*Cephiſe fait encore quelques pas.*)
Arrête, que mon fils vienne eſſuyer mes pleurs.
Il doit me tenir lieu d'un époux que j'adore.

Cephiſe, rends-le moi, je ne pars point encore.
[*à Idas.*]
Vous pouvez à vos Rois annoncer mes refus ;
Mon fils n'a plus ici de maître que Pirrhus.

SCENE III.

ANDROMAQUE, ASTIANAX, CEPHISE.

ANDROMAQUE.

LEur affreux tribunal reſpire le carnage,
Dois-je traîner mon fils au-devant de leur rage ?
De ſon ſang innocent qu'ils viennent s'enyvrer ;
Mais ce n'eſt pas à nous, Cephiſe, à le livrer.
Dans mes bras tout ſanglans il faut que mon fils meure,
Et que ce même coup marque ma derniere heure.

CEPHISE.

Mes yeux ne verront point ce ſpectacle d'horreur.

ANDROMAQUE.

Dieux ! il verſe des pleurs ; preſſent-il ſon malheur ?
Dans ce danger affreux il ſemble qu'il m'implore.
(*Il va ſe jetter dans les bras de ſa mere.*)
Hélas ! mon fils, pour toi que puis-je faire encore ?
Mon bras, mon foible bras peut-il te conſerver ?
Nous n'avons plus d'Hector qui puiſſe nous ſauver.
Mais j'apperçois Theſtor que le Ciel nous ramene.

SCENE IV.

ANDROMAQUE, ASTIANAX, THESTOR, CEPHISE, IPHIS, *un enfant de l'âge d'Aſtianax.*

ANDROMAQUE.

QUelle main ſecourable a rompu votre chaîne ?

THESTOR.

Ma conſtance & Calchas ont ouvert ma priſon :
Mais laiſſons ce détail pour une autre ſaiſon.
Nous n'avons pour agir que l'inſtant qui s'écoule.
Voici le fils d'un Grec dérobé dans la foule.
Le votre, par les Grecs déjà trop redouté,
Doit d'une Tour qui reſte être précipité...

ANDROMAQUE.

Ah, Dieux !

THESTOR.

De ces cruels, la Sentence inhumaine
Semble n'avoir pour but que de punir la Reine ;
Idas va la placer vis-à-vis de la Tour,
D'où l'eſpoir des Troyens doit tomber ſans retour.
Il faut ſubſtituer cet enfant à ſa place.
Ulyſſe en frémiſſant s'avançoit ſur ma trace :
Mais nos ſoins prévoyans lui cachoient cet enfant.
Dérobons votre fils à ſon regard perçant.

ANDROMAQUE.

Dans cet eſpace étroit comment tromper ſa vue ?

CEPHISE.

Le ſeul chemin qu'il ſuit nous offroit une iſſue :
Sans perdre Aſtianax, vous ne pourriez encor...

ANDROMAQUE.

Donne, cachons mon fils dans le tombeau d'Hector.
Cephiſe, viens, ſuis-moi, je compte ſur ton zele.

CEPHISE.

Je deſcendrois pour lui dans la nuit éternelle.

ANDROMAQUE, *à ſon fils, en le remettant à Cephiſe qui eſt entrée dans le monument.*

Tu frémis ! plonge-toi dans le ſein de la mort,
Voici le ſeul aſyle où te réduit le ſort.
O mon fils ! tu naquis pour regner ſur l'Aſie ;
Il te reſte un tombeau pour y ſauver ta vie.
Et toi, mon cher Hector ! ſois ſenſible à mes cris,
De tes manes ſacrés enveloppe ton fils ;
Creuſe juſques au Styx ta demeure profonde,
Et cache mon dépôt ſous l'épaiſſeur du monde.
Tu me l'as confié, j'attends auſſi de toi
Que ton ombre le couvre & le rende à ma foi.

THESTOR, *la fait éloigner du tombeau.*

Madame, éloignez-vous, de crainte que vos larmes
Ne faſſent ſoupçonner d'où naiſſent vos alarmes.

SCENE V.

ULYSSE, ANDROMAQUE, IPHIS, *l'enfant Grec à côté d'Andromaque, Troupe de Soldats.*

ULYSSE.

MAdame, vos refus ne nous ont point surpris ;
Mais déja vos terreurs ont jugé votre fils :
Plus vous appréhendez cet affreux ſacrifice,
Et mieux vous nous prouvez quelle en eſt la juſtice.

ANDROMAQUE.

Et de quel crime, hélas! prétend-on le punir?

ULYSSE.

Son nom ſeul nous fait craindre un funeſte avenir ;
Vous tremblez pour un fils, nous en pleurons un nombre
Qu'Hector précipita dans le Royaume ſombre.

ANDROMAQUE.

Mais vos Guerriers ſont morts les armes à la main,
Hector fut leur vainqueur & non leur aſſaſſin ;
Son bras ne s'arma point contre un âge ſi tendre.

ULYSSE.

Ainſi pour l'accabler la Grece doit attendre
Qu'Hector qui vit en lui puiſſe ſe déployer,
Et que ſon bras un jour vienne nous foudroyer.
Quel conſeil! quelle erreur! La ſaine politique
Veut qu'on immole tout à la cauſe publique.
Elle ne riſque rien à perdre votre fils,

Et court en le ſauvant des riſques infinis.
(*montrant l'enfant.*)
Soldats, vous m'entendez, voilà votre victime.
(*Deux Soldats ſe ſaiſiſſent de l'enfant. Andromaque après avoir mis les mains au devant, comme pour empêcher qu'on ne l'enleve, fait mine de le ſuivre mais après quelques pas, elle revient tout à coup, tandis que les Soldats emportent le jeune Grec, & s'adreſſant à Ulyſſe.*)

ANDROMAQUE.

Non, mes bras... Rois cruels, dont la rage m'opprime,
Prenez, précipitez, dévorez cet enfant.
Dieux! écoutez les cris de ſon ſang innocent;
Avec moins de douleur j'en fais le ſacrifice,
Si ce maſſacre affreux retombe ſur Ulyſſe.

ULYSSE, *après un moment de ſilence.*

Madame...

ANDROMAQUE.

Que veux-tu? porte loin de mes yeux
L'épouvante & l'horreur dont tu remplis ces lieux:
Faut-il te ménager, pour combler mes alarmes,
Le barbare plaiſir de jouir de mes larmes?

ULYSSE.

Interprete à regret d'un ordre ſouverain,
Le coup dont vous pleurez ne part point de ma main;
C'eſt un ordre abſolu de la Grece aſſemblée.
Hélas! d'une autre crainte elle eſt encor troublée;
Mais non... vous chériſſez la mémoire d'Hector.
Éloignez-vous, craignez que je ne parle encor.

ANDROMAQUE.

Faut-il de nouveau ſang pour aſſouvir la Grece?

ULYSSE.

Madame, en rougiſſant j'avouerai ſa foibleſſe;
Quel honneur pour Hector! quelle honte pour nous!
Que même après ſa mort nous en ſoyons jaloux!
Que tant de Rois ne croient aſſurer leur victoire,
Qu'en éteignant de lui juſques à ſa mémoire!
Ils veulent l'aboljr; & même ſon cercueil
Irrite leur colere & bleſſe leur orgueil.
Madame, ces Soldats viennent pour le détruire.

ANDROMAQUE.

(*à part.*) (*haut.*)
O mon fils! Sur les morts avez-vous quelque empire?
Avez-vous oublié qu'un immenſe tréſor
Fut le prix éclatant du corps de mon Hector?
A ſa cendre immortelle on vendit cet aſyle.
Etes-vous plus cruels ou plus puiſſans qu'Achille?

ULYSSE.

Ilion ſous ſa cendre enſevelit vos droits,
Et les Grecs à leur joug ont enchaîné vos loix.
Nos Héros, diſent-ils, victimes de la Guerre,
A peine enſevelis couvrent encor la terre,
Tandis que les vaincus traités avec honneur,
Juſques dans la pouſſiere inſultent au vainqueur;
Ils oſent nous braver juſques dans la mort même.
Soldats, obéiſſez à leur ordre ſuprême;
Frappez; que ce tombeau par vos mains diſperſé,
Trompe juſqu'aux regards de ceux qui l'ont dreſſé.

ANDROMAQUE, *outrée de douleur, ſe met entre le tombeau & les Soldats.*

Barbares ! arrêtez ; votre bras téméraire
Oſera-t-il ſouiller ce ſacré Sanctuaire?
Avez-vous oublié quel Guerrier fut Hector?
Ses manes furieux vous menacent encor.
Fuyez, traîtres, craignez que ſon ombre indignée
Ne puniſſe la main qui l'auroit profanée.
Les foudres qu'il lançoit vont éclater ſur vous.

ULYSSE.

Ces ſoldats craindront-ils un impuiſſant courroux?
Hector eſt ſous la tombe, & ſes cendres paiſibles...

ANDROMAQUE.

Pourquoi donc à vos yeux ſont-elles ſi terribles?
Les Grecs, de ſon vivant n'oſoient l'enviſager,
Et mort, juſqu'aux Enfers ils oſent l'outrager.
Ah ! Theſtor, je ſuccombe à ma peine mortelle.
(*elle s'appuie ſur le bras d'Iphis.*)

THESTOR.

Au nom des Dieux ! Seigneur, daignez écarter d'elle
Les ombres de la mort qui vont l'envelopper.
Ce triſte monument peut-il vous échapper?
Daignez devant les Chefs conduire la Princeſſe;
Qu'elle porte à leurs pieds ſa profonde triſteſſe;
Peut-être que ces Rois touchés de ſa douleur,
Voudront par quelque grace adoucir ſon malheur,
Et rendre à ſon amour des dépouilles ſi cheres.
Mais s'ils ne changent rien à leurs ordres ſéveres,
Qu'Andromaque ſe rende aux tentes de Pirrhus,
Sans vous importuner par des cris ſuperflus.

ULYSSE.

Je céde à ce conſeil qu'inſpire la prudence,
Quoique je ſache aſſez comme la Grece penſe.
(*à Andromaque.*)
Venez aux yeux des Grecs faire parler vos pleurs;
Madame, puiſſiez-vous déſarmer leurs rigueurs,
Et libre déſormais d'un trouble ſi funeſte,
Des dépouilles d'Hector conſerver ce qui reſte.

ANDROMAQUE.

Ces farouches Soldats, les laiſſez-vous ici?

ULYSSE.

Qu'importe à votre eſpoir, & d'où naît ce ſouci?

ANDROMAQUE.

Ah! Seigneur, ces Soldats pourroient dans notre abſence,
Même contre vos vœux, tromper mon eſpérance.
Des ſoupçons importuns me rempliroient d'effroi,
Et je crains moins la mort qu'un doute . . .

ULYSSE, *aux Soldats, après un moment de réflexion.*

Suivez-moi.

SCENE VI.

THESTOR, IPHIS.

THESTOR.

PRofitons du moment que ſon départ nous laiſſe;
Mais prens garde . . .

IPHIS.

A grands pas il guide la Princeſſe.

(*Theſtor court ouvrir la porte du tombeau.*)

SCENE VII.

THESTOR, IPHIS, CEPHISE.

THESTOR.

CEphiſe, il faut quitter ces profonds ſouterrains,
Et que le fils d'Hector ſoit remis dans mes mains.

CEPHISE, *ſortant du tombeau avec Aſtianax.*

Pour l'éloigner d'ici, la route eſt-elle ſûre?

THESTOR.

Peut-elle l'être moins que cette voute obſcure?
[*à Cephiſe.*]
Vous, courez à la Tour dans un deuil ſimulé,
Enſevelir l'enfant par les Grecs immolé.

(*Theſtor emporte Aſtianax.*)

ANDROMAQUE.

Mon fils!... Cephiſe!... Hélas! eh! quel nouveau danger,
Dans le ſein de la mort va donc le replonger?

CEPHISE.

Idas, n'en doutez point, rend ſa perte certaine.
Vis-a-vis de la Tour il entraînoit la Reine,
Quand ſoudain devant lui l'enfant eſt apporté,
Qui devoit par les Grecs être précipité.
Quelle erreur, a-t-il dit, quel échange funeſte,
D'un ſang fatal aux Grecs conſerve ce qui reſte?
L'eſprit plein de ſes traits, ils me frappent encor,
Ce n'eſt point là le fils du redoutable Hector.

ANDROMAQUE.

Ah, Dieux!

CEPHISE.

Vous euſſiez vu les Grecs frémir de rage,
S'amaſſer, s'écrier, s'apprêter au carnage;
Tout eſt en mouvement pour retrouver Theſtor.
On croit qu'il guide ſeul les pas du fils d'Hector.
Ulyſſe eſt animé du feu de la vengeance,
Ulyſſe confondu dans ſa propre ſcience,
D'artifices cruels ſi long temps occupé,
Ne peut vous pardonner d'avoir été trompé.

ANDROMAQUE.

Theſtor!... c'en eſt donc fait!...

CEPHISE.

Vous connoiſſez ſon zele.
Mais que fera pour vous ſon amitié fidelle?
Parmi tant d'ennemis ardens à le chercher,
Dans ce camp odieux pourra-t-il le cacher?

ANDROMAQUE.

Non, je vois ſon deſtin; non, il faut qu'il périſſe,
Le Ciel à ma tendreſſe égale mon ſupplice.
Cephiſe, qui m'eut dit, quand je pleurois Hector,
Qu'il étoit des douleurs que j'ignorois encor!
Tous les maux que jamais les Dieux ont pu répandre,
Ils les ont réſervés pour l'ame la plus tendre.
J'adorois mon époux, ils l'ont abandonné;
Ils frappent dans mes bras mon fils infortuné.
Du plus grand des Héros pourquoi l'ont-ils fait naître?
Et c'eſt Ulyſſe ſeul... Dieux! je le vois paroître.

SCENE III.

ANDROMAQUE, ULYSSE, CEPHISE.

ULYSSE.

CE n'eſt point en vainqueur que je viens en ces lieux,
Un titre moins ſuſpect me ramene à vos yeux;
Les Grecs ſur votre fils ont changé de penſée.
Pirrhus s'offre, Madame, à garder votre fils;
Aux mains d'Idoménée il peut être remis.
Tous nos Grecs à l'envi briguent cet avantage;
Vous pouvez à nos ſoins le livrer en ôtage;
Dans le ſein de la Grece, élevé parmi nous,
Il prendra pour les Grecs des ſentimens plus doux.

ANDROMAQUE.

[*à part*]

Ah! mon eſpoir renaît. Ulyſſe diſſimule.
Seigneur, il n'eſt plus tems, ma tendreſſe crédule,
Parmi tant de périls eſpéroit le ſauver;
Mais proſcrit par les Dieux, qui l'eut pu conſerver?
Ceſſez contre mon fils une recherche vaine,
Un tombeau le dérobe aux traits de votre haine.

ULYSSE.

Il eſt mort!

ANDROMAQUE.

Pour ſauver mon unique tréſor,
Je l'avois renfermé dans le tombeau d'Hector;
Mes pleurs n'ont pu tromper votre prudence extrême,
Et ce tombeau fatal que l'on vient d'écraſer...

ULYSSE.

La feinte déſormais ne peut plus m'impoſer.
Je perce vos détours. Non, le cœur d'Andromaque
N'eut pu, ſans expirer, ſoutenir cette attaque.
La tendreſſe de mere eut réglé votre ſort;
Et puiſque vous vivez, votre fils n'eſt point mort.

ANDROMAQUE.

Quoi, mon fils n'eſt point mort! Ulyſſe m'en aſſure.
Heureux Grecs, triomphez, je le vois ſans murmure;
Mon fils reſpire; hé bien, tous mes maux ſont paſſés;
Partagez mon bonheur, vous qui me l'annoncez;
Partagez... mais vos yeux ſont brûlans de colere;
M'envieriez-vous mon fils! Hélas! vous êtes pere,

Et vous offrez au ſort, pour vous punir un jour,
Un cœur comme le mien rempli du même amour.

ULYSSE.

Non, non, de vos douleurs je ſaurai me défendre.
Où le cache Theſtor? C'eſt ce qu'il faut m'apprendre.
Qu'il rende à ſes vainqueurs votre malheureux fils;
Qu'il paroiſſe, on pourra l'épargner à ce prix.

ANDROMAQUE.

Où le cache Theſtor! Que prétend donc ta rage?
Quoi! que ma main te livre un ſi précieux gage!
Si je ſavois quel lieu cache un dépôt ſi cher,
Crois, pour le révéler, que le Ciel, que l'enfer,
N'ont ni prix, ni tourmens capables de ſéduire;
Ou d'étonner ce cœur que ſa tendreſſe inſpire.
Moi, te livrer... Grands Dieux! témoins de leurs excès,
Rendez à nos vainqueurs les maux qu'ils nous ont faits.
Des mains de ſes enfans puiſſe périr le pere,
Qui pour tuer un fils le demande à ſa mere.

ULYSSE.

Theſtor, au moins Theſtor ne peut nous échapper,
Une enceinte de feu vient de l'envelopper.
Vous êtes de ſon ſort juſtement alarmée,
On l'a vu dans le bois qui confine l'Armée;
Et par-tout nos Soldats lui fermant les chemins,
Il ne peut en ſortir ſans tomber dans nos mains.

SCENE IV.

HECUBE, ANDROMAQUE, ULYSSE, CEPHISE.

HECUBE.

AH, ma fille!

ANDROMAQUE.

Ma mere!

HECUBE.

Andromaque...

ANDROMAQUE.

Madame.

HECUBE.

Le fils d'Hector...

ANDROMAQUE.

Eh bien!

HECUBE.

Etouffé dans la flamme....

ANDROMAQUE.

Il eſt mort!

HECUBE.

Entouré de Chefs & de Soldats,
Theſtor vient en pleurant d'annoncer ſon trépas.

ULYSSE.

Malgré moi je me ſens attendri par leurs larmes.
Ceſſons en les voyant d'augmenter leurs alarmes;
Et preſſant leur départ, dérobons à leurs yeux
Le douloureux aſpect de ces funeſtes lieux.

SCENE V.

HECUBE, ANDROMAQUE.

HECUBE.

EPouſe infortunée, & mere déplorable,
Tous vos maux ſont les miens, le même ſort m'accable!
Que dis-je! tous les maux diſperſés entre vous,
Sur moi ſeule le ſort les a réunis tous.
Chacun des miens gémit de ſon propre ſupplice,
Des ſupplices de tous il faut que je gémiſſe.
Ma fille, de vos pleurs vous inondez mon ſein,
Eh! vos pleurs pourront-ils changer notre deſtin?

ANDROMAQUE.

D'un époux, adoré tendre & parfaite image,
O mon fils! ... les cruels t'immolent à leur rage.
Hector, mon cher Hector m'eſt ravi tout entier;
De mes jours malheureux ce jour eſt le dernier.
Du tombeau d'un époux, ô vous, débris funeſtes!
De tout ce qu'il aima recevez donc les reſtes.
Favorable ornement que je reçus d'Hector,
Et que mon ſort préſent me rend plus cher encor,
Tu vas dans cet inſtant me rendre à ſa tendreſſe.

HECUBE.

O Ciel!

CENE VI.

HECUBE, ANDROMAQUE, THESTOR.

THESTOR, *saisissant le poignard.*

QUe faites-vous, malheureuse Princesse!
J'ai sauvé votre fils, j'en atteste les Dieux;
Le vaisseau qui le porte a fait voile à mes yeux.

ANDROMAQUE.

Quoi, mon fils!

HECUBE.

Quoi, Thestor!

ANDROMAQUE.

Croirai-je mon oreille?
Il respire; ah! Grands Dieux, je doute si je veille!

THESTOR.

Ce n'est qu'à mon retour que les Grecs m'ont surpris,
Et déjà vers Samos on guidoit votre fils;
J'avois déja couru sur les bords du Scamandre,
Jusqu'au sombre vallon où la mer vient se rendre:
Dans cet affreux désert, combien de nos amis
Fugitifs comme nous je trouve réunis?
Enée étoit chargé de ses Dieux, de son pere,
Plus léger sous le poids d'une charge si chere.
Ascagne le suivoit, que guidoit Antenor;
A peine à leurs regards j'offre le fils d'Hector;

Quels tranſports! quel amour! dans l'excès de leur joie
Il penſent voir Hector que le Ciel leur renvoie.
On ſe hâte, & bientôt on arrive aux vaiſſeaux,
Qu'aux beſoins d'Ilion avoit fournis Samos.
Un lamentable cri s'eſt fait alors entendre.
Quels ſoupirs! quels ſanglots! en fuyant Troie en cendre.
L'aſpect d'Aſtianax ſoulageoit leurs douleurs,
Je le livre à leurs ſoins, arroſé de mes pleurs.
Sûr de ſon ſort, tremblant pour vous & pour la Reine,
Je rentre dans le bois qui borde cette plaine;
Les Grecs y pourſuivoient des enfans, des vieillards,
Que des feux dévorans preſſoient de toutes parts.
Sur la foi des regrets qui partoient de mon ame,
On a cru votre fils conſumé par la flamme.
Les cruels m'entraînoient.

ANDROMAQUE.

Ah! que j'ai craint pour vous
De leurs Rois inhumains l'implacable courroux!

THESTOR.

Hélas! & que ne peut le zele qui m'anime,
Détourner tous les traits du ſort qui vous opprime!
Que ne puis-je bientôt vous rendre au fils d'Hector!

ANDROMAQUE.

Je ne le verrai plus, n'importe, il vit encor;
De mon unique bien digne dépoſitaire,
Ne l'abandonnez pas, tenez-lui lieu de pere.
Eh! qui peut mieux que vous l'élever en Héros?
Si je pouvois un jour le revoir à Samos,

Si je pouvois franchir la mer qui nous ſépare:
Mais non, je vais gémir dans un exil barbare;
Et ce fils fugitif, ſi cher à mon amour,
Pour mes yeux déſolés eſt perdu ſans retour.

THESTOR.

C'eſt pour le conſerver que je conſens à vivre.
Mais on vient.

ANDROMAQUE.

Que veut-on?

SCENE VII.

HECUBE, ANDROMAQUE, THESTOR, IDAS.

IDAS, *à Andromaque.*

MAdame, il faut me ſuivre;
Il faut quitter ces lieux, & vous rendre à Scyros.
Pirrhus veut qu'avant lui vous traverſiez les flots,
Son cœur va s'occuper d'une fête immortelle
Que les manes d'Achille exigent de ſon zele.

ANDROMAQUE.

C'en eſt donc fait, Madame, il faut nous ſéparer.

HECUBE.

Me reſte-t-il encor des malheurs à pleurer!

ANDROMAQUE.

O rives du Scamandre! ô divines contrées!
Par les exploits d'Hector autrefois conſacrées,
Lieux chéris ſi long-temps, délices de mes yeux,
Recevez pour toûjours mes plus tendres adieux!

Theſtor, vous m'entendez & vous voyez mes larmes.
Theſtor ... mon cher Theſtor ...

THESTOR.

Oui, partez ſans alarmes.

ANDROMAQUE, *dans les bras d'Hécube.*

Adieu.

HECUBE.

Funeſte adieu que je ne reçois pas;
Juſqu'au dernier moment je veux vous voir.

ANDROMAQUE.

Hélas!

(*Elles ſortent dans les bras l'une de l'autre.*)

SCENE VIII.

THESTOR, IPHIS.

IPHIS.

O Jour vraiment affreux! ô vengeance inhumaine!
Voilà le dernier trait qu'on gardoit à la Reine;
Elle en mourra, Seigneur, & je n'en puis douter.

THESTOR.

De quel nouveau récit viens-tu m'épouvanter?
Quel eſt donc ce malheur que je ne puis comprendre?

IPHIS.

Vous frémirez d'horreur, ſi vous oſez l'entendre.
Les Grecs mettent Achille au nombre de leurs Dieux;

Et pour mieux lui marquer leurs ſoins réligieux,
Ils ſouillent ſon tombeau d'une victime humaine.

THESTOR.

Et la victime ?

IPHIS.

C'eſt...

THESTOR.

Acheve...

IPHIS.

Polixene,

THESTOR.

O Reine! en quels ſanglots allez-vous éclater?
Dieux terribles ! quels coups voulez-vous lui porter !
Pourriez-vous recevoir cette offrande exécrable?
Courons, Calchas encor me ſera favorable,
Il pourra déſarmer nos farouches vainqueurs.
Du zele qui m'anime embraſons tous les cœurs.

SCENE IX.

ULYSSE, THESTOR, IPHIS, *Gardes.*

ULYSSE.

THeſtor, où courez-vous? Gardes, qu'on le retienne.

THESTOR.

Grace, grace, Seigneur, il faut que je l'obtienne.
Polixene....

ULYSSE.

Sa mort eſt juſte, c'eſt aſſez;
Les Grecs à la hâter ſont tous intéreſſés.
Retournez à Samos, la barque eſt toute prête;
Vos clameurs troubleroient l'éclat de cette fête.
Le ſang d'Achille crie, & ſon ombre en courroux
N'a pas beſoin ici d'un témoin tel que vous.

THESTOR.

Quelle fête, grands Dieux! qu'un ſpectacle terrible,
Où l'innocence meurt dans un ſupplice horrible;
Où ſans loix & ſans frein, l'affreuſe cruauté
Eſt pouſſée au-delà de l'inhumanité.
Honorez ce Héros des titres les plus rares:
Mais pour mieux l'honorer, faut-il être barbares?
Faut-il ne diſtinguer ni l'âge ni le rang,
Epouvanter la terre, & nager dans le ſang?
Faire rougir le Ciel de le croire capable
De ſe plaire aux fureurs d'un zele abominable?

ULYSSE.

Theſtor!

THESTOR.

En le plaçant parmi les Immortels,
Donnez-lui des vertus dignes de leurs autels;
Ne le ſuppoſez plus violent, ſanguinaire,
Avide de carnage & bouillant de colere.
Les Dieux jouiroient-ils d'un ſuprême bonheur,
Si la rage barbare empoiſonnoit leur cœur?
Tous les hommes n'ont plus qu'une même Patrie,
Si-tôt qu'ils ont franchi les bornes de la vie.
La mort également les marque de ſon ſceau;
La haine & l'intérêt meurent dans le tombeau;

Les folles paſſions n'en troublent point l'aſyle.
Hector ſans être ému voit les manes d'Achille.
Loin de leur imputer nos aveugles tranſports,
Prenons les ſentimens de ces illuſtres morts.
Achille ne veut point la mort de Polixene;
Et ſi vous le croyez ſuſceptible de haine,
C'eſt à de vils mortels que vous le comparez;
Et pour en faire un Dieu, vous le déshonorez.

ULYSSE.

Les Dieux peuvent-ils trop déteſter des perfides
Que n'étonnerent pas les plus noirs parricides?
La paix étoit ſignée, & pour la confirmer,
Le flambeau de l'hymen tout prêt de s'allumer.
Achille qu'embraſoient les yeux de Polixene,
La guidoit à l'autel à côté de la Reine;
De la main de Pâris atteint d'un coup mortel,
Ce Héros tout ſanglant tombe aux pieds de l'autel.
Vengez moi, nous dit-il, d'une injuſte famille;
Je voue à vos fureurs & la mere & la fille;
Contraignez-les un jour à gémir de ma mort.
Pourrions-nous oublier ſon déplorable ſort?
L'implacable juſtice a pourſuivi la Reine;
Et ſi vous vous plaignez du ſort de Polixene,
Qui des Grecs ou d'Hécube en faut-il accuſer?
C'eſt ſon noir attentat qui ne peut s'excuſer.

THESTOR.

Pâris médita ſeul ce piege abominable,
Dont la Reine, Seigneur, fut toûjours incapable.
Ce meurtre évidemment les perdoit toutes deux,
Et vous leur imputez ce ſacrilege affreux.

ULYSSE.

Si Pâris n'eut point eu la Reine pour complice,

Aux yeux de l'univers elle en eut fait juſtice;
Hécube avoit ſaiſi toute l'autorité,
L'avez-vous vu punir ce crime déteſté?

THESTOR.

Confondez-vous, Seigneur, le crime & la foibleſſe?

ULYSSE.

Eh! qu'importe à quel titre elle ait trahi la Grece?
Finiſſons des diſcours déſormais ſuperflus.
(*aux Gardes.*)
Qu'on l'emmene.

THESTOR.

Seigneur...

ULYSSE.

Ne nous réſiſtez plus.
Gardes, obéiſſez, ſans tarder davantage;
Conduiſez-le au vaiſſeau qui l'attend au rivage;
Et même en le guidant, cachez-le à tous les yeux;
Que ſon zele indiſcret ne trouble plus ces lieux.

SCENE X.

ULYSSE.

L'Interêt de l'Etat me force d'être injuſte,
Je viole à regret ſon caractere auguſte.
Quand de ſon zele ardent j'ai paru murmurer,
Dans le fond de mon cœur j'aimois à l'admirer.
Quel ſujet! quel ami! quel zele pour ſon maître!
Zele pur que Priam ne peut plus reconnoître.
Les Rois ſeroient des Dieux ſur le trône affermis,
Si leur cœur ne s'ouvroit qu'à de pareils amis.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HECUBE, CEPHISE, GARDES.

HECUBE, *à ſes Gardes.*

FUyez, & redoutez la fureur qui m'entraîne.
Ah ! Cephiſe, ſçais-tu le ſort de Polixene ?
On dé fie un monſtre, à quel titre, à quel prix !
Il a de ſon vivant exterminé mes fils;
Il s'eſt raſſaſié du ſang de ma famille.
A ma vive tendreſſe il reſtoit une fille,
Et l'on va l'immoler à ce monſtre odieux,
Plus barbare pour moi que tous les autres Dieux.
C'eſt des Dieux infernaux qu'il augmente le nombre.
Mais comme une furie attachée à ſon ombre,
J'irai dans les Enfers ſurpaſſer ſa fureur.
Theſtor eſt-il inſtruit de mon nouveau malheur ?
Sait-il ?...

CEPHISE.

Saiſi d'horreur pour ce noir ſacrifice,
Que n'a-t-il pas tenté pour déſarmer Ulyſſe ?
Ses efforts généreux ont été ſuperflus.
Hélas ! il eſt parti, nous ne le verrons plus.

HECUBE.

Qu'entens-je ! Quoi, Theſtor ! Theſtor nous abandonne !

CEPHISE.

Les Grecs l'ont éloigné; ſon zele les étonne.

HECUBE.

Voici donc le moment de la fureur des Dieux;
Aucun rayon d'eſpoir ne luit plus à mes yeux.
Je vois toute l'horreur de mon ſort déplorable;
Le coup le plus cruel, le plus irréparable
Que puiſſe nous porter le Deſtin ennemi,
C'eſt de nous enlever un véritable ami.
J'ai tout perdu... ma fille... hélas! c'eſt elle-même;
Sa vue ajoute encore à ma douleur extrême.

SCENE II.

HECUBE, POLIXENE, CEPHISE, *Vieillards, Gardes.*

POLIXENE, *courant ſe jetter dans les bras d'Hécube.*

AH! Madame... Ah! ma mere, eſt-ce vous que je vois!
Combien votre préſence a de charmes pour moi!
Malgré tous les chagrins dont nous ſommes la proie,
Mon cœur en vous voyant s'ouvre tout à la joie.
Votre abſence cruelle excitoit mes terreurs;
Ah! quel eſt votre ſort & celui de mes ſœurs?

HECUBE.

Les Grecs m'ont condamnée à vivre en ſervitude:

POLIXENE.

POLIXENE.

Ah ! pour le cœur d'un Roi, que ce ſupplice eſt rude !
L'homme le plus obſcur aime la liberté,
Et vous paſſez du trône à la captivité.
Et mes ſœurs, puis-je apprendre où le ſort les entraîne ?

HECUBE.

Caſſandre a déja pris la route de Micene.
Andromaque à Scyros va préceder Pirrhus.

POLIXENE.

Hélas ! c'en eſt donc fait, nous ne les verrons plus.
N'importe, il faut au ſort oppoſer du courage.
Ne puis-je point pour vous m'offrir en eſclavage ?
Je porterois vos fers, & pour vous ſoulager,
Le poids le plus peſant me paroîtroit léger.

HECUBE, *à part.*

Elle ignore à quel ſort les Grecs l'ont condamnée.

POLIXENE.

Eh ! pourquoi me fait-on une autre deſtinée ?
Pourquoi me diſtinguer de mes ſœurs & de vous ?
Je ne demande point un traitement plus doux.
On m'a remiſe aux mains de femmes révérées,
Au culte des autels de tout temps conſacrées,
Qui loin de m'offenſer & de bleſſer mes yeux,
Me rendent des reſpects que l'on ne doit qu'aux Dieux ;
Comme un Temple ſacré regardent mon aſyle,
Me nomment à genoux la compagne d'Achille ;
Elles ornent mon ſein de guirlandes de fleurs,
Et me parent d'habits des plus riches couleurs ;
D'un ſuperbe bandeau l'on doit ceindre ma tête.

A quoi bon ces honneurs que la Grece m'apprête?
Si l'on vous avilit, je les déteſte tous,
Et mon cœur les fuira pour ſouffrir avec vous.

HECUBE.

Les perfides!

POLIXENE.

Pourquoi?

HECUBE.

Je me meurs.

POLIXENE.

O ma mere!
Daignez de vos terreurs m'expliquer le myſtere.

HECUBE.

Je ne puis.

POLIXENE.

Vous pleurez ...

HECUBE.

Ah! laiſſez-les couler,
Et que puiſſe avec eux mon ame s'exhaler.

POLIXENE.

Ma mere, en me voyant, votre douleur s'irrite;
Sans doute je rappelle à votre ame interdite
Mes ſœurs que le deſtin vous enleve en ce jour,
Bien plus dignes que moi d'exciter votre amour.
Mais, ma mere, croyez que toute leur tendreſſe
Revivra dans le cœur de celle qu'on vous laiſſe.
Ce qu'elles euſſent fait pour calmer vos douleurs,
Mon zele le fera pour adoucir vos pleurs,
Et je vous aimerai plus que toutes enſemble.

HECUBE.

Tu m'arraches le cœur, laiſſe-moi.

POLIXENE.

Ciel! je tremble.
Non, je n'aime que vous, croyez-en mes ſermens.
Pourquoi fuir mes regards & mes embraſſemens?
Ma vue à chaque inſtant ſemble aigrir votre peine;
Hélas! vous n'aimez plus la triſte Polixene.

HECUBE.

Moi, je ne t'aime plus!

POLIXENE.

Vous frémiſſez!

HECUBE.

Ah! viens,
Jette-toi dans mes bras, ô mon unique bien!
D'une injuſte froideur n'accuſe point ta mere,
O ma fille! jamais tu ne me fus ſi chere;
Trop digne de ces pleurs que tu me fais verſer,
Ton ſort... Mais eſt-ce moi qui dois te l'annoncer!

POLIXENE.

C'eſt moi que vous pleurez! Ah! parlez ſans contrainte;
Eſt-ce au ſang dont je ſors à connoître la crainte?
Croyez-vous qu'à la peur mon cœur puiſſe s'ouvrir,
Et que la ſœur d'Hector ne ſache pas mourir?
Daignez vous expliquer, la feinte eſt inutile.

HECUBE.

Les Grecs vengent ſur toi l'aſſaſſinat d'Achille.
Sous le couteau ſacré tout ton ſang va couler,
Et c'eſt ſur ſon tombeau que l'on doit t'immoler.

POLIXENE.

Moi, m'immoler! Hélas! & quel eſt donc mon crime?

Je vis avec douleur frapper cette victime ;
Non, je ne trempai point dans ſon funeſte ſort :
Sa vie eut ſauvé Troie, & je pleurai ſa mort.

HECUBE.

Les cruels, pour combler l'horreur du ſacrifice,
Me condamnent à voir ton injuſte ſupplice :
Leurs Rois, en me rendant le témoin de ton ſort,
Ont cru me punir mieux qu'en me donnant la mort.
Ils ne ſe trompent point dans leur projet barbare,
Je meurs à chaque inſtant du coup qu'on te prépare.

POLIXENE.

Peut-on pouſſer plus loin la haine & le courroux ?
Ah ! je ſens maintenant tout le poids de leurs coups.
Ils veulent m'égorger ; je mourrois ſans murmure ;
Mais de braver en vous les cris de la nature,
Mais de me faire voir vos larmes, vos terreurs,
Et de fixer vos yeux ſur le coup dont je meurs ;
O fille infortunée ! ô mere malheureuſe !
Hélas ! que cette mort va me paroître affreuſe !

HECUBE.

Non, tu ne me verras ni pleurer, ni ſouffrir.
Hilus vient nous chercher, ma fille, allons mourir.

SCENE III.

HECUBE, POLIXENE, HILUS, CEPHISE, *Gardes.*

HILUS.

GArdes, vers le tombeau conduiſons Polixene :
Mais Calchas veut qu'ici l'on retienne la Reine.
(*à Hécube.*)
Calchas n'approuve point que vos yeux ſoient témoins
Du ſacrifice affreux qu'on commet à ſes ſoins.

HECUBE.

Non, je n'accepte point cette odieuſe grace.
Les Grecs n'ont pas encore éprouvé mon audace.
Sans relâche livrée aux traits les plus perçans,
La douleur, l'épouvante avoit glacé mes ſens ;
Ce coup, ce dernier coup m'en redonne l'uſage.
Aux fureurs de Pirrhus j'oppoſerai ma rage.
Je préviendrai ſes coups, je perçerai ſon ſein,
J'arracherai ma fille à ſa ſanglante main.
Mais... on l'entraîne... ô fille ! ô mere déſolée !
Que je l'embraſſe encore, & je meurs conſolée.
(*Cephiſe ſuit Polixene.*)
Hélas ! à ma tendreſſe accordez un moment...
Monſtres ! que ma douleur implore vainement,
L'enfer vous enſeigna l'art affreux des vengeances.
Cruels ! ſi vous n'oſez terminer mes ſouffrances,

Si juſqu'à m'épargner vous pouſſez vos dédains;
Par pitié, d'un poignard armez mes foibles mains.
Je ne puis plus ſuffire aux excès de ma peine...
Quoi, je vis, & tu meurs, ma chere Polixene!
Je vois ton ſang mouiller un ſacrilege autel.
Où m'éloigner! où fuir ce ſpectacle cruel!
(*à Iphis.*)
Que vient-on m'annoncer?... Sans doute, Polixene...

SCENE IV.

HECUBE, IPHIS, *Gardes.*

IPHIS.

HÉlas! ſa deſtinée eſt encore incertaine.
Calchas a réuni preſque tous les eſprits
Que la pitié naiſſante avoit déja ſaiſis.
Que d'Achille, dit-il, on célebre la gloire,
Par des honneurs divins conſacrons ſa mémoire;
Que ſur ſon tombeau même un Temple édifié
Soit à ſon nom ſacré par nos ſoins dédié.
A ſon culte éternel il faut une Prêtreſſe;
Ce choix ne peut tomber que ſur une Princeſſe.
Neptune, Jupiter, nos Dieux les plus puiſſans,
Des mains d'une Princeſſe ont reçu votre encens.
Achille a mérité leur grandeur ſouveraine,
De cet emploi ſublime honorez Polixene.
Par là vous l'immolez aux manes d'un époux,
Vous la ſacrifiez par des moyens plus doux.

Qu'à veiller près de lui jour & nuit attentive,
Dans ſes chants immortels le nom d'Achille vive.
Les vainqueurs d'ilion ſont devenus des Dieux;
Pardonnez comme ils font, vous ſerez grands comme eux.
Mais le cruel Pirrhus frémiſſant de colere,
Réclame ſa victime, & veut venger ſon pere.

HECUBE.

Le barbare... Grands Dieux! favoriſez Calchas;
Ah! s'il m'étoit permis... Iphis, guide mes pas,
Hâtons-nous...

SCENE V. & Derniere.

HECUBE, IPHIS, CEPHISE.

CEPHISE.

ARrêtez, malheureuſe Princeſſe.

HECUBE.

Ma fille...

CEPHISE.

Vous voyez la douleur qui me preſſe.

HECUBE.

Non, Calchas nous protége, & je dois à ſes ſoins...

CEPHISE.

Que mes yeux ne ſont-ils d'infideles témoins!
Pirrhus...

HECUBE.

O nom fatal!

CEPHISE.

Dans ſa fureur extrême,
Il vient de l'immoler aux yeux de Calchas même.

HECUBE, *elle tombe ſur le tombeau de Pâris.*

Ma fille ... je ſuccombe ... Hélas! elle n'eſt plus ...
De ruines, de morts, Ciel! quel amas confus!
Je me meurs. Rois, tremblez; ma peine eſt légitime.
J'ai chéri la vertu, mais j'ai ſouffert le crime.

FIN.

BAJAZET

TRAGÉDIE.

Par Monsieur DE RACINE.

ACTEURS.

BAJAZET, *Frere du Sultan Amurat.*

ROXANE, *Sultane, Favorite du Sultan Amurat.*

ATALIDE, *Fille du Sang Ottoman.*

ACOMAT, *Grand Viſir.*

OSMIN, *Confident du Grand Viſir.*

ZATIME, *Eſclave de la Sultane.*

ZAIRE, *Eſclave d'Atalide.*

La Scene eſt à Conſtantinople, autrement dite Byſance, dans le Serrail du Grand Seigneur.

BAJAZET

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Viens, ſuis-moi. La Sultane en ce lieu ſe doit rendre.
Je pourrai cependant te parler, & t'entendre.

OSMIN.

Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans ces lieux,
Dont l'accès étoit même interdit à nos yeux ?
Jadis une mort prompte eut ſuivi cette audace.

ACOMAT.

Quand tu ſeras inſtruit de tout ce qui ſe paſſe,

Mon entrée en ces lieux ne te ſurprendra plus.
Mais laiſſons, cher Oſmin, les diſcours ſuperflus.
Que ton retour tardoit à mon impatience!
Et que d'un œil content je te vois dans Byſance!
Inſtruis-moi des ſecrets que peut t'avoir appris
Un voyage ſi long, pour moi ſeul entrepris.
De ce qu'ont vu tes yeux parle en témoin ſincere.
Songe que du récit, Oſmin, que tu vas faire,
Dépendent les deſtins de l'Empire Ottoman.
Qu'as-tu vu dans l'armée, & que fait le Sultan?

OSMIN.

Babylone, Seigneur, à ſon Prince fidelle,
Voyoit ſans s'étonner nôtre armée autour d'elle,
Les Perſans raſſemblés marchoient à ſon ſecours,
Et du Camp d'Amurat s'approchoient tous les jours.
Lui-même fatigué d'un long Siege inutile,
Sembloit vouloir laiſſer Babylone tranquille;
Et ſans renouveller ſes aſſauts impuiſſans,
Réſolu de combattre, attendoit les Perſans.
Mais comme vous ſavez, malgré ma diligence,
Un long chemin ſépare & le Camp & Byſance.
Mille obſtacles divers m'ont même traverſé,
Et je puis ignorer tout ce qui s'eſt paſſé.

ACOMAT.

Que faiſoient cependant nos braves Janiſſaires?
Rendent-ils au Sultan des hommages ſinceres?
Dans le ſecret des cœurs, Oſmin, n'as-tu rien lu?
Amurat jouit-il d'un pouvoir abſolu?

OSMIN.

Amurat eſt content, ſi nous le voulons croire,
Et ſembloit ſe promettre une heureuſe victoire.

Mais envain par ce calme il croit nous éblouir.
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'eſt envain que forçant ſes ſoupçons ordinaires,
Il ſe rend acceſſible à tous les Janiſſaires.
Il ſe ſouvient toûjours que ſon inimitié
Voulut de ce grand Corps retrancher la moitié,
Lors que pour affermir ſa puiſſance nouvelle,
Il vouloit, diſoit-il, ſortir de leur tutelle.
Moi-même j'ai ſouvent entendu leurs diſcours,
Comme il les craint ſans ceſſe, ils le craignent toûjours.
Ses careſſes n'ont point effacé cette injure.
Votre abſence eſt pour eux un ſujet de murmure.
Ils regrettent le temps à leur grand cœur ſi doux,
Lors qu'aſſurés de vaincre ils combattoient ſous vous.

ACOMAT.

Quoi! tu crois, cher Oſmin, que ma gloire paſſée
Flatte encor leur valeur, & vit dans leur penſée?
Crois-tu qu'ils me ſuivroient encore avec plaiſir,
Et qu'ils reconnoîtroient la voix de leur Viſir?

OSMIN.

Le ſuccès du combat réglera leur conduite.
Il faut voir du Sultan la victoire ou la fuite.
Quoi qu'à regret, Seigneur, ils marchent ſous ſes loix,
Ils ont à ſoutenir le bruit de leurs exploits.
Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années.
Mais enfin le ſuccès dépend des deſtinées.
Si l'heureux Amurat ſecondant leur grand cœur,
Aux champs de Babylone eſt déclaré vainqueur,
Vous les verrez ſoumis rapporter dans Byſance

L'exemple d'une aveugle & baſſe obeïſſance.
Mais ſi dans le combat le Deſtin plus puiſſant
Marque de quelque affront ſon Empire naiſſant;
S'il fuit, ne doutez point que fiers de ſa diſgrace,
A la haine bientôt ils ne joignent l'audace,
Et n'expliquent, Seigneur, la perte du combat,
Comme un Arrêt du Ciel qui reprouve Amurat.
Cependant, s'il en faut croire la Renommée,
Il a depuis trois mois fait partir de l'Armée
Un Eſclave chargé de quelque ordre ſecret.
Tout le camp interdit trembloit pour Bajazet.
On craignoit qu'Amurat par un ordre ſévere
N'envoyat demander la tête de ſon Frere.

ACOMAT.

Tel étoit ſon deſſein. Cet Eſclave eſt venu.
Il a montré ſon ordre, & n'a rien obtenu.

OSMIN.

Quoi, Seigneur! Le Sultan reverra ſon viſage,
Sans que de vos reſpects il lui porte ce gage?

ACOMAT.

Cet Eſclave n'eſt plus. Un ordre, cher Oſmin,
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.

OSMIN.

Mais le Sultan ſurpris d'une trop longue abſence,
En cherchera bien-tôt la cauſe & la vengeance.
Que lui répondrez-vous?

ACOMAT.

Peut-être avant ce temps
Je ſaurai l'occuper de ſoins plus importans.
Je ſais bien qu'Amurat a juré ma ruine.
Je ſais à ſon retour l'accueil qu'il me deſtine.
Tu vois, pour m'arracher du cœur de ſes Soldats,

Qu'il va chercher ſans moi les ſieges, les combats,
Il commande l'Armée. Et moi, dans une Ville
Il me laiſſe exercer un pouvoir inutile.
Quel emploi! quel ſéjour! Oſmin, pour un Viſir!
Mais j'ai plus dignement employé ce loiſir.
J'ai ſu lui préparer des craintes & des veilles,
Et le bruit en ira bien-tôt à ſes oreilles.

OSMIN.

Quoi donc? Qu'avez-vous fait?

ACOMAT.

J'eſpére qu'aujourd'hui
Bajazet ſe déclare, & Roxane avec lui.

OSMIN.

Quoi! Roxane, Seigneur, qu'Amurat a choiſie
Entre tant de beautés, dont l'Europe & l'Aſie
Dépeuplent leurs Etats & rempliſſent ſa Cour?
Car on dit qu'elle ſeule a fixé ſon Amour;
Et même il a voulu que l'heureuſe Roxane,
Avant qu'elle eut un Fils, prit le nom de Sultane.

ACOMAT.

Il a fait plus pour elle, Oſmin. Il a voulu
Qu'elle eut dans ſon abſcence un pouvoir abſolu.
Tu ſais de nos Sultans les rigueurs ordinaires.
Le Frere rarement laiſſe jouir ſes Freres
De l'honneur dangereux d'être ſortis d'un ſang
Qui les a de trop près approchés de ſon rang.
L'imbécille Ibrahim, ſans craindre ſa naiſſance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance.
Indigne également de vivre & de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.
L'autre trop redoutable, & trop digne d'envie,
Voit ſans ceſſe Amurat armé contre ſa vie.

Car enfin, Bajazet dédaigna de tout temps
La molle oiſiveté des Enfans des Sultans.
Il vint chercher la guerre au ſortir de l'enfance,
Et même en fit ſous moi la noble expérience,
Toi-même tu l'as vu courir dans les combats,
Emportant après lui tous les cœurs des Soldats,
Et goûter tout ſanglant le plaiſir & la gloire
Que donne aux jeunes cœurs la premiere Victoire.
Mais malgré ſes ſoupçons le cruel Amurat,
Avant qu'un Fils naiſſant eût raſſuré l'Etat,
N'oſoit ſacrifier ce Frere à ſa vengeance,
Ni du ſang Ottoman proſcrire l'eſpérance.
Ainſi donc pour un temps Amurat déſarmé
Laiſſa dans le Serrail Bajazet enfermé.
Il partit, & voulut que fidelle à ſa haine,
Et des jours de ſon Frere arbitre ſouveraine,
Roxane, au moindre bruit, & ſans autres raiſons,
Le fit ſacrifier à ſes moindres ſoupçons.
Pour moi, demeuré ſeul, une juſte colere
Tourna bien-tôt mes vœux du côté de ſon Frere,
J'entretins la Sultane, & cachant mon deſſein,
Lui montrai d'Amurat le retour incertain,
Les murmures du Camp, la fortune des armes.
Je plaignis Bajazet. Je lui vantai ſes charmes,
Qui par un ſoin jaloux dans l'ombre retenus,
Si voiſins de ſes yeux, leur étoient inconnus.
Que te dirai-je, enfin? La Sultane éperdue
N'eut plus d'autres deſirs que celui de ſa vue.

OSMIN.

Mais pouvoient-ils tromper tant de jaloux regards
Qui ſemblent mettre entre eux d'invincibles rem-
parts?

ACOMAT,

ACOMAT.

Peut être il te ſouvient qu'un récit peu fidele,
De la mort d Amurat fit courir la nouvelle.
La Sultane à ce bruit feignant de s'effrayer,
Par des cris douloureux eut ſoin de l'appuyer.
Sur la foi de ſes pleurs, ſes Eſclaves tremblerent.
De l'heureux Bajazet les Gardes ſe troublerent,
Et les dons achevant d'ébranler leur devoir,
Leurs Captifs dans ce trouble oſerent s'entrevoir.
Roxane vit le Prince Elle ne put lui taire
L'ordre dont elle ſeule étoit dépoſitaire.
Bajazet eſt aimable. Il vit que ſon ſalut
Dépendoit de lui plaire, & bientôt il lui plut.
Tout conſpiroit pour lui. Ses ſoins, ſa complaiſance,
Ce ſecret découvert, & cette intelligence,
Soupirs d autant plus doux qu'il les falloit céler,
L'embarras irritant de ne s'oſer parler,
Même témérité, périls, craintes communes,
Lierent pour jamais leurs cœurs & leurs fortunes.
Ceux-mêmes dont les yeux les devoient éclairer,
Sortis de leur devoir, n'oſerent y rentrer.

OSMIN.

Quoi? Roxane d'abord leur découvrant ſon ame,
Oſa-t-elle à leurs yeux faire éclater ſa flâme?

ACOMAT.

Ils l'ignorent encore, & juſques à ce jour
Atalide a prêté ſon nom à cet amour.
Du Pere d'Amurat Atalide eſt la Niece,
Et même avec ſes Fils partageant ſa tendreſſe,
Elle a vu ſon enfance élevée avec eux.
Du Prince, en apparence elle reçoit les vœux;

Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane ;
Et veut bien ſous ſon nom qu'il aime la Sultane.
Cependant, cher Oſmin, pour s'appuyer de moi,
L'un & l'autre ont promis Atalide à ma foi.

OSMIN.

Quoi, vous l'aimez, Seigneur?

ACOMAT.

Voudrois-tu qu'à mon âge
Je fiſſe de l'amour le vil apprentiſſage?
Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue & les ans,
Suivit d'un vain plaiſir les conſeils imprudens?
C'eſt par d'autres attraits qu'elle plait à ma vue.
J'aime en elle le ſang dont elle eſt deſcendue.
Par elle Bajazet en m'approchant de lui,
Me va contre lui-même aſſurer un appui.
Un Viſir, aux Sultans fait toûjours quelque ombrage:
A peine ils l'ont choiſi, qu'ils craignent leur ouvrage.
Sa dépouille eſt un bien qu'ils veulent recueillir;
Et jamais leurs chagrins ne nous laiſſent vieillir.
Bajazet aujourd'hui m'honore & me careſſe.
Ses périls tous les jours réveillent ſa tendreſſe.
Ce même Bajazet ſur le Trône affermi,
Méconnoîtra peut-être un inutile Ami.
Et moi, ſi mon devoir, ſi ma foi ne l'arrête,
S'il oſe quelque jour me demander ma tête...
Je ne m'explique point, Oſmin. Mais je prétends
Que du moins il faudra la demander long-temps.
Je ſais rendre aux Sultans de fideles ſervices;
Mais je laiſſe au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du ſcrupule inſenſé

De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé.
Voilà donc de ces lieux ce qui m'ouvre l'entrée,
Et comme enfin Roxane à mes yeux s'eſt montrée.
Inviſible d'abord, elle entendoit ma voix,
Et craignoit du Serrail les rigoureuſes loix.
Mais enfin banniſſant cette importune crainte,
Qui dans nos entretiens jettoit trop de contrainte,
Elle-même a choiſi cet endroit écarté,
Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté.
Par un chemin obſcur une Eſclave me guide,
Et... Mais on vient. C'eſt elle, & ſa chere Atalide.
Demeure: & s'il le faut, ſois prêt à confirmer
Le récit important dont je vais l'informer.

SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAIRE, ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

LA Vérité s'accorde avec la Renommée,
Madame, Oſmin a vu le Sultan, & l'Armée.
Le Superbe Amurat eſt toûjours inquiet,
Et toûjours tous les cœurs penchent vers Bajazet.
D'une commune voix ils l'appellent au Trône.
Cependant les Perſans marchoient vers Babylone,
Et bientôt les deux Camps aux pieds de ſon Rempart,

Devoient de la bataille éprouver le hazard.
Ce combat doit, dit-on, fixer nos deſtinées:
Et même, ſi d'Oſmin je compte les journées,
Le Ciel en a déja réglé l'évenement,
Et le Sultan triomphe, ou fuit en ce moment.
Déclarons-nous, Madame, & rompons le ſilence.
Fermons-lui dès ce jour les portes de Byſance;
Et ſans nous informer s'il triomphe, ou s'il fuit,
Croyez-moi, hâtons-nous d'en prévenir le bruit.
S'il fuit, que craignez-vous? S'il triomphe au contraire,
Le conſeil le plus prompt eſt le plus ſalutaire.
Vous voudrez, mais trop tard, ſouſtraire à ſon pouvoir
Un Peuple dans ſes murs prêt à le recevoir.
Pour moi, j'ai ſu déja par mes brigues ſecretes
Gagner de notre Loi les ſacrés Interpretes.
Je ſais combien crédule en ſa dévotion,
Le Peuple ſuit le frein de la Religion.
Souffrez que Bajazet voye enfin la lumiere.
Des murs de ce Palais ouvrez-lui la barriere.
Déployez en ſon nom cet Etendard fatal,
Des extrêmes périls l'ordinaire ſignal.
Les Peuples prévenus de ce nom favorable,
Savent que ſa vertu le rend ſeule coupable.
D'ailleurs, un bruit confus, par mes ſoins confirmé,
Fait croire heureuſement à ce Peuple alarmé,
Qu'Amurat le dédaigne, & veut loin de Byſance
Tranſporter déſormais ſon Trône & ſa préſence.
Déclarons le péril dont ſon Frere eſt preſſé.
Montrons l'ordre cruel qui vous fut adreſſé.

Sur-tout qu'il ſe déclare & ſe montre lui-même,
Et faſſe voir ce front digne du diadême.

ROXANE.

Il ſuffit. Je tiendrai tout ce que j'ai promis.
Allez, brave Acomat, aſſembler vos amis.
De tous leurs ſentimens venez me rendre compte.
Je vous rendrai moi-même une réponſe prompte.
Je verrai Bajazet. Je ne puis dire rien,
Sans ſavoir ſi ſon cœur s'accorde avec le mien.
Allez, & revenez.

SCENE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAIRE.

ROXANE.

ENfin, belle Atalide,
Il faut de nos deſtins que Bajazet décide.
Pour la derniere fois je le vais conſulter.
Je vais ſavoir s'il m'aime.

ATALIDE.

Eſt-il temps d'en douter,
Madame? Hâtez-vous d'achever votre ouvrage.
Vous avez du Viſir entendu le langage.
Bajazet vous eſt cher. Savez-vous ſi demain
Sa liberté, ſes jours ſeront en votre main?
Peut-être en ce moment Amurat en furie
S'approche pour trancher une ſi belle vie.
Et pourquoi de ſon cœur doutez-vous aujourd'hui?

ROXANE.

Mais m'en répondez-vous, vous qui parlez pour lui ?

ATALIDE.

Quoi, Madame! les ſoins qu'il a pris pour vous plaire,
Ce que vous avez fait, ce que vous pouvez faire,
Ses périls, ſes reſpects, & ſur-tout vos appas,
Tout cela de ſon cœur ne vous répond-il pas ?
Croyez que vos bontés vivent dans ſa mémoire.

ROXANE.

Helas ! Pour mon repos que ne le puis-je croire !
Pourquoi faut-il au moins que pour me conſoler
L'ingrat ne parle pas comme on le fait parler ?
Vingt fois ſur vos diſcours pleine de confiance,
Du trouble de ſon cœur jouiſſant par avance,
Moi même j'ai voulu m'aſſurer de ſa foi,
Et l'ai fait en ſecret amener devant moi.
Peut-être trop d'amour me rend trop difficile.
Mais ſans vous fatiguer d'un récit inutile,
Je ne retrouvois point ce trouble, cette ardeur,
Que m'avoit tant promis un diſcours trop flatteur.
Enfin ſi je lui donne & la vie & l'Empire,
Ces gages incertains ne me peuvent ſuffire.

ATALIDE.

Quoi donc ? A ſon amour qu'allez-vous propoſer ?

ROXANE.

S'il m'aime, dès ce jour il me doit épouſer.

ATALIDE.

Vous épouſer ! ô Ciel ! que prétendez-vous faire !

ROXANE.

Je ſais que des Sultans l'uſage m'eſt contraire.

Je ſais qu'ils ſe ſont fait une ſuperbe loi
De ne point à l'hymen aſſujettir leur foi.
Parmi tant de Beautés qui briguent leur tendreſſe,
Ils daignent quelquefois choiſir une Maîtreſſe:
Mais toûjours inquiete avec tous ſes appas,
Eſclave, elle reçoit ſon Maître dans ſes bras,
Et ſans ſortir du joug où leur loi la condamne,
Il faut qu'un Fils naiſſant la déclare Sultane.
Amurat plus ardent, & ſeul juſqu'à ce jour,
A voulu que l'on dût ce titre à ſon amour.
J'en reçus la puiſſance auſſi-bien que le titre,
Et des jours de ſon Frere il me laiſſa l'arbitre.
Mais ce même amurat ne me promit jamais
Que l'Hymen dût un jour couronner ſes bienfaits.
Et moi qui n'aſpirois qu'à cette ſeule gloire,
De ſes autres bienfaits j'ai perdu la mémoire.
Toutefois, que ſert-il de me juſtifier?
Bajazet, il eſt vrai, m'a tout fait oublier.
Malgré tous ſes malheurs, plus heureux que ſon Frere,
Il m'a plu, ſans peut-être aſpirer à me plaire.
Femmes, Gardes, Viſir, pour lui j'ai tout ſéduit.
En un mot, vous voyez juſqu'où je l'ai conduit.
Graces à mon amour, je me ſuis bien ſervie
Du pouvoir qu'Amurat me donna ſur ſa vie.
Bajazet touche preſque au Trône des Sultans.
Il ne faut plus qu'un pas. Mais c'eſt où je l'attens.
Malgré tout mon amour, ſi dans cette journée
Il ne m'attache à lui par un juſte hyménée,
S'il oſe m'alléguer une odieuſe loi,
Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi,

Dès le même moment, ſans ſonger ſi je l'aime,
Sans conſulter enfin ſi je me perds moi-même,
J'abandonne l'Ingrat, & le laiſſe rentrer
Dans l'état malheureux, d'où je l'ai ſu tirer.
Voilà ſur-quoi je veux que Bajazet prononce.
Sa perte, ou ſon ſalut dépend de ſa réponſe.
Je ne vous preſſe point de vouloir aujourd'hui
Me prêter votre voix pour m'expliquer à lui.
Je veux que devant moi, ſa bouche, & ſon viſage
Me découvrent ſon cœur, ſans me laiſſer d'ombrage;
Que lui-même en ſecret amené dans ces lieux,
Sans être préparé ſe préſente à mes yeux.
Adieu, vous ſaurez tout après cette entrevue.

SCENE IV.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

ZAïre, c'en eſt fait, Atalide eſt perdue.

ZAIRE.

Vous!

ATALIDE.

Je prévois déja tout ce qu'il faut prévoir.
Mon unique eſpérance eſt dans mon déſeſpoir.

ZAIRE.

Mais, Madame, pourquoi?

ATALIDE.

Si tu venois d'entendre

Quel funeſte deſſein Roxane vient de prendre,
Quelles conditions elle veut impoſer!
Bajazet doit périr, dit-elle, ou l'épouſer.
S'il ſe rend, que deviens-je en ce malheur extrême?
Et s'il ne ſe rend pas, que devient-il lui-même?

ZAIRE.

Je conçois ce malheur. Mais, à ne point mentir,
Votre amour dès long-tems a dû le preſſentir.

ATALIDE.

Ah, Zaïre! L'amour a-t-il tant de prudence?
Tout ſembloit avec nous être d'intelligence.
Roxane ſe livrant toute entiere à ma foi,
Du cœur de Bajazet ſe repoſoit ſur moi,
M'abandonnoit le ſoin de tout ce qui le touche,
Le voyoit par mes yeux, lui parloit par ma bouche,
Et je croyois toucher au bienheureux moment,
Où j'allois par ſes mains couronner mon Amant.
Le Ciel s'eſt déclaré contre mon artifice.
Et que falloit-il donc, Zaïre, que je fiſſe?
A l'erreur de Roxane ai-je dû m'oppoſer,
Et perdre mon Amant pour la déſabuſer?
Avant que dans ſon cœur cette amour fut formée,
J'aimois, & je pouvois m'aſſurer d'être aimée.
Dès nos plus jeunes ans, tu t'en ſouviens aſſez,
L'amour ſerra les nœuds par le ſang commencés.
Elevée avec lui dans le ſein de ſa Mere,
J'appris à diſtinguer Bajazet de ſon Frere;
Elle-même avec joye unit nos volontés;
Et quoiqu'après ſa mort l'un de l'autre écartés,
Conſervant ſans nous voir le deſir de nous plaire,
Nous avons ſu toûjours nous aimer & nous taire
Roxane, qui depuis, loin de s'en défier,

A ſes deſſeins ſecrets voulut m'aſſocier,
Ne put voir ſans amour ce Héros trop aimable.
Elle courut lui tendre une main favorable.
Bajazet étonné rendit grace à ſes ſoins,
Lui rendit des reſpects. Pouvoit-il faire moins?
Mais qu'aiſément l'amour croit tout ce qu'il ſouhaite!
De ſes moindres reſpects Roxane ſatisfaite
Nous engagea tous deux, par ſa facilité,
A là laiſſer jouir de ſa crédulité.
Zaïre, il faut pourtant avouer ma foibleſſe.
D'un mouvement jaloux je ne fus pas maîtreſſe.
Ma Rivale accablant mon Amant de bienfaits,
Oppoſoit un Empire à mes foibles attraits.
Mille ſoins la rendoient préſente à ſa mémoire.
Elle l'entretenoit de ſa prochaine gloire;
Et moi je ne puis rien. Mon cœur, pour tout diſcours,
N'avoit que des ſoupirs qu'il répétoit toûjours.
Le Ciel ſeul ſait combien j'en ai verſé de larmes.
Mais enfin Bajazet diſſipa mes alarmes.
Je condamnai mes pleurs, & juſques aujourd'hui
Je l'ai preſſé de feindre, & j'ai parlé pour lui.
Hélas! Tout eſt fini. Roxane mépriſée,
Bien-tôt de ſon erreur ſera déſabuſée.
Car enfin Bajazet ne ſait point ſe cacher.
Je connois ſa vertu prompte à s'effaroucher.
Il faut qu'à tous momens, tremblante & ſecourable,
Je donne à ſes diſcours un ſens plus favorable.
Bajazet va ſe perdre. Ah! ſi comme autrefois,
Ma Rivale eut voulu lui parler par ma voix!

Au moins ſi j'avois pu prépareſon viſage!
Mais, Zaïre, je puis l'attendre à ſon paſſage.
D'un mot, ou d'un regard je puis le ſecourir.
Qu'il l'épouſe en un mot plutôt que de périr.
Si Roxane le veut, ſans doute, il faut qu'il meure.
Il ſe perdra, te dis-je. Atalide demeure.
Laiſſe, ſans t'alarmer, ton Amant ſur ſa foi.
Penſes tu mériter qu'on ſe perde pour toi?
Peut-être Bajazet ſecondant ton envie,
Plus que tu ne voudras, aura ſoin de ſa vie.

ZAIRE.

Ah! dans quels ſoins, Madame, allez-vous vous plonger?
Toûjours avant le temps faut-il vous affliger?
Vous n'en pouvez douter, Bajazet vous adore.
Suſpendez, ou cachez l'ennui qui vous dévore.
N'allez point par vos pleurs déclarer vos amours.
La main qui l'a ſauvé, le ſauvera toûjours,
Pourvu qu'entretenue en ſon erreur fatale,
Roxane juſqu'au bout ignore ſa Rivale.
Venez en d'autres lieux renfermer vos regrets,
Et de leur entrevue attendre le ſuccès.

ATALIDE.

Hé bien, Zaïre, allons. Et toi, ſi ta juſtice,
De deux jeunes Amans veut punir l'artifice,
O Ciel! ſi notre amour eſt condamné de toi,
Je ſuis la plus coupable: Epuiſe tout ſur moi.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

PRince, l'heure fatale eſt enfin arrivée
Qu'à votre liberté le Ciel a réſervée.
Rien ne me retient plus, & je puis dès ce jour
Accomplir le deſſein qu'a formé mon amour.
Non que, vous aſſurant d'un triomphe facile,
Je mette entre vos mains un Empire tranquille;
Je fais ce que je puis, je vous l'avois promis.
J'arme votre valeur contre vos Ennemis.
J'écarte de vos jours un péril manifeſte.
Votre vertu, Seigneur, achevera le reſte.
Oſmin a vu l'armée, elle penche pour vous.
Les Chefs de notre Loi conſpirent avec nous.
Le Viſir Acomat vous répond de Byſance;
Et moi, vous le ſavez, je tiens ſous ma puiſſance,
Cette foule de Chefs, d'Eſclaves, de Muets,
Peuple, que dans ſes murs renferme ce Palais,
Et dont à ma faveur les ames aſſervies
M'ont vendu dès long-temps leur ſilence & leurs vies.
Commencez maintenant. C'eſt à vous de courir
Dans le champ glorieux que j'ai ſu vous ouvrir.

Vous n'entreprenez point une injuſte carriere.
Vous repouſſez, Seigneur, une main meurtriere.
L'exemple en eſt commun; Et parmi les Sultans,
Ce chemin à l'Empire a conduit de tout temps.
Mais pour mieux commencer, hâtons-nous l'un & l'autre
D'aſſurer à la fois mon bonheur & le votre.
Montrez à l'Univers, en m'attachant à vous,
Que quand je vous ſervois, je ſervois mon Epoux;
Et par le nœud ſacré d'un heureux hyménée,
Juſtifiez la foi que je vous ai donnée.

BAJAZET.

Ah! Que propoſez-vous, Madame?

ROXANE.

Hé quoi, Seigneur?
Quel obſtacle ſecret trouble notre bonheur?

BAJAZET.

Madame, ignorez-vous que l'orgueil de l'Empire...
Que ne m'épargnez-vous la douleur de le dire!

ROXANE.

Oui, je ſais que depuis qu'un de vos Empereurs,
Bajazet, d'un Barbare éprouvant les fureurs,
Vit au Char du Vainqueur ſon Epouſe enchaînée,
Et par toute l'Aſie à ſa ſuite traînée;
De l'honneur Ottoman, ſes Succeſſeurs jaloux
Ont daigné rarement prendre le nom d'Epoux.
Mais l'Amour ne ſuit point ces loix imaginaires,
Et ſans vous rapporter des Exemples vulgaires,
Solyman (vous ſavez qu'entre tous vos Ayeux,
Dont l'Univers a craint le bras victorieux,
Nul n'éleva ſi haut la grandeur Ottomane)

Ce Solyman jetta les yeux ſur Roxelane.
Malgré tout ſon orgueil, ce Monarque ſi fier
A ſon Trône, à ſon Lit daigna l'aſſocier;
Sans qu'elle eut d'autres droits au rang d'Impératrice,
Qu'un peu d'attraits peut-être, & beaucoup d'artifice.

BAJAZET.

Il eſt vrai, mais auſſi voyez ce que je puis,
Ce qu'étoit Solyman, & le peu que je ſuis.
Solyman jouiſſoit d'une pleine puiſſance;
L'Egypte ramenée à ſon obéiſſance,
Rhodes, des Ottomans ce redoutable écueil,
De tous ſes Défenſeurs devenu le cercueil,
Du Danube aſſervi les rives déſolées,
De l'Empire Perſan les bornes reculées,
Dans leurs climats brûlans les Africains domptés,
Faiſoient taire les loix devant ſes volontés.
Que ſuis-je? j'attens tout du Peuple, & de l'Armée.
Mes malheurs ſont encor toute ma renommée.
Infortuné, proſcrit, incertain de regner,
Dois-je irriter les cœurs, au lieu de les gagner?
Témoins de nos plaiſirs plaindront-ils nos miſeres?
Croiront-ils mes périls, & vos larmes ſinceres?
Songez, ſans me flatter du ſort de Solyman,
Au meurtre tout récent du malheureux Oſman.
Dans leur rebellion les Chefs des Janiſſaires
Cherchant à colorer leurs deſſeins ſanguinaires,
Se crurent à ſa perte aſſez autoriſés
Par le fatal hymen que vous me propoſez.

Que vous dirai-je enfin ? Maître de leur ſuffrage,
Peut-être avec le tems j'oſerai davantage.
Ne précipitons rien ; & daignez commencer
A me mettre en état de vous récompenſer.

ROXANE.

Je vous entens, Seigneur. Je vois mon imprudence.
Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance.
Vous avez preſſenti juſqu'au moindre danger
Où mon amour trop prompt vous alloit engager.
Pour vous, pour votre honneur vous en craignez les ſuites,
Et je le crois, Seigneur, puiſque vous me le dites.
Mais avez-vous prévu, ſi vous ne m'épouſez,
Les périls plus certains où vous vous expoſez ?
Songez-vous que ſans moi tout vous devient contraire,
Que c'eſt à moi ſur-tout qu'il importe de plaire ?
Songez-vous que je tiens les portes du Palais,
Que je puis vous l'ouvrir, ou fermer pour jamais,
Que j'ai ſur votre vie un empire ſuprême,
Que vous ne reſpirez qu'autant que je vous aime ?
Et ſans ce même amour qu'offenſent vos refus,
Songez-vous, en un mot, que vous ne ſeriez plus ?

BAJAZET.

Oui, je tiens tout de vous, & j'avois lieu de croire
Que c'étoit pour vous-même une aſſez grande gloire ;
Et voyant devant moi tout l'Empire à genoux,
De m'entendre avouer que je tiens tout de vous.
Je ne m'en défens point. Ma bouche le confeſſe,
Et mon reſpect ſaura le confirmer ſans ceſſe.
Je vous dois tout mon ſang. Ma vie eſt votre bien.

Mais enfin voulez vous...

ROXANE.

Non, je ne veux plus rien.
Ne m'importunes plus de tes raiſons forcées.
Je vois combien tes vœux ſont loin de mes penſées.
Je ne te preſſe plus, ingrat, d'y conſentir.
Rentre dans le néant dont je t'ai fait ſortir.
Car enfin qui m'arrête? Et quelle autre aſſurance
Demanderois-je encor de ſon indifférence?
L'Ingrat eſt-il touché de mes empreſſemens?
L'amour même entre-t-il dans ſes raiſonnemens?
Ah! je vois tes deſſeins. Tu crois, quoi que je faſſe,
Que mes propres périls t'aſſurent de ta grace,
Qu'engagée avec toi par de ſi forts liens,
Je ne puis ſéparer tes intérêts des miens.
Mais je m'aſſure encore aux bontés de ton Frere.
Il m'aime, tu le ſais; Et malgré ſa colere,
Dans ton perfide ſang je puis tout expier,
Et ta mort ſuffira pour me juſtifier.
N'en doute point, j'y cours, & dès ce moment même.
Bajazet, écoutez, je ſens que je vous aime.
Vous vous perdez. Gardez de me laiſſer ſortir.
Le chemin eſt encore ouvert au repentir.
Ne déſeſpérez point une Amante en furie.
S'il m'échappoit un mot, c'eſt fait de votre vie.

BAJAZET.

Vous pouvez me l'ôter, elle eſt entre vos mains.
Peut-être que ma mort utile à vos deſſeins,
De l'heureux Amurat obtenant votre grace,
Vous rendra dans ſon cœur votre premiere place.

ROXANE.

ROXANE.

Dans ſon cœur? Ah! Crois-tu quand il le voudroit bien,
Que ſi je perds l'eſpoir de regner dans le tien,
D'une ſi douce erreur ſi long-temps poſſédée,
Je puiſſe déſormais ſouffrir une autre idée,
Ni que je vive enfin, ſi je ne vis pour toi?
Je te donne, Cruel! des armes contre moi.
Sans doute, & je devrois retenir ma foibleſſe.
Tu vas en triompher. Oui, je te le confeſſe,
J'affectois à tes yeux une fauſſe fierté.
De toi dépend ma joie & ma félicité.
De ma ſanglante mort, ta mort ſera ſuivie.
Quel fruit de tant de ſoins que j'ai pris pour ta vie?
Tu ſoupires enfin, & ſembles te troubler.
Acheve, parle.

BAJAZET.

O Ciel! Que ne puis-je parler!

ROXANE.

Quoi donc! Que dites-vous? & que viens-je d'entendre?
Vous avez des ſecrets que je ne puis apprendre!
Quoi! de vos ſentimens je ne puis m'éclaircir?

BAJAZET.

Madame, encor un coup, c'eſt à vous de choiſir.
Daignez m'ouvrir au Trône un chemin légitime,
Ou bien, me voilà prêt, prenez votre victime.

ROXANE.

Ah! c'en eſt trop enfin, tu ſeras ſatisfait.
Holà, Gardes, qu'on vienne.

SCENE II.

ROXANE, ACOMAT, BAJAZET.

ROXANE.

AComat, c'en eſt fait.
Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire.
Du Sultan Amurat je reconnois l'empire.
Sortez. Que le Serrail ſoit déſormais fermé,
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

SCENE III.

BAJAZET, ACOMAT.

ACOMAT.

SEigneur, qu'ai je entendu ? Quelle ſurpriſe extrême !
Qu'allez-vous devenir ? Que deviens-je moi-même ?
D'où naît ce changement ? Qui dois-je en accuſer ?
O Ciel !

BAJAZET.

Il ne faut point ici vous abuſer.
Roxane eſt offenſée, & court à la vengeance.
Un obſtacle éternel rompt notre intelligence.
Viſir, ſongez à vous, je vous en avertis,

Et ſans compter ſur moi prenez votre parti.

ACOMAT.

Quoi ?

BAJAZET.

Vous & vos Amis cherchez quelque retraite.
Je ſais dans quels périls mon amitié vous jette,
Et j'eſpérois un jour vous mieux récompenſer.
Mais c'en eſt fait, vous dis-je, il n'y faut plus penſer.

ACOMAT.

Et quel eſt donc, Seigneur, cet obſtacle invincible ?
Tantôt dans le Serrail j'ai laiſſé tout paiſible.
Quelle fureur ſaiſit votre eſprit & le ſien ?

BAJAZET.

Elle veut, Acomat, que je l'épouſe.

ACOMAT.

Hé bien ?
L'uſage des Sultans à ſes vœux eſt contraire.
Mais cet uſage enfin, eſt-ce une loi ſévere
Qu'aux dépens de vos jours vous deviez obſerver?
La plus ſainte des loix, ah ! c'eſt de vous ſauver,
Et d'arracher, Seigneur, d'une mort manifeſte
Le ſang des Ottomans dont vous faites le reſte.

BAJAZET.

Ce reſte malheureux ſeroit trop acheté,
S'il faut le conſerver par une lâcheté.

ACOMAT.

Et pourquoi vous en faire une image ſi noire ?
L'Hymen de Solyman ternit-il ſa mémoire ?
Cependant Solyman n'étoit point menacé
Des périls évidens dont vous êtes preſſé.

BAJAZET.

Et ce ſont ces périls & ce ſoin de ma vie,
Qui d'un ſervile hymen feroient l'ignominie.
Solyman n'avoit point ce prétexte odieux.
Son Eſclave trouva grace devant ſes yeux.
Et ſans ſubir le joug d'un hymen néceſſaire,
Il lui fit de ſon cœur un préſent volontaire.

ACOMAT.

Mais vous aimez Roxane.

BAJAZET.

Acomat, c'eſt aſſez.
Je me plains de mon ſort moins que vous ne penſez.
La mort n'eſt point pour moi le comble des diſgraces.
J'oſai tout jeune encor la chercher ſur vos traces;
Et l'indigne priſon où je ſuis renfermé,
A la voir de plus près m'a même accoutumé.
Amurat à mes yeux l'a vingt fois préſentée.
Elle finit le cours d'une vie agitée.
Hélas! ſi je la quitte avec quelque regret ...
Pardonnez, Acomat, je plains, avec ſujet,
Des cœurs dont les bontés trop mal récompenſées
M'avoient pris pour objet de toutes leurs penſées.

ACOMAT.

Ah! ſi nous périſſons, n'en accuſez que vous,
Seigneur. Dites un mot, & vous nous ſauvez tous.
Tout ce qui reſte ici de braves Janiſſaires,
De la Religion les ſaints Dépoſitaires,
Du Peuple Byſantin, ceux qui plus reſpectés,
Par leur exemple ſeul réglent ſes volontés,
Sont prêts de vous conduire à la Porte ſacrée

D'où les nouveaux Sultans font leur premiere entrée.

BAJAZET.

Hé bien, brave Acomat, ſi je leur ſuis ſi cher,
Que des mains de Roxane ils viennent m'arracher.
Du Serrail, s'il le faut, venez forcer la porte.
Entrez accompagné de leur vaillante eſcorte.
J'aime mieux en ſortir ſanglant, couvert de coups,
Que chargé, malgré moi, du nom de ſon Epoux.
Peut-être je ſaurai dans ce déſordre extrême,
Par un beau déſeſpoir me ſecourir moi-même,
Attendre, en combattant, l'effet de votre foi,
Et vous donner le temps de venir juſqu'à moi.

ACOMAT.

Hé! pourrai-je empêcher malgré ma diligence,
Que Roxane d'un coup n'aſſure ſa vengeance?
Alors qu'aura ſervi ce zele impétueux,
Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux?
Promettez. Affranchi du péril qui vous preſſe,
Vous verrez de quel poids ſera votre promeſſe.

BAJAZET.

Moi!

ACOMAT.

Ne rougiſſez point. Le ſang des Ottomans
Ne doit point en Eſclave obéir aux ſermens.
Conſultez ce Héros, que le droit de la guerre
Mena victorieux juſqu'au bout de la Terre.
Libres dans leur victoire, & maîtres de leur foi,
L'intérêt de l'Etat fut leur unique loi,
Et d'un Trône ſi ſaint la moitié n'eſt fondée
Que ſur la foi promiſe & rarement gardée.
Je m'emporte, Seigneur.

BAJAZET.

Oui, je ſais, Acomat,
Juſqu'où les a portés l'intérêt de l'Etat.
Mais ces mêmes Héros prodigues de leur vie,
Ne la rachetoient point par une perfidie.

ACOMAT.

O courage inflexible! O trop conſtante foi
Que même en périſſant j'admire malgré moi!
Faut-il qu'en un moment un ſcrupule timide
Perde... Mais quel bonheur nous envoye Atalide?

SCENE IV.

BAJAZET, ATALIDE, ACOMAT.

ACOMAT.

AH, Madame! venez avec moi vous unir.
Il ſe perd.

ATALIDE.

C'eſt dequoi je viens l'entretenir.
Mais laiſſez-nous, Roxane à ſa perte animée
Veut que de ce Palais la porte ſoit fermée.
Toutefois, Acomat, ne vous éloignez pas.
Peut-être on vous fera revenir ſur vos pas.

SCENE V.

BAJAZET, ATALIDE.

BAJAZET.

HÉ bien! c'eſt maintenant qu'il faut que je vous laiſſe.
Le Ciel punit ma feinte, & confond votre adreſſe.
Rien ne m'a pu parer contre ſes derniers coups;
Il falloit, ou mourir, ou n'être plus à vous.
Dequoi nous a ſervi cette indigne contrainte?
Je meurs plus tard. Voilà tout le fruit de ma feinte.
Je vous l'avois prédit. Mais vous l'avez voulu.
J'ai reculé vos pleurs autant que je l'ai pu.
Belle Atalide, au nom de cette complaiſance,
Daignez de la Sultane éviter la preſence.
Vos pleurs vous trahiroient, cachez-les à ſes yeux,
Et ne prolongez point de dangereux Adieux.

ATALIDE.

Non, Seigneur. Vos bontés pour une infortunée
Ont aſſez diſputé contre la Deſtinée.
Il vous en coûte trop pour vouloir m'épargner.
Il faut vous rendre. Il faut me quitter & regner.

BAJAZET.

Vous quitter?

ATALIDE.

Je le veux. Je me ſuis conſultée,
De mille ſoins jaloux juſqu'alors agitée,
Il eſt vrai, je n'ai pu concevoir ſans effroi,

Que Bajazet put vivre, & n'être plus à moi ;
Et lorſque quelquefois de ma Rivale heureuſe,
Je me repréſentois l'image douloureuſe,
Votre mort (pardonnez aux fureurs des Amans)
Ne me paroiſſoit pas le plus grand des tourmens.
Mais à mes triſtes yeux votre mort préparée,
Dans toute ſon horreur ne s'étoit pas montrée.
Je ne vous voyois pas ainſi que je vous vois,
Prêt à me dire Adieu pour la derniere fois.
Seigneur, je ſais trop bien avec quelle conſtance
Vous allez de la mort affronter la préſence.
Je ſais que votre cœur ſe fait quelques plaiſirs
De me prouver ſa foi dans ſes derniers ſoupirs.
Mais, hélas! épargnez une ame plus timide.
Meſurez vos malheurs aux forces d'Atalide,
Et ne m'expoſez point aux plus vives douleurs
Qui jamais d'une Amante épuiſerent les pleurs.

BAJAZET.

Et que deviendrez-vous, ſi dès cette journée
Je célebre à vos yeux ce funeſte hyménée?

ATALIDE.

Ne vous informez point ce que je deviendrai.
Peut-être à mon deſtin, Seigneur, j'obéirai.
Que ſais-je! A ma douleur je chercherai des charmes.
Je ſongerai peut-être au milieu de mes larmes,
Qu'à vous perdre pour moi vous étiez réſolu,
Que vous vivez, qu'enfin c'eſt moi qui l'a voulu.

BAJAZET.

Non, vous ne verrez point cette fête cruelle.
Plus vous me commandez de vous être infidele,
Madame, plus je vois combien vous méritez

De ne point obtenir ce que vous ſouhaitez.
Quoi! cet amour ſi tendre, & né dans notre enfance,
Dont les feux avec nous ont cru dans le ſilence,
Vos larmes que ma main pouvoit ſeule arrêter,
Mes ſermens redoublés de ne vous point quitter,
Tout cela finiroit par une perfidie
J'épouſerois, & qui? (s'il faut que je le die)
Une Eſclave attachée à ſes ſeuls intérêts,
Qui préſente à mes yeux les ſupplices tous prêts,
Qui m'offre ou ſon hymen, ou la mort infaillible;
Tandis qu'à mes périls Atalide ſenſible,
Et trop digne du ſang qui lui donna le jour,
Veut me ſacrifier juſques à ſon amour.
Ah! Qu'au jaloux Sultan ma tête ſoit portée,
Puiſqu'il faut à ce prix qu'elle ſoit rachetée.

ATALIDE.

Seigneur, vous pourriez vivre, & ne me point trahir.

BAJAZET.

Parlez. Si je le puis, je ſuis prêt d'obéir.

ATALIDE.

La Sultane vous aime; Et malgré ſa colere,
Si vous preniez, Seigneur, plus de ſoin de lui plaire;
Si vos ſoupirs daignoient lui faire preſſentir
Qu'un jour ...

BAJAZET.

Je vous entens, je n'y puis conſentir.
Ne vous figurez point que dans cette journée,
D'un lâche déſeſpoir ma vertu conſternée,
Craigne les ſoins d'un Trône où je pourrois monter;

Et par un prompt trépas cherche à les éviter.
J'écoute trop, peut-être, une imprudente audace.
Mais ſans ceſſe occupé des grands noms de ma race,
J'eſpérois que fuyant une indigne repos,
Je prendrois quelque place entre tant de Héros.
Mais quelque ambition, quelque amour qui me brûle,
Je ne puis plus tromper une Amante crédule.
Envain pour me ſauver je vous l'aurois promis;
Et ma bouche, & mes yeux du menſonge ennemis,
Peut-être dans le temps que je voudrois lui plaire,
Feroient par leur déſordre un effet tout contraire;
Et de mes froids ſoupirs ſes regards offenſés
Verroient trop que mon cœur ne les a point pouſſés.
O Ciel! Combien de fois je l'aurois éclaircie,
Si je n'euſſe à ſa haine expoſé que ma vie,
Si je n'avois pas craint que ſes ſoupçons jaloux
N'euſſent trop aiſément remonté juſqu'à vous?
Et j'irois l'abuſer d'une fauſſe promeſſe?
Je me parjurerois? Et par cette baſſeſſe...
Ah! loin de m'ordonner cet indigne détour,
Si votre cœur étoit moins plein de ſon amour,
Je vous verrois ſans doute en rougir la prémiere.
Mais pour vous épargner une injuſte priere,
Adieu, je vais trouver Roxane de ce pas;
Et je vous quitte.

ATALIDE.

Et moi, je ne vous quitte pas.
Venez, Cruel, venez, je vais vous y conduire,

Et de tous nos ſecrets c'eſt moi qui veux l'inſtruire.
Puiſque malgré mes pleurs mon Amant furieux
Se fait tant de plaiſir d'expirer à mes yeux;
Roxane malgré vous nous joindra l'un & l'autre.
Elle aura plus de ſoif de mon ſang que du votre,
Et je pourrai donner à vos yeux effrayés
Le ſpectacle ſanglant que vous me préparez.

BAJAZET.

O Ciel! que faites-vous?

ATALIDE.

Cruel! pouvez-vous croire
Que je ſois moins que vous jalouſe de ma gloire?
Penſez-vous que cent fois en vous faiſant parler,
Ma rougeur ne fut pas prête à me déceler?
Mais on me préſentoit votre perte prochaine.
Pourquoi faut-il, Ingrat! quand la mienne eſt certaine,
Que vous n'oſiez pour moi ce que j'oſois pour vous?
Peut-être il ſuffira d'un mot un peu plus doux.
Roxane dans ſon cœur peut-être vous pardonne.
Vous-même vous voyez le temps qu'elle vous donne.
A-t-elle en vous quittant fait ſortir le Viſir?
Des Gardes à mes yeux viennent-ils vous ſaiſir?
Enfin dans ſa fureur implorant mon adreſſe,
Ses pleurs ne m'ont-ils pas découvert ſa tendreſſe?
Peut-être elle n'attend qu'un eſpoir incertain
Qui lui faſſe tomber les armes de la main.
Allez, Seigneur. Sauvez votre vie & la mienne.

BAJAZET.

Hé bien. Mais quels diſcours faut-il que je lui tienne?

ATALIDE.

Ah! daignez ſur ce choix ne me point conſulter.
L'occaſion, le Ciel pourra vous les dicter.
Allez. Entre elle & vous je ne dois point paroître.
Votre trouble, ou le mien, nous feroient reconnoître.
Allez, encore un coup, je n'oſe m'y trouver.
Dites... tout ce qu'il faut, Seigneur, pour vous ſauver.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

ZAïre, il eſt donc vrai, ſa grace eſt prononcée.

ZAIRE.

Je vous l'ai dit, Madame, une Eſclave empreſſée,
Qui couroit de Roxane accomplir le deſir,
Aux Portes du Serrail a reçu le Viſir.
Ils ne m'ont point parlé. Mais mieux qu'aucun langage,
Le tranſport du Viſir marquoit ſur ſon viſage
Qu'un heureux changement le rappelle au Palais,
Et qu'il y vient ſigner une éternelle paix.
Roxane a pris ſans doute une plus douce voie.

ATALIDE.

Ainſi de toutes parts les plaiſirs & la joie
M'abandonnent, Zaïre, & marchent ſur leurs pas.
J'ai fait ce que j'ai dû, je ne m'en repens pas.

ZAIRE.

Quoi, Madame! Quelle eſt cette nouvelle alarme?

ATALIDE.

Et ne t'a-t-on point dit, Zaïre, par quel charme,
Ou pour mieux dire enfin, par quel engagement
Bajazet a pu faire un ſi prompt changement?
Roxane en ſa fureur paroiſſoit inflexible.
A-t-elle de ſon cœur quelque gage infaillible?
Parle. L'épouſe-t-il?

ZAIRE.

Je n'en ai rien appris;
Mais enfin, s'il n'a pu ſe ſauver qu'à ce prix,
S'il fait ce que vous même avez ſu lui preſcrire,
S'il l'épouſe, en un mot.

ATALIDE.

S'il l'épouſe, Zaïre?

ZAIRE.

Quoi! vous repentez-vous des généreux diſcours
Que vous dictoit le ſoin de conſerver ſes jours?

ATALIDE.

Non, non, il ne fera que ce qu'il a dû faire.
Sentimens trop jaloux, c'eſt à vous de vous taire.
Si Bajazet l'épouſe, il ſuit mes volontés.
Reſpectez ma vertu qui vous a ſurmontés.
A ſes nobles conſeils ne mêlez point le votre:
Et loin de me le peindre entre les bras d'une autre,

Laiſſez-moi ſans regret me le repréſenter
Au Trône où mon amour l'a forcé de monter.
Oui, je me reconnois, je ſuis toûjours la même.
Je voulois qu'il m'aimat, chere Zaïre, il m'aime,
Et du moins cet eſpoir me conſole aujourd'hui,
Que je vais mourir digne, & contente de lui.

ZAIRE.

Mourir! Quoi, vous auriez un deſſein ſi funeſte?

ATALIDE.

J'ai cédé mon Amant. Tu t'étonnes du reſte?
Peux-tu compter, Zaïre, au nombre des malheurs,
Une mort qui prévient & finit tant de pleurs?
Qu'il vive, c'eſt aſſez. Je l'ai voulu, ſans doute,
Et je le veux toûjours, quelque prix qu'il m'en coûte.
Je n'examine point ma joie ou mon ennui.
J'aime aſſez mon Amant pour renoncer à lui.
Mais, hélas! il peut bien penſer avec juſtice,
Que ſi j'ai pu lui faire un ſi grand ſacrifice,
Ce cœur, qui de ſes jours prend ce funeſte ſoin,
L'aime trop pour vouloir en être le témoin.
Allons, je veux ſavoir...

ZAIRE.

Modérez-vous de grace.
On vient vous informer de tout ce qui ſe paſſe.
C'eſt le Viſir.

SCENE II.

ATALIDE, ACOMAT, ZAIRE.

ACOMAT.

Enfin nos Amans ſont d'accord,
Madame. Un calme heureux nous remet dans le Port.
La Sultane a laiſſé déſarmer ſa colere.
Elle m'a déclaré ſa volonté derniere;
Et tandis qu'elle montre au Peuple épouvanté,
Du Prophete Divin l'Etendard redouté,
Qu'à marcher ſur mes pas Bajazet ſe diſpoſe,
Je vais de ce ſignal faire entendre la cauſe,
Remplir tous les eſprits d'une juſte terreur,
Et proclamer enfin le nouvel Empereur.
Cependant, permettez que je vous renouvelle
Le ſouvenir du prix qu'on promit à mon zele.
N'attendez point de moi ces doux emportemens,
Tels que j'en vois paroître au cœur de ces Amans.
Mais ſi par d'autres ſoins plus dignes de mon âge,
Par de profonds reſpects, par un long eſclavage,
Tel que nous le devons au Sang de nos Sultans,
Je puis...

ATALIDE.

Vous m'en pourrez inſtruire avec le temps.
Avec le temps auſſi vous pourrez me connoître.
Mais quels ſont ces tranſports qu'ils vous ont fait paroître?

ACOMAT.

Madame, doutez-vous des ſoupirs enflammés
De deux jeunes Amans l'un de l'autre charmés ?

ATALIDE.

Non Mais, à dire vrai, ce miracle m'étonne:
Et dit-on à quel prix Roxane lui pardonne?
L'épouſe-t-il enfin?

ACOMAT.

Madame, je le crois.
Voici tout ce qui vient d'arriver devant moi.
Surpris, je l'avouerai, de leur fureur commune,
Querellant les Amans, l'Amour, & la Fortune,
J'étois de ce Palais ſorti déſéſperé.
Déjà ſur un Vaiſſeau dans le Port préparé,
Chargeant de mon débris les reliques plus cheres,
Je méditois ma fuite aux terres étrangeres.
Dans ce triſte deſſein, au Palais rappellé,
Plein de joie & d'eſpoir j'ai couru, j'ai volé.
La porte du Serrail à ma voix s'eſt ouverte,
Et d'abord une Eſclave à mes yeux s'eſt offerte,
Qui m'a conduit ſans bruit dans un Appartement,
Où Roxane attentive écoutoit ſon Amant.
Tout gardoit devant eux un auguſte ſilence.
Moi-même réſiſtant à mon impatience,
Et reſpectant de loin leur ſecret entretien,
J'ai long-temps, immobile, obſervé leur maintien.
Enfin avec des yeux qui découvroient ſon ame,
L'une a tendu la main pour gage de ſa flâme,
L'autre avec des regards éloquens, pleins d'amour,
L'a de ſes feux, Madame, aſſuré à ſon tour.

ATALIDE.

Hélas!

ACOMAT.

ACOMAT.

Ils m'ont alors apperçu l'un & l'autre.
Voilà, m'a-t-elle dit, votre Prince & le notre.
Je vais, brave Acomat, le remette en vos mains.
Allez lui Préparer les honneurs ſouverains.
Qu'un Peuple obéiſſant l'attende dans le Temple.
Le Serrail va bien-tôt vous en donner l'exemple.
Aux pieds de Bajazet alors je ſuis tombé,
Et ſoudain à leurs yeux je me ſuis dérobé.
Trop heureux d'avoir pu, par un récit fidele,
De leur paix en paſſant vous compter la nouvelle,
Et m'acquiter vers vous de mes reſpects profonds,
Je vais le couronner, Madame, & j'en réponds.

SCENE III.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

ALlons, retirons-nous, ne troublons point leur joie.

ZAIRE.

Ah, Madame! croyez...

ATALIDE.

Que veux-tu que je croie?
Quoi donc, à ce ſpectacle irai-je m'expoſer?
Tu vois que c'en eſt fait. Ils ſe vont épouſer.
La Sultane eſt contente, il l'aſſure qu'il l'aime.

Mais je ne m'en plains pas ; je l'ai voulu moi-même.
Cependant croyois-tu, quand jaloux de ſa foi,
Il s'alloit plein d'amour ſacrifier pour moi,
Lorſque ſon cœur tantôt m'exprimant ſa tendreſſe,
Refuſoit à Roxane une ſimple promeſſe,
Quand mes larmes envain tâchoient de l'émouvoir,
Quand je m'applaudiſſois de leur peu de pouvoir;
Croyois-tu que ſon cœur contre toute apparence,
Pour la perſuader trouvat tant d'éloquence?
Ah! peut-être après tout, que ſans trop ſe forcer,
Tout ce qu'il a pu dire, il a pu le penſer.
Peut-être en la voyant, plus ſenſible pour elle,
Il a vû dans ſes yeux quelque grace nouvelle.
Elle aura devant lui fait parler ſes douleurs,
Elle l'aime, un Empire autoriſe ſes pleurs,
Tant d'amour touche enfin une ame généreuſe.
Hélas! Que de raiſons contre une Malheureuſe!

ZAIRE.

Mais ce ſuccès, Madame, eſt encore incertain.
Attendez.

ATALIDE.

Non, vois-tu, je le nierois envain.
Je ne prens point plaiſir à croître ma miſere.
Je ſais pour ſe ſauver tout ce qu'il a dû faire.
Quand mes pleurs vers Roxane ont rappellé ſes pas,
Je n'ai point prétendu qu'il ne m'obéit pas.
Mais après les Adieux que je venois d'entendre,
Après tous les tranſports d'une douleur ſi tendre,

Je ſais qu'il n'a point dû lui faire remarquer
La joie & les tranſports qu'on vient de m'expliquer.
Toi-même juge-nous, & vois ſi je m'abuſe :
Pourquoi de ce conſeil moi ſeule ſuis-je excluſe?
Au ſort de Bajazet ai-je ſi peu de part?
A me chercher lui-même attendoit-il ſi tard,
N'étoit que de ſon cœur le trop juſte reproche
Lui fait peut-être, hélas ! éviter cette approche?
Mais non, je lui veux bien épargner ce ſouci.
Il ne me verra plus.

ZAIRE.

Madame, le voici.

SCENE IV.

BAJAZET, ATALIDE, ZAIRE.

BAJAZET.

C'En eſt fait, j'ai parlé, vous êtes obéie.
Vous n'avez plus, Madame, à craindre pour ma vie;
Et je ſerois heureux, ſi la foi, ſi l'honneur
Ne me reprochoit point mon injuſte bonheur,
Si mon cœur, dont le trouble en ſecret me condamne,
Pouvoit me pardonner auſſi-bien que Roxane.
Mais enfin je me vois les armes à la main.
Je ſuis libre, & je puis contre un frere inhumain,
Non plus par un ſilence aidé de votre adreſſe,

Diſputer en ces lieux le cœur de ſa Maîtreſſe;
Mais par de vrais combats, par de nobles dangers,
Moi-même le cherchant aux climats étrangers,
Lui diſputer les cœurs du Peuple & de l'Armée,
Et pour Juge entre nous prendre la Renommée.
Que vois-je? Qu'avez-vous? Vous pleurez!

ATALIDE.

Non, Seigneur,
Je ne murmure point contre votre bonheur.
Le Ciel, le juſte Ciel vous devoit ce miracle.
Vous ſavez ſi jamais j'y formai quelque obſtacle.
Tant que j'ai reſpiré, vos yeux me ſont témoins
Que votre ſeul péril occupoit tous mes ſoins,
Et puis qu'il ne pouvoit finir qu'avec ma vie,
C'eſt ſans regret auſſi que je la ſacrifie.
Il eſt vrai, ſi le Ciel eut écouté mes vœux,
Qu'il pouvoit m'accorder un trépas plus heureux.
Vous n'en auriez pas moins épouſé ma Rivale.
Vous pouviez l'aſſurer de la foi conjugale.
Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'Epoux,
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous.
Roxane s'eſtimoit aſſez récompenſée,
Et j'aurois en mourant cette douce penſée,
Que vous ayant moi-même impoſé cette loi,
Je vous ai vers Roxane envoyé plein de moi;
Qu'emportant chez les morts toute votre tendreſſe,
Ce n'eſt point un Amant en vous que je lui laiſſe.

BAJAZET.

Que parlez-vous, Madame, & d'Epoux & d'Amant!
O Ciel! De ce diſcours quel eſt le fondement?

Qui peut vous avoir fait ce récit infidele ?
Moi, j'aimerois Roxane, ou je vivrois pour elle,
Madame ! ah ! croyez-vous que loin de le penſer,
Ma bouche ſeulement eut pu le prononcer ?
Mais l'un ni l'autre enfin n'étoit point néceſſaire,
La Sultane a ſuivi ſon penchant ordinaire :
Et ſoit qu'elle ait d'abord expliqué mon retour
Comme un gage certain qui marquoit mon amour,
Soit que le temps trop cher la preſſat de ſe rendre ;
A peine ai-je parlé, que ſans preſque m'entendre,
Ses pleurs précipités ont coupé mes diſcours.
Elle met dans ma main ſa fortune, ſes jours,
Et ſe fiant enfin à ma reconnoiſſance,
D'un hymen infaillible a formé l'eſpérance.
Moi-même rougiſſant de ſa crédulité,
Et d'un amour ſi tendre & ſi peu mérité ;
Dans ma confuſion, que Roxane, Madame,
Attribuoit encore à l'excès de ma flâme,
Je me trouvois barbare, injuſte, criminel.
Croyez qu'il m'a fallu dans ce moment cruel,
Pour garder juſqu'au bout un ſilence perfide,
Rappeller tout l'amour que j'ai pour Atalide.
Cependant quand je viens après de tels efforts
Chercher quelque ſecours contre tous mes remords,
Vous-même contre moi je vous vois irritée,
Reprocher votre mort à mon ame agitée.
Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment,
Tout ce que je vous dis vous touche foiblement.
Madame, finiſſons & mon trouble & le votre.
Ne nous affligeons point vainement l'un & l'autre.
Roxane n'eſt pas loin. Laiſſez agir ma foi.

J'irai, bien plus content & de vous & de moi,
Détromper ſon amour d'une feinte forcée,
Que je n'allois tantôt déguiſer ma penſée.
La voici.

ATALIDE.

Juſte Ciel! Où va-t-il s'expoſer?
Si vous m'aimez, gardez de la déſabuſer.

SCENE V.

BAJAZET, ROXANE, ATALIDE.

ROXANE.

VEnez, Seigneur, venez. Il eſt temps de paroître,
Et que tout le Serrail reconnoiſſe ſon Maître.
Tout ce Peuple nombreux, dont il eſt habité,
Aſſemblé par mon ordre attend ma volonté.
Mes eſclaves gagnés, que le reſte va ſuivre,
Sont les premiers Sujets que mon amour vous livre.
L'auriez-vous cru, Madame, & qu'un ſi prompt retour
Fit à tant de fureur ſuccéder tant d'amour?
Tantôt à me venger fixe & déterminée,
Je jurois qu'il voyoit ſa derniere journée.
A peine cependant Bajazet m'a parlé,
L'amour fit le ſerment, l'amour l'a violé.
J'ai cru dans ſon déſordre entrevoir ſa tendreſſe,
J'ai prononcé ſa grace, & je crois ſa promeſſe.

BAJAZET.

Oui, je vous ai promis, & j'ai donné ma foi
De n'oublier jamais tout ce que je vous dois;
J'ai juré que mes ſoins, ma juſte complaiſance,
Vous répondront toûjours de ma reconnoiſſance,
Si je puis à ce prix mériter vos bienfaits,
Je vais de vos bontés attendre les effets.

SCENE VI.

ROXANE, ATALIDE.

ROXANE.

DE quel étonnement, ô Ciel! ſuis-je frappée?
Eſt-ce un ſonge? Et mes yeux ne m'ont-ils point trompée?
Quel eſt ce ſombre accueil, & ce diſcours glacé
Qui ſemble révoquer tout ce qui s'eſt paſſé?
Sur quel eſpoir croit-il que je me ſois rendue,
Et qu'il ait regagné mon amitié perdue?
J'ai cru qu'il me juroit que juſques à la mort
Son amour me laiſſoit maîtreſſe de ſon ſort.
Se répent-il déja de m'avoir appaiſée?
Mais moi-même tantôt me ſerois-je abuſée?
Ah!... Mais il vous parloit. Quels étoient ſes diſcours,
Madame?

ATALIDE.

Moi, Madame! Il vous aime toûjours.

ROXANE.

Il y va de ſa vie, au moins que je le croie.
Mais de grace, parmi tant de ſujets de joie,
Répondez-moi, comment pouvez-vous expliquer
Ce chagrin, qu'en ſortant il m'a fait remarquer?

ATALIDE.

Madame, ce chagrin n'a point frappé ma vue.
Il m'a de vos bontés long-temps entretenue.
Il en étoit tout plein quand je l'ai rencontré.
J'ai cru le voir ſortir tel qu'il étoit entré.
Mais, Madame, après tout, faut il être ſurpriſe
Que tout prêt d'achever cette grande entrepriſe,
Bajazet s'inquiete, & qu'il laiſſe échapper
Quelque marque des ſoins qui doivent l'occuper?

ROXANE.

Je vois qu'à l'excuſer votre adreſſe eſt extrême.
Vous parlez mieux pour lui, qu'il ne parle lui-même.

ATALIDE.

Et quel autre intérêt ...

ROXANE.

Madame, c'eſt aſſez.
Je conçois vos raiſons mieux que vous ne penſez.
Laiſſez-moi. J'ai beſoin d'un peu de ſolitude.
Ce jour me jette auſſi dans quelque inquiétude.
J'ai, comme Bajazet, mon chagrin & mes ſoins,
Et je veux un moment y penſer ſans témoins.

SCENE VII.

ROXANE *ſeule.*

DE tout ce que je vois, que faut-il que je penſe?
Tous deux à me tromper ſont-ils d'intelligence?
Pourquoi ce changement, ce diſcours, ce départ?
N'ai-je pas même entr'eux ſurpris quelque regard?
Bajazet interdit! Atalide étonnée!
O Ciel! A cet affront m'auriez-vous condamnée?
De mon aveugle amour ſeroient-ce là les fruits?
Tant de jours douloureux, tant d'inquietes nuits,
Mes brigues, mes complots, ma trahiſon fatale,
N'aurois-je tout tenté que pour une Rivale!
Mais peut-être qu'auſſi trop prompte à m'affliger
J'obſerve de trop près un chagrin paſſager.
J'impute à ſon amour l'effet de ſon caprice.
N'eut-il pas juſqu'au bout conduit ſon artifice?
Prêt à voir le ſuccès de ſon déguiſement,
Quoi! ne pouvoit-il pas feindre encore un moment?
Non, non, raſſurons-nous. Trop d'amour m'intimide:
Et pourquoi dans ſon cœur redouter Atalide?
Quel ſeroit ſon deſſein? Qu'a-t-elle fait pour lui!

Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'hui ?
Mais, hélas ! De l'amour ignorons-nous l'empire ?
Si par quelque autre charme Atalide l'attire,
Qu'importe qu'il nous doive, & le Sceptre, & le jour ?
Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour ?
Et ſans chercher plus loin, quand l'Ingrat me ſut plaire,
Ai-je mieux reconnu les bontés de ſon Frere ?
Ah ! ſi d'une autre chaîne il n'étoit point lié,
L'offre de mon hymen l'eut-il tant effrayé ?
N'eut-il pas ſans regret ſecondé mon envie ?
L'eut-il refuſé même aux dépens de ſa vie ?
Que de juſtes raiſons... Mais, qui vient me parler ?
Que veut-on ?

SCENE VIII.

ROXANE, ZATIME.

ZATIME.

PArdonnez ſi j'oſe vous troubler.
Mais, Madame, un Eſclave arrive de l'Armée ;
Et quoique ſur la Mer la porte fut fermée,
Les Gardes ſans tarder l'ont ouverte à genoux
Aux ordres du Sultan qui s'adreſſent à vous.
Mais, ce qui me ſurprend, c'eſt Orcan qu'il envoie.

ROXANE.

Orcan !

ZATIME.

Oui, de tous ceux que le Sultan emploie,
Orcan le plus fidele à ſervir ſes deſſeins,
Né ſous le Ciel brûlant des plus noirs Africains.
Madame, il vous demande avec impatience.
Mais j'ai cru vous devoir avertir par avance,
Et ſouhaitant ſur-tout qu'il ne vous ſurprit pas,
Dans votre Appartement j'ai retenu ſes pas.

ROXANE.

Quel malheur imprévu vient encor me confondre?
Quel peut être cet ordre? Et que puis-je répondre?
Il n'en faut point douter, le Sultan inquiet,
Une ſeconde fois condamne Bajazet.
On ne peut ſur ſes jours ſans moi rien entreprendre.
Tout m'obéit ici. Mais dois-je le défendre?
Quel eſt mon Empereur? Bajazet? Amurat?
J'ai trahi l'un, mais l'autre eſt peut-être un Ingrat.
Le temps preſſe. Que faire en ce doute funeſte?
Allons. Employons bien le moment qui nous reſte.
Ils ont beau ſe cacher. L'amour le plus diſcret
Laiſſe par quelque marque échapper ſon ſecret.
Obſervons Bajazet. Etonnons Atalide;
Et couronnons l'Amant, ou perdons le Perfide.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

AH! ſais-tu mes frayeurs? Sais-tu que dans ces lieux
J'ai vu du fier Orcan le viſage odieux?
En ce moment fatal que je crains ſa venue!
Que je crains... Mais dis-moi, Bajazet t'a-t-il vue?
Qu'a-t-il dit? Se rend-il, Zaïre, à mes raiſons?
Ira-t-il voir Roxane, & calmer ſes ſoupçons?

ZAIRE.

Il ne peut plus la voir ſans qu'elle le commande.
Roxane ainſi l'ordonne, elle veut qu'il l'attende.
Sans doute, à cet Eſclave elle veut le cacher.
J'ai feint en le voyant de ne le point chercher.
J'ai rendu votre Lettre, & j'ai pris ſa réponſe.
Madame, vous verrez ce qu'elle vous annonce.

ATALIDE, lit.

Après tant d'injuſtes détours,
Faut-il qu'à feindre encor votre amour me convie?
Mais je veux bien prendre ſoin d'une vie,
Dont vous jurez que dépendent vos jours.
Je verrai la Sultane; & par ma complaiſance,
Par de nouveaux ſermens de ma reconnaiſſance,

J'appaiſerai, ſi je puis, ſon courroux.
N'exigez rien de plus. Ni la mort, ni vous-même,
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
Puiſque jamais je n'aimerai que vous.
Hélas! Que me dit-il! Croit-il que je l'ignore?
Ne ſais-je pas aſſez qu'il m'aime, qu'il m'adore?
Eſt-ce ainſi qu'à mes vœux il ſait s'accommoder?
C'eſt Roxane, & non moi qu'il faut perſuader.
De quelle crainte encor me laiſſe-t-il ſaiſie?
Funeſte aveuglement! Perfide jalouſie!
Récit menteur! Soupçons que je n'ai pu céler!
Falloit-il vous entendre, ou falloit-il parler?
C'étoit fait, mon bonheur ſurpaſſoit mon attente.
J'étois aimée, heureuſe, & Roxane contente.
Zaïre, s'il ſe peut, retourne ſur tes pas.
Qu'il l'appaiſe. Ces mots ne me ſuffiſent pas.
Que ſa bouche, ſes yeux, tout l'aſſure qu'il l'aime.
Qu'elle le croye enfin. Que ne puis-je moi-même,
Echauffant par mes pleurs ſes ſoins trop languiſſans,
Mettre dans ſes diſcours tout l'amour que je ſens!
Mais à d'autres périls je crains de le commettre.

ZAIRE.

Roxane vient à vous.

ATALIDE.

Ah! Cachons cette Lettre.

* * * *
* * *

SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAIRE.

ROXANE, *à Zatime.*

Viens J'ai reçu cet ordre. Il faut l'intimider.

ATALIDE, *à Zaire.*

Va, cours, & tâche enfin de le perſuader.

SCENE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ROXANE.

Madame, j'ai reçu des Lettres de l'armée,
De tout ce qui s'y paſſe êtes-vous informée?

ATALIDE.

On m'a dit que du Camp un Eſclave eſt venu,
Le reſte eſt un ſecret qui ne m'eſt pas connu.

ROXANE.

Amurat eſt heureux, la fortune eſt changée,
Madame, & ſous ſes loix Babylone eſt rangée.

ATALIDE.

Hé quoi, Madame? Oſmin ...

ROXANE.

Etoit mal averti,

Et depuis ſon départ cet Eſclave eſt parti.
C'en eſt fait.

ATALIDE.

Quel revers !

ROXANE.

Pour comble de diſgraces,
Le Sultan qui l'envoye eſt parti ſur ſes traces.

ATALIDE.

Quoi ! les Perſans armés ne l'arrêtent donc pas ?

ROXANE.

Non, Madame. Vers nous il revient à grands pas.

ATALIDE.

Que je vous plains, Madame ! Et qu'il eſt néceſſaire
D'achever promptement ce que vous vouliez faire !

ROXANE.

Il eſt tard de vouloir s'oppoſer au vainqueur.

ATALIDE.

O Ciel !

ROXANE.

Le temps n'a point adouci ſa rigueur.
Vous voyez dans mes mains ſa volonté ſuprême.

ATALIDE.

Et que vous mande-t-il ?

ROXANE.

Voyez. Liſez vous-même.
Vous connoiſſez, Madame, & la lettre, & le ſeing.

ATALIDE.

Du cruel Amurat je reconnois la main.
(*Elle lit.*)
Avant que Babylone éprouvat ma puiſſance,

Je vous ai fait porter mes ordres abſolus.
Je ne veux point douter de votre obéiſſance,
Et crois que maintenant Bajazet ne vit plus.
Je laiſſe ſous mes loix Babylone aſſervie,
Et confirme en partant mon ordre ſouverain.
Vous, ſi vous avez ſoin de votre propre vie,
Ne vous montrez à moi que ſa tête à la main.

ROXANE.

Hé bien?

ATALIDE.

Cache tes pleurs, malheureuſe Atalide!

ROXANE.

Que vous ſemble?

ATALIDE.

Il pourſuit ſon deſſein parricide,
Mais il penſe proſcrire un Prince ſans appui.
Il ne ſait pas l'amour qui vous parle pour lui,
Que vous & Bajazet vous ne faites qu'une ame,
Que plutôt, s'il le faut, vous mourrez...

ROXANE.

Moi, Madame?
Je voudrois le ſauver, je ne le puis haïr.
Mais...

ATALIDE.

Quoi donc? Qu'avez-vous réſolu?

ROXANE.

D'obéir.

ATALIDE.

D'obéir!

ROXANE.

Et que faire en ce péril extrême?
Il le faut.

ATALIDE

ATALIDE.

Quoi! ce Prince aimable... qui vous aime,
Verra finir ſes jours qu'il vous a deſtinés!

ROXANE.

Il le faut, & déja mes ordres ſont donnés.

ATALIDE.

Je me meurs.

ZATIME.

Elle tombe, & ne vit plus qu'à peine.

ROXANE.

Allez, conduiſez-la dans la Chambre prochaine;
Mais au moins obſervez ſes regards, ſes diſcours,
Tout ce qui convaincra leurs perfides amours.

SCENE IV.

ROXANE *ſeule.*

MA Rivale à mes yeux s'eſt enfin déclarée.
Voila ſur quelle foi je m'étois aſſurée.
Depuis ſix mois entiers j'ai cru que nuit & jour
Ardente, elle veilloit au ſoin de mon amour.
Et c'eſt moi qui du ſien miniſtre trop fidele,
Semble depuis ſix mois ne veiller que pour elle,
Qui me ſuis appliquée à chercher les moyens
De lui faciliter tant d'heureux entretiens,
Et qui même ſouvent, prévenant ſon envie,
Ai haté les momens les plus doux de ſa vie.
Ce n'eſt pas tout. Il faut maintenant m'éclaircir,
Si dans ſa perfidie elle a ſu réuſſir.

Il faut.... Mais que pourrois-je apprendre davantage ?
Mon malheur n'eſt-il pas écrit ſur ſon viſage?
Vois-je pas au travers de ſon ſaiſiſſement,
Un cœur dans ſes douleurs content de ſon Amant?
Exempte des ſoupçons dont je ſuis tourmentée,
Ce n'eſt que pour ſes jours qu'elle eſt épouvantée.
N'importe. Pourſuivons. Elle peut comme moi,
Sur des gages trompeurs s'aſſurer de ſa foi.
Pour le faire expliquer tendons-lui quelque piege.
Mais quel indigne emploi moi-même m'impoſai-je?
Quoi donc! à me gêner appliquant mes eſprits,
J'irai faire à mes yeux éclater ſes mépris?
Lui-même il peut prévoir & tromper mon adreſſe.
D'ailleurs, l'ordre, l'Eſclave, & le viſir me preſſe.
Il faut prendre parti, l'on m'attend. Faiſons mieux,
Sur tout ce que j'ai vû fermons plutôt les yeux.
Laiſſons de leur amour la recherche importune.
Pouſſons à bout l'ingrat, & tentons la fortune.
Voyons, ſi par mes ſoins, ſur le Trône élevé,
Il oſera trahir l'amour qui l'a ſauvé;
Et ſi de mes bienfaits lâchement libérale,
Sa main en oſera couronner ma Rivale.
Je ſaurai bien toûjours retrouver le moment
De punir, s'il le faut, la Rivale & l'Amant.
Dans ma juſte fureur obſervant le Perfide,
Je ſaurai le ſurprendre avec ſon Atalide;
Et d'un même poignard les uniſſant tous deux,
Les percer l'un & l'autre, & moi-même après eux.
Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre,
Je veux tout ignorer.

SCENE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

AH! que viens-tu m'apprendre,
Zatime? Bajazet en eſt-il amoureux?
Vois-tu dans ſes diſcours qu'ils s'entendent tous deux?

ZATIME.

Elle n'a point parlé. Toûjours évanouie,
Madame, elle ne marque aucun reſte de vie
Que par de longs ſoupirs & des gémiſſemens
Qu'il ſemble que ſon cœur va ſuivre à tous momens.
Vos Femmes, dont le ſoin à l'envi la ſoulage,
Ont découvert ſon ſein, pour leur donner paſſage.
Moi-même avec ardeur ſecondant ce deſſein,
J'ai trouvé ce Billet enfermé dans ſon ſein.
Du prince votre Amant j'ai reconnu la lettre,
Et j'ai cru qu'en vos mains je devois le remettre.

ROXANE.

Donne. Pourquoi frémir? Et quel trouble ſoudain
Me glace à cet objet & fait trembler ma main!
Il peut l'avoir écrit ſans m'avoir offenſée.
Il peut même... Liſons, & voyons ſa penſée.
. . . . . *Ni la mort, ni vous même,*
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
Puiſque jamais je n'aimerai que vous.

Ah! de la trahiſon me voilà donc inſtruite.
Je reconnois l'appas dont ils m'avoient ſéduite.
Ainſi donc mon amour étoit récompenſé,
Lâche, indigne du jour que je t'avois laiſſé?
Ah! Je reſpire enfin; & ma joye eſt extrême
Que le Traître une fois ſe ſoit trahi lui-même.
Libre des ſoins cruels où j'allois m'engager,
Ma tranquille fureur n'a plus qu'à ſe venger.
Qu'il meure. Vengeons-nous. Courez. Qu'on le ſaiſiſſe.
Que la main des Muets s'arme pour ſon ſupplice.
Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunés,
Par qui de ſes Pareils les jours ſont terminés.
Cours, Zatime, ſois prompte à ſervir ma colere.

ZATIME.

Ah, Madame!

ROXANE.

Quoi donc?

ZATIME.

Si ſans trop vous déplaire,
Dans les juſtes tranſports, Madame, où je vous vois,
J'oſois vous faire entendre une timide voix;
Bajazet, il eſt vrai, trop indigne de vivre,
Aux mains de ces Cruels mérite qu'on le livre:
Mais tout ingrat qu'il eſt, croyez-vous aujourd'hui
Qu'Amurat ne ſoit pas plus à craindre que lui?
Et qui ſait ſi déja quelque bouche infidelle
Ne l'a point averti de votre amour nouvelle?
Des cœurs comme le ſien, vous le ſavez aſſez,
Ne ſe regagnent plus, quand ils ſont offenſés,
Et la plus prompte mort dans ce moment ſévere

Devient de leur amour la marque la plus chere.

ROXANE.

Avec quelle insolence, & quelle cruauté,
Ils se jouoient tous deux de ma crédulité!
Quel penchant, quel plaisir je sentois à les croire!
Tu ne remportois pas une grande victoire,
Perfide, en abusant ce cœur préoccupé,
Qui lui-même craignoit de se voir détrompé.
Moi! Qui de ce haut rang qui me rendoit si fiere,
Dans le sein du malheur t'ai cherché la premiere,
Pour attacher des jours tranquilles, fortunés,
Aux périls dont tes jours étoient environnés.
Après tant de bonté, de soin, d'ardeurs extrêmes,
Tu ne saurois jamais prononcer que tu m'aimes!
Mais dans quel souvenir me laissai-je égarer?
Tu pleures, malheureuse? Ah! tu devois pleurer,
Lorsque d'un vain desir à ta perte poussée,
Tu conçus de le voir la premiere pensée.
Tu pleures? Et l'Ingrat tout prêt à te trahir,
Prépare les discours dont il veut t'éblouir.
Pour plaire à ta Rivale il prend soin de sa vie.
Ah! Traître, tu mourras. Quoi! tu n'es point partie?
Va. Mais nous-même allons, précipitons nos pas.
Qu'il me voye attentive au soin de son trépas,
Lui montrer à la fois, & l'ordre de son Frere,
Et de sa trahison ce gage trop sincere.
Toi, Zatime, retiens ma Rivale en ces lieux.
Qu'il n'ait en expirant que ses cris pour adieux.
Qu'elle soit cependant fidellement servie.
Prens soin d'elle. Ma haine a besoin de sa vie.
Ah! si pour son Amant facile à s'attendrir,

La peur de ſon trépas la fit preſque mourir,
Quel ſurcroît de vengeance & de douceur nouvelle,
De le montrer bien-tôt pâle & mort devant elle,
De voir ſur cet objet ſes regards arrêtés
Me payer les plaiſirs que je leur ai prêtés!
Va, retiens-la: Sur-tout garde bien le ſilence.
Moi... Mais qui vient ici différer ma vengeance?

SCENE VI.

ROXANE, ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

QUe faites-vous, Madame? En quels retardemens,
D'un jour ſi précieux perdez-vous les momens?
Byſance, par mes ſoins preſque entiere aſſemblée,
Interroge ſes Chefs, de leur crainte troublée:
Et tous, pour s'expliquer, ainſi que mes Amis,
Attendent le ſignal que vous m'aviez promis.
D'où vient que ſans répondre à leur impatience,
Le Serrail cependant garde un triſte ſilence?
Déclarez-vous, Madame, & ſans plus différer...

ROXANE.

Oui, vous ſerez content, je vais me déclarer.

ACOMAT.

Madame, quel regard, & quelle voix ſévere,
Malgré votre diſcours m'aſſure du contraire?
Quoi! déja votre amour, des obſtacles vaincu...

ROXANE.

Bajazet eſt un traître, & n'a que trop vécu.

ACOMAT.

Lui!

ROXANE.

Pour moi, pour vous-même également perfide,
Il nous trompoit tous deux.

ACOMAT.

Comment?

ROXANE.

Cette Atalide,
Qui même n'étoit pas un aſſez digne prix
De tout ce que pour lui vous avez entrepris...

ACOMAT.

Hé bien?

ROXANE.

Liſez. Jugez après cette inſolence,
Si nous devons d'un Traître embraſſer la défenſe.
Obéiſſons plutôt à la juſte rigueur
D'Amurat qui s'approche & retourne vainqueur,
Et livrant ſans regret un indigne complice,
Appaiſons le Sultan par un prompt ſacrifice.

ACOMAT, *lui rendant le Billet.*

Oui, puiſque juſques-là l'Ingrat m'oſe outrager,
Moi-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger,
Madame. Laiſſez-moi nous laver l'un & l'autre
Du crime que ſa vie a jetté ſur la nôtre.
Montrez-moi le chemin, j'y cours.

ROXANE.

Non, Acomat.
Laiſſez-moi le plaiſir de confondre l'Ingrat.
Je veux voir ſon déſordre, & jouir de ſa honte.

Je perdrois ma vengeance en la rendant ſi prompte.
Je vais tout préparer. Vous, cependant, allez
Diſperſer promptement vos Amis aſſemblés.

SCENE VII.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

DEmeure. Il n'eſt pas temps, cher Oſmin, que je ſorte.

OSMIN.

Quoi! juſques-là, Seigneur, votre amour vous tranſporte?
N'avez-vous pas pouſſé la vengeance aſſez loin?
Voulez-vous de ſa mort être encor le témoin?

ACOMAT.

Que veux-tu dire? Es-tu toi-même ſi crédule,
Que de me ſoupçonner d'un courroux ridicule?
Moi, jaloux? Plut au Ciel qu'en me manquant de foi,
L'imprudent Bajazet n'eut offenſé que moi!

OSMIN.

Et pourquoi donc, Seigneur, au-lieu de le défendre...

ACOMAT.

Et la Sultane eſt-elle en état de m'entendre?
Ne voyois-tu pas bien, quand je l'allois trouver,
Que j'allois avec lui me perdre, ou me ſauver?
Ah! de tant de conſeils évenement ſiniſtre!

Prince aveugle! Ou plutôt, trop aveugle Miniſtre!
Il te ſied bien d'avoir, en de ſi jeunes mains,
Chargé d'ans & d'honneurs, confié tes deſſeins,
Et laiſſé d'un Viſir la fortune flottante
Suivre de ces Amans la conduite imprudente!

OSMIN.

Hé! laiſſez-les entr'eux exercer leur courroux.
Bajazet veut périr, Seigneur, ſongez à vous.
Qui peut de vos deſſeins révéler le myſtere,
Sinon quelques Amis engagés à ſe taire?
Vous verrez par ſa mort le Sultan adouci.

ACOMAT.

Roxane en ſa fureur peut raiſonner ainſi;
Mais moi qui vois plus loin, qui par un long uſage,
Des maximes du Trône ai fait l'apprentiſſage,
Qui d'emplois en emplois, vieilli ſous trois Sultans,
Ai vu de mes Pareils les malheurs éclatans;
Je ſais, ſans me flatter, que de ſa ſeule audace
Un homme tel que moi doit attendre ſa grace,
Et qu'une mort ſanglante eſt l'unique traité
Qui reſte entre l'Eſclave, & le Maître irrité.

OSMIN.

Fuyez donc.

ACOMAT.

J'approuvois tantôt cette penſée,
Mon entrepriſe alors étoit moins avancée.
Mais il m'eſt déſormais trop dur de reculer.
Par une belle chûte il faut me ſignaler,
Et laiſſer un débris du moins après ma fuite,
Qui de mes Ennemis retarde la pourſuite.
Bajazet vit encor. Pourquoi nous étonner?
Acomat de plus loin a ſu le ramener.

Sauvons-le, malgré lui, de ce péril extrême,
Pour nous, pour nos Amis, pour Roxane elle-même;
Tu vois combien ſon cœur prêt à le protéger,
A retenu mon bras trop prompt à le venger.
Je connois peu l'amour; mais j'oſe te répondre
Qu'il n'eſt pas condamné puiſqu'on le veut confondre,
Que nous avons du temps. Malgré ſon déſeſpoir
Roxane l'aime encore, Oſmin, & le va voir.

OSMIN.

Enfin, que vous inſpire une ſi noble audace?
Si Roxane l'ordonne, il faut quitter la place.
Ce Palais eſt tout plein...

ACOMAT.

Oui, d'Eſclaves obſcurs,
Nourris loin de la guerre, à l'ombre de ſes Murs.
Mais toi, dont la valeur d'Amurat oubliée,
Par de communs chagrins à mon ſort s'eſt liée,
Voudras-tu juſqu'au bout ſeconder mes fureurs?

OSMIN.

Seigneur, vous m'offenſez. Si vous mourez, je meurs.

ACOMAT.

D'Amis & de Soldats une troupe hardie,
Aux portes du Palais attend notre ſortie.
La Sultane d'ailleurs ſe fie à mes diſcours.
Nourri dans le Serrail, j'en connois les détours.
Je ſais de Bajazet l'ordinaire demeure.
Ne tardons plus. Marchons; & s'il faut que je meure,
Mourons, moi, cher Oſmin, comme un Viſir, & toi
Comme le Favori d'un homme tel que moi.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ATALIDE *ſeule.*

HÉlas! je cherche envain. Rien ne s'offre à ma vue.
Malheureuſe! Comment puis-je l'avoir perdue?
Ciel! aurois-tu permis que mon funeſte amour,
Expoſat mon Amant tant de fois en un jour!
Que pour dernier malheur, cette Lettre fatale
Fut encor parvenue aux yeux de ma Rivale!
J'étois en ce lieu même, & ma timide main,
Quand Roxane a paru, l'a cachée en mon ſein.
Sa préſence a ſurpris mon ame déſolée.
Ses menaces, ſa voix, un ordre m'a troublée.
J'ai ſenti défaillir ma force & mes eſprits.
Ses Femmes m'entouroient quand je les ai repris,
A mes yeux étonnés leur troupe eſt diſparue.
Ah! trop cruelles mains qui m'avez ſecourue,
Vous m'avez vendu cher vos ſecours inhumains,
Et par vous cette Lettre a paſſé dans ſes mains!
Quels deſſeins maintenant occupe ſa penſée?
Sur qui ſera d'abord ſa vengeance exercée?
Quel ſang pourra ſuffire à ſon reſſentiment?
Ah! Bajazet eſt mort, ou meurt en ce moment.
Cependant on m'arrête, on me tient enfermée.
On ouvre. De ſon ſort je vais être informée.

SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ROXANE.

REtirez-vous.

ATALIDE.

Madame... Excuſez l'embarras...

ROXANE.

Retirez-vous, vous dis-je, & ne repliquez pas.
Gardes, qu'on la retienne.

SCENE III.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

OUi, tout eſt prêt, Zatime.
Orcan & les muets attendent leur Victime.
Je ſuis pourtant toûjours maîtreſſe de ſon ſort.
Je puis le retenir; mais s'il ſort, il eſt mort.
Vient-il?

ZATIME.

Oui, ſur mes pas un Eſclave l'amene;
Et loin de ſoupçonner ſa diſgrace prochaine,
Il m'a paru, Madame, avec empreſſement
Sortir, pour vous chercher, de ſon Appartement.

ROXANE.

Ame lâche, & trop digne enfin d'être déçue,
Peux-tu ſouffrir encor qu'il paroiſſe à ta vue ?
Crois-tu par tes diſcours le vaincre ou l'étonner ?
Quand même il ſe rendoit, peux-tu lui pardonner ?
Quoi ! ne devrois-tu pas être déja vengée ?
Ne crois-tu pas encore être aſſez outragée ?
Sans perdre tant d'efforts ſur ce cœur endurci,
Que ne le laiſſons nous périr... Mais le voici.

SCENE IV.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

JE ne vous ferai point de reproches frivoles.
Les momens ſont trop chers pour les perdre en paroles.
Mes ſoins vous ſont connus. En un mot, vous vivez,
Et je ne vous dirois que ce que vous ſavez.
Malgré tout mon amour, ſi je n'ai pu vous plaire,
Je n'en murmure point. Quoiqu'à ne vous rien taire,
Ce même amour, peut-être, & ces mêmes bienfaits
Auroient dû ſuppléer à mes foibles attraits.
Mais je m'étonne enfin que pour reconnoiſſance,
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance,
Vous ayez ſi long-temps, par des détours ſi bas,

Feint un amour pour moi que vous ne ſentiez pas.

BAJAZET.

Qui, moi, madame?

ROXANE.

Oui, toi. Voudrois-tu point encore
Me nier un mépris que tu crois que j'ignore?
Ne prétendrois-tu point par tes fauſſes couleurs,
Déguiſer un amour qui te retient ailleurs,
Et me jurer enfin d'une bouche perfide,
Tout ce que tu ne ſens que pour ton Atalide?

BAJAZET.

Atalide, Madame! O Ciel! Qui vous a dit...

ROXANE.

Tiens, perfide, regarde & démens cet écrit.

BAJAZET.

Je ne vous dis plus rien. Cette Lettre ſincere,
D'un malheureux amour contient tout le myſtere.
Vous ſavez un ſecret que tout prêt à s'ouvrir,
Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir.
J'aime, je le confeſſe; & devant que votre ame
Prévenant mon eſpoir m'eut déclaré ſa flâme,
Déja plein d'un amour dès l'enfance formé,
A tout autre deſir mon cœur étoit fermé.
Vous me vintes offrir & la vie & l'Empire.
Et même votre amour, ſi j'oſe vous le dire,
Conſultant vos bienfaits, les crut, & ſur leur foi
De tous mes ſentimens vous répondit pour moi.
Je connus votre erreur; mais que pouvois je faire?
Je vis en même temps qu'elle vous étoit chere.
Combien le Trône tente un cœur ambitieux!
Un ſi noble préſent me fit ouvrir les yeux.

Je chéris, j'acceptai ſans tarder davantage,
L'heureuſe occaſion de ſortir d'eſclavage ;
D'autant plus qu'il falloit l'accepter, ou périr ;
D'autant plus que vous-même ardente à me l'offrir,
Vous ne craigniez rien tant que d'être refuſée,
Que même mes refus vous auroient expoſée,
Qu'après avoir oſé me voir & me parler,
Il étoit dangereux pour vous de reculer.
Cependant je n'en veux pour témoin que vos plaintes.
Ai-je pu vous tromper par des promeſſes feintes ?
Songez combien de fois vous m'avez reproché
Un ſilence, témoin de mon trouble caché.
Plus l'effet de vos ſoins & ma gloire étoient proches,
Plus mon cœur interdit ſe faiſoit de reproches.
Le Ciel qui m'entendoit, ſait bien qu'en même temps
Je ne m'arrêtois pas à des vœux impuiſſans.
Et ſi l'effet enfin ſuivant mon eſpérance,
Eut ouvert un champ libre à ma reconnoiſſance,
J'aurois par tant d'honneurs, par tant de dignités,
Contenté votre orgueil, & payé vos bontés,
Que vous-même, peut-être ...

ROXANE.

Et que pourrois tu faire ?
Sans l'offre de ton cœur par où peux-tu me plaire ?
Que ls ſeroient de tes vœux les inutiles fruits ?
Ne te ſouvient-il plus de tout ce que je ſuis ?
Maîtreſſe du ſerrail, Arbitre de ta vie,
Et même de l'Etat qu'Amurat me confie,
Sultane, & ce qu'envain j'ai cru trouver en toi,

Souveraine d'un cœur qui n'eut aimé que moi.
Dans ce comble de gloire où je ſuis arrivée,
A quel indigne honneur m'avois-tu réſervée?
Traînerois-je en ces lieux un ſort infortuné,
Vil rebut d'un ingrat que j'aurois couronné,
De mon rang deſcendue, à mille autres égale,
Ou la premiere Eſclave enfin de ma Rivale?
Laiſſons ces vains diſcours; & ſans m'importuner,
Pour la derniere fois veux-tu vivre & regner?
J'ai l'ordre d'Amurat, & je puis t'y ſouſtraire:
Mais tu n'as qu'un moment. Parle.

BAJAZET.

Que faut-il faire?

ROXANE.

Ma Rivale eſt ici. Suis-moi ſans différer.
Dans les mains des Muets viens la voir expirer;
Et libre d'un amour à ta gloire funeſte,
Viens m'engager ta foi; le temps fera le reſte.
Ta grace eſt à ce prix, ſi tu veux l'obtenir.

BAJAZET.

Je ne l'accepterois que pour vous en punir,
Que pour faire éclater aux yeux de tout l'Empire,
L'horreur & le mépris que cette offre m'inſpire.
Mais à quelle fureur me laiſſant emporter,
Contre ſes triſtes jours vais-je vous irriter?
De mes emportemens elle n'eſt point complice,
Ni de mon amour même, & de mon injuſtice.
Loin de me retenir par des conſeils jaloux,
Elle me conjuroit de me donner à vous.
En un mot, ſéparez ſes vertus de mon crime.
Pourſuivez, s'il le faut, un courroux légitime,

Aux

Aux ordres d'amurat hâtez-vous d'obéir ;
Mais laiſſez-moi du moins mourir ſans vous haïr.
Amurat avec moi ne l'a point condamnée.
Epargnez une vie aſſez infortunée.
Ajoutez cette grace à tant d'autres bontés,
Madame ; & ſi jamais je vous fus cher...

ROXANE.

Sortez.

SCENE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

POur la derniere fois, Perfide, tu m'as vue,
Et tu vas rencontrer la peine qui t'eſt dûe.

ZATIME.

Atalide à vos pieds demande à ſe jetter,
Et vous prie un moment de vouloir l'écouter,
Madame. Elle vous veut faire l'aveu fidele
D'un ſecret important qui vous touche plus qu'elle.

ROXANE.

Oui, qu'elle vienne. Et toi, ſuis Bajazet qui ſort,
Et quand il ſera temps, viens m'apprendre ſon ſort.

SCENE VI.

ROXANE, ATALIDE.

ATALIDE.

JE ne viens plus, Madame, à feindre disposée,
Tromper votre bonté si long-temps abusée.
Confuse, & digne objet de vos inimitiés,
Je viens mettre mon cœur, & mon crime à vos pieds.
Oui, Madame, il est vrai que je vous ai trompée.
Du soin de mon amour seulement occupée,
Quand j'ai vu Bajazet, loin de vous obéir,
Je n'ai dans mes discours songé qu'à vous trahir.
Je l'aimai dès l'enfance; & dès ce temps, Madame,
J'avois par mille soins su prévenir son ame.
La Sultane, sa Mere, ignorant l'avenir,
Hélas! pour son malheur, se plut à nous unir.
Vous l'aimates depuis. Plus heureux l'un & l'autre,
Si connoissant mon cœur, ou me cachant le vôtre,
Votre amour de la mienne eut su se défier!
Je ne me noircis point, pour le justifier.
Je jure par le Ciel, qui me voit confondue,
Par ces grands Ottomans, dont je suis descendue,
Et qui tous avec moi vous parlent à genoux,
Pour le plus pur du sang qu'ils ont transmis en nous.
Bajazet à vos soins tôt ou tard plus sensible,
Madame, à tant d'attraits n'étoit pas invincible.
Jalouse, & toûjours prête à lui représenter
Tout ce que je croyois digne de l'arrêter,

Je n'ai rien négligé, plaintes, larmes, colere,
Quelquefois atteſtant les Manes de ſa Mere;
Ce jour même, des jours le plus infortuné,
Lui reprochant l'eſpoir qu'il vous avoit donné,
Et de ma mort enfin le prenant à partie,
Mon importune ardeur ne s'eſt point ralentie,
Qu'arrachant, malgré lui, des gages de ſa foi,
Je ne ſois parvenue à le perdre avec moi.
Mais pourquoi vos bontés ſeroient-elles laſſées?
Ne vous arrêtez point à ſes froideurs paſſées.
C'eſt moi qui l'y forçai. Les nœuds que j'ai rompus
Se rejoindront bien-tôt, quand je ne ſerai plus.
Quelque peine pourtant qui ſoit dûe à mon crime,
N'ordonnez pas vous-même une mort légitime,
Et ne vous montrez point à ſon cœur éperdu,
Couverte de mon ſang par vos mains répandu.
D'un cœur trop tendre encore épargnez la foi-
bleſſe.
Vous pouvez de mon ſort me laiſſer la maîtreſſe,
Madame, mon trépas n'en ſera pas moins prompt.
Jouiſſez d'un bonheur dont ma mort vous répond.
Couronnez un Héros dont vous ſerez chérie.
J'aurai ſoin de ma mort, prenez ſoin de ſa vie.
Allez, Madame, allez. Avant votre retour,
J'aurai d'une Rivale affranchi votre amour.

ROXANE.

Je ne mérite pas un ſi grand ſacrifice.
Je me connois, Madame, & je me fais juſtice.
Loin de vous ſéparer, je prétens aujourd'hui
Par des nœuds éternels vous unir avec lui.
Vous jouirez bien-tôt de ſon aimable vue.
Levez-vous. Mais que veut Zatime toute émue?

SCENE VII.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ZATIME.

AH! venez vous montrer, Madame, ou déformais
Le rebelle Acomat eſt Maître du Palais.
Profanant des Sultans la demeure ſacrée,
Ses criminels Amis en ont forcé l'entrée.
Vos Eſclaves tremblans, dont la moitié s'enfuit,
Doutent ſi le Viſir vous ſert, ou vous trahit.

ROXANE.

Ah, les traîtres! Allons, & courons le confondre.
Toi, garde ma Captive, & ſonge à m'en répondre.

SCENE VIII.

ATALIDE, ZATIME.

ATALIDE.

HÉlas! Pour qui mon cœur doit-il faire des vœux?
J'ignore quel deſſein les anime tous deux.
Si de tant de malheurs quelque pitié te touche,
Je ne demande point, Zatime, que ta bouche
Trahiſſe en ma faveur Roxane & ſon ſecret.

Mais, de grace, dis moi ce que fait Bajazet.
L'as-tu vu? Pour ſes jours n'ai je encor rien à craindre?

ZATIME.

Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre.

ATALIDE.

Quoi! Roxane déja l'a t'elle condamné?

ZATIME.

Madame, le ſecret m'eſt ſur tout ordonné.

ATALIDE.

Malheureuſe! dis-moi ſeulement s'il reſpire?

ZATIME.

Il y va de ma vie, & je ne puis rien dire.

ATALIDE.

Ah! c'en eſt trop, Cruelle. Acheve, & que ta main
Lui donne de ton zele un gage plus certain.
Perce toi-même un cœur que ton ſilence accable.
D'une Eſclave barbare, Eſclave impitoyable,
Précipite des jours qu'elle me veut ravir,
Montre-toi, s'il ſe peut, digne de la ſervir.
Tu me retiens envain; & dès cette même heure
Il faut que je le voie, ou du moins que je meure.

SCENE IX.

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME.

ACOMAT.

AH! que fait Bajazet? Où le puis-je trouver,
Madame? Aurai-je encor le temps de le ſauver?

Je cours tout le Serrail; & même dès l'entrée,
De mes braves Amis la moitié ſéparée
A marché ſur les pas du courageux Oſmin,
Le reſte m'a ſuivi par un autre chemin.
Je cours, & je ne vois que des troupes craintives,
D'Eſclaves effrayés, de Femmes fugitives.

ATALIDE.

Ah! Je ſuis de ſon ſort moins inſtruite que vous,
Cette Eſclave le ſait.

ACOMAT.

Crains mon juſte courroux.
Malheureuſe! répons.

SCENE X.

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME, ZAIRE.

ZAIRE.

MAdame!

ATALIDE.

Hé bien, Zaïre?
Qu'eſt ce?

ZAIRE.

Ne craignez plus. Votre ennemie expire.

ATALIDE.

Roxane?

ZAIRE.

Et ce qui va bien plus vous étonner,
Orcan lui-même, Orcan vient de l'aſſaſſiner.

ATALIDE.

Quoi! lui?

ZAIRE.

Déſéſperé d'avoir manqué ſon crime,
Sans doute il a voulu prendre cette Victime.

ATALIDE.

Juſte Ciel! l'innocence a trouvé ton appui.
Bajazet vit encor, Viſir, courez à lui.

ZAIRE.

Par la bouche d'Oſmin vous ſerez mieux inſtruite,
Il a tout vu.

SCENE XI.

ATALIDE, ACOMAT, ZAIRE, OSMIN.

ACOMAT.

SEs yeux ne l'ont-ils point ſéduite?
Roxane eſt-elle morte?

OSMIN.

Oui, j'ai vu l'Aſſaſſin
Retirer ſon poignard tout fumant de ſon ſein.
Orcan qui méditoit ce cruel ſtratageme,
La ſervoit à deſſein de la perdre elle-même,
Et le Sultan l'avoit chargé ſecrétement,
De lui ſacrifier l'Amante après l'Amant.
Lui-même d'auſſi loin qu'il nous a vu paroître;
Adorez, a-t-il dit, *l'ordre de votre Maître.*
De ſon auguſte ſeing reconnoiſſez les traits,
Perfides, & ſortez de ce ſacré Palais.

A ce diſcours, laiſſant la Sultane expirante,
Il a marché vers nous; & d'une main ſanglante
Il nous a déployé l'ordre, dont Amurat
Autoriſe ce Monſtre à ce double attentat.
Mais, Seigneur, ſans vouloir l'écouter davantage,
Tranſportés, à la fois de douleur & de rage,
Nos bras impatiens ont puni ſon forfait,
Et vengé dans ſon ſang la mort de Bajazet.

ATALIDE.

Bajazet!

ACOMAT.

Que dis-tu?

OSMIN.

Bajazet eſt ſans vie.

L'ignoriez-vous?

ATALIDE.

O Ciel!

OSMIN.

Son Amante en furie,
Près de ces lieux, Seigneur, craignant votre ſecours,
Avoit au nœud fatal abandonné ſes jours.
Moi-même des Objets j'ai vu le plus funeſte,
Et de ſa vie en vain j'ai cherché quelque reſte;
Bajazet étoit mort. Nous l'avons rencontré,
De morts & de mourans noblement entouré,
Que vengeant ſa défaite, & cédant ſous le nombre,
Ce Héros a forcés d'accompagner ſon Ombre.
Mais puiſque c'en eſt fait, Seigneur, ſongeons à nous.

ACOMAT.

Ah! Deſtins ennemis, où me réduiſez-vous!

Je ſais, en Bajazet, la perte que vous faites,
Madame. Je ſais trop qu'en l'état où vous êtes,
Il ne m'appartient point de vous offrir l'appui
De quelques malheureux qui n'eſpéroient qu'en lui.
Saiſi, déſeſpéré d'une mort qui m'accable,
Je vais non point ſauver cette tête coupable,
Mais redevable aux ſoins de mes triſtes Amis,
Défendre juſqu'au bout leurs jours qu'il m'ont commis.
Pour vous, ſi vous voulez qu'en quelqu'autre contrée
Nous allions confier votre Tête ſacrée,
Madame, conſultez. Maître de ce Palais,
Mes fideles Amis attendront vos ſouhaits:
Et moi, pour ne point perdre un temps ſi ſalutaire,
Je cours où ma préſence eſt encor néceſſaire,
Et juſqu'au pied des Murs que la Mer vient laver,
Sur mes Vaiſſeaux tous prêts je viens vous retrouver.

SCENE XII. & Derniere.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

ENfin, c'en eſt donc fait: & par mes artifices,
Mes injuſtes ſoupçons, mes funeſtes caprices,
Je ſuis donc arrivée au douloureux moment
Où je vois par mon crime expirer mon Amant.
N'étoit-ce pas aſſez, cruelle Deſtinée!

Qu'à lui ſurvivre, hélas! je fuſſe condamnée?
Et falloit-il encor que pour comble d'horreurs
Je ne puſſe imputer ſa mort qu'à mes fureurs?
Oui, c'eſt moi, cher Amant, qui t'arrache la vie;
Roxane, ou le Sultan ne te l'ont point ravie.
Moi ſeule, j'ai tiſſu le lien malheureux
Dont tu viens d'éprouver les déteſtables nœuds.
Et je puis, ſans mourir, en ſouffrir la penſée?
Moi, qui n'ai pu tantôt, de ta mort menacée,
Retenir mes eſprits prompts à m'abandonner.
Ah! N'ai-je eu de l'amour que pour t'aſſaſſiner?
Mais, c'en eſt trop. Il faut par un prompt ſacrifice,
Que ma fidelle main te venge, & me puniſſe.
Vous, de qui j'ai troublé la gloire & le repos,
Héros, qui deviez tous revivre en ce Héros,
Toi, Mere malheureuſe, & qui, dès notre enfance,
Me confias ſon cœur, dans une autre eſpérance,
Infortuné Viſir, Amis déſeſpérés,
Roxane, venez tous, contre moi conjurés,
Tourmenter à la fois une Amante éperdue,
Et prenez la vengeance enfin qui vous eſt dûe!

(*Elle ſe tue.*)

ZAIRE.

Ah! Madame... Elle expire. O Ciel! En ce malheur,
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur!

FIN.

LA COQUETTE FIXÉE

COMÉDIE.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

CIDALISE.

DORANTE.

CLITANDRE.

DAMIS, *petit Maître.*

CARMIN, *Peintre.*

LISETTE, *Femme de Chambre de la Comteſſe.*

La Scene ſe paſſe dans la maiſon de Cidaliſe, dont la Comteſſe occupe une partie.

LA COQUETTE FIXÉE

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

QUoi ! Dorante déjà revenu de la Cour ?
Vous y deviez, je crois, faire un plus long ſéjour ?

DORANTE.

Non, pendant quelques jours, une importante affaire
M'éloignoit de Paris ; mais, à la fin j'eſpére
Voir les ſoins que j'ai pris finir heureuſement.

CLITANDRE.

L'objet de ce voyage étoit un Régiment.

DORANTE.

Oui, depuis fort long-tems, je ſuis dans le ſervice,
Et je crois que bientôt on me rendra juſtice;
Vous ſçavez que je ſuis d'un rang à mériter
Qu'à ce grade nouveau l'on me faſſe monter.

CLITANDRE.

Mais vous avez là-bas des concurrens, ſans doute,
Si vous ne mettez point d'obſtacles ſur leur route,
Peut-être ...

DORANTE.

A leur égard, je ne ſens nul effroi,
Une tante que j'ai ſollicite pour moi.
L'argent eſt aujourd'hui tout ce qui m'embarraſſe;
Pour en pouvoir trouver, que faut-il que je faſſe?

CLITANDRE.

C'eſt un autre ſujet qui fait votre embarras,
Et lui ſeul, vers Paris précipite vos pas.
Notre amitié demande une entiere franchiſe,
Vous aimez la Comteſſe, & j'aime Cidaliſe;
Ces deux Beautés, logeant dans la même maiſon,
Nous attirent ici pour la même raiſon.

DORANTE.

Clitandre, ſi l'amour nous conduit l'un & l'autre,
Mon ſort ſera du moins bien différent du vôtre.
Vous aimez une prude, & vous l'attendrirez,
Moi, j'aime une Coquette ...

CLITANDRE.

Et vous la fixerez.

DORANTE.

Non, non, pour l'eſpérer, je me rends trop juſtice.
Je ne ſçais point, pour plaire, employer l'artifice.
La Comteſſe poſſéde un art ſi dangereux;

Ses dédains ſont fardés par un air gracieux,
Elle ſçait déguiſer la froideur de ſon ame,
Autant que je voudrois lui deguiſer ma flâme;
Ses regards, de concert avec le ſentiment,
Font naître mon eſpoir pour cauſer mon tourment.
Chez elle, du même œil, elle voit, elle attire
L'homme qui fait bâiller & l'homme qui fait rire.
C'eſt un monde formé de vingt originaux,
De naiſſance, d'état & d'eſprit inégaux,
Qu'un chimérique eſpoir force de vivre enſemble,
Que le mépris diviſe & que l'erreur raſſemble.
La Comteſſe qui cherche à ſe les maintenir,
Par leur peu de mérite a ſoin de les unir.
En ſecret, à chacun, orgueilleux & crédule,
De tous, en général, offre le ridicule,
Etablit la concorde entre tous ces Rivaux,
Et les enchaîne entr'eux par leurs propres défauts.

CLITANDRE.

Grands Dieux! que Cidaliſe eſt différente d'elle!

DORANTE.

Des prudes, Cidaliſe eſt le parfait modele;
Vous en triompherez bien plus facilement,
L'amour propre flatté tient lieu de ſentiment.

CLITANDRE.

Mon ami, Cidaliſe eſt bien loin d'être prude.
J'ai fait de ſon eſprit ma principale étude,
J'ai vu que ſa fierté n'étoit qu'un vrai détour.
Elle craint un amant & penche vers l'amour;
Elle croit qu'une femme aimable & vertueuſe,
Sans le reſpect public ne ſçauroit être heureuſe,
Et qu'au préjugé même exacte à s'aſſervir,
Pour le pouvoir blâmer s'y doit aſſujettir.

Voilà le vrai motif de ſa prudence extrême,
Elle a le cœur ſenſible & ſe craint elle-même;
Plus un homme à ſes yeux mérite d'être aimé,
Plus la froideur ſuccéde au penchant réprimé;
Et cet air dédaigneux qui paroît vous ſurprendre,
Vient d'un eſprit timide & d'une ame trop tendre.

DORANTE.

C'eſt faire ſon éloge en homme prévenu.

CLITANDRE.

Ah! Dorante, mon cœur ne vous eſt pas connu.
Je vous céde le ſien, ſi vous pouvez lui plaire,
Elle conviendroit mieux à votre caractere;
Car la Comteſſe & vous, différez trop tous deux,
L'un & l'autre jamais vous ne ſeriez heureux.

DORANTE.

Cidaliſe a bien peu d'empire ſur votre ame.

CLITANDRE.

Ce n'eſt qu'en plaiſantant qu'elle reçoit ma flâme,
Dès que nous ſommes ſeuls, & qu'elle m'entretient,
Sa fierté diſparoît & ſa gaieté revient;
Elle eſt ſûre avec moi de ſon indépendance.
Cette ſécurité me rebute & m'offenſe,
Vengez-moi, que ſon cœur puiſſe être humilié,
Vous n'offenſerez point les loix de l'amitié.

DORANTE.

Mon ami, je ne veux plaire qu'à la Comteſſe,
Mais ſon eſprit volage eſt loin de la tendreſſe.

CLITANDRE.

Comment, d'aucun eſpoir on ne flatte vos feux?

DORANTE.

Je lui laiſſe ignorer que j'en ſuis amoureux.

CLITANDRE

CLITANDRE.

Mais, c'eſt un reſte au moins de l'homme raiſonnable,
Et je ne vous crois pas tout-à-fait incurable.

DORANTE.

Je la vois ſeulement en qualité d'ami.

CLITANDRE.

En qualité d'ami, dites-vous, Dorante?

DORANTE.

Oui,
De ceux de ſon mari j'étois le plus intime,
Je puis même aſſurer que j'avois ſon eſtime.

CLITANDRE.

Mais, c'eſt près de la femme un titre aſſez mauvais.

DORANTE.

Comme vous croyez bien, je ne m'en ſers jamais.
Je n'avois avec elle aucune intelligence,
La mort de mon ami forma la connoiſſance,
Car, de ſon teſtament je fus exécuteur.
La Comteſſe eut pour lui toûjours de la hauteur.
Je la vis très-ſouvent & lui rendis ſervice,
Mais avec un air froid, comme rendant juſtice,
Son eſprit m'enchanta bien plus que ſa beauté.
J'appris qu'elle vantoit par-tout ma probité,
Et par une faveur des plus particulieres,
J'ai quelquefois le droit de lui parler d'affaires.

CLITANDRE.

Le cœur de cette femme eſt bien reconnoiſſant.

DORANTE.

Je ne puis plus cacher ce que le mien reſſent,
Et je viens, puiſqu'il faut parler avec franchiſe,

Lui déclarer le feu dont mon ame eſt épriſe.
Oui, je touche au moment...

CLITANDRE.

De paſſer pour un ſot.

DORANTE.

Mais...

CLITANDRE.

Il faut en l'aimant, loin d'en dire un ſeul mot,
Soutenir qu'un amant eſt un homme en délire,
Dédaigner ſes attraits, ſe taire ou contredire,
Répondre avec froideur à l'accueil le plus doux,
Voir tous ſes complaiſans ſans paroître jaloux,
Vanter votre bonheur ou votre indifférence,
Toûjours prêter matiere à ſon impatience,
Vous faire quereller ſans vous en alarmer,
(Coquette qui querelle eſt ſur le point d'aimer.)
Mais ſi vous n'avez pas ſur vous aſſez d'empire
Pour lui bien déguiſer ce qu'elle vous inſpire,
De toutes ſes hauteurs vous deviendrez l'objet,
De vos fades Rivaux vous ſerez le jouet,
L'eſtime dont on voit que chacun vous honore,
Sera pour des mépris un nouveau titre encore;
C'eſt pour une Coquette un point de vanité,
Et le plus eſtimable eſt le plus maltraité.

DORANTE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux, je prendrai ſur moi-même,
Je vais avec grand ſoin lui cacher que je l'aime;
Par exemple, elle m'a prié de m'arranger
Pour dîner avec elle.

CLITANDRE.

Il faut vous dégager.

DORANTE.

C'eſt mon intention, mais il faut un prétexte.

CLITANDRE.

Ah! vous vous écartez déjà de votre texte,
Il faut pour la piquer dire légérement,
Que vous ne le pouvez, point d'éclairciſſement.

DORANTE.

Le conſeil eſt fort bon, & je vais... mais je penſe...

CLITANDRE.

Eh quoi? voyons?

DORANTE.

Qu'il eſt mal que je me diſpenſe...

CLITANDRE.

De quoi! d'être une dupe?

DORANTE.

Oh, non, mais j'ai donné
Ma parole d'honneur.

CLITANDRE.

On a déterminé
Qu'on peut, lorſqu'il s'agit d'un ſujet ſi frivole,
Sans aucun déshonneur manquer à ſa parole.

DORANTE.

Oui, je me détermine à lui déſobéir.

CLITANDRE.

Ah! je ſuis ſatisfait.

DORANTE.

Même, je veux la fuir.

CLITANDRE.

Bon.

DORANTE.

Il ſeroit honteux qu'un homme raiſonnable
Ne put pas triompher d'un ſentiment ſemblable;

Oui, j'en triompherai, je ſuis ſûr de mon fait,
Et tout ce que je veux...

CLITANDRE.

Eh bien?

DORANTE.

C'eſt ſon portrait,

CLITANDRE.

Pour vous déterminer à preſſer votre fuite?

DORANTE.

Fort bien, vous plaiſantez, vous blâmez ma conduite.

CLITANDRE.

Je le permets, pourvu qu'elle n'en ſçache rien.

DORANTE.

Oh, vous avez raiſon, vraiment j'y compte bien.
J'attends un Peintre ici, qu'on dit un homme unique,
Il doit avoir l'habit d'un ſimple domeſtique,
Et s'il trouve un moment, il prétend qu'il pourra
Faire un portrait paſſable, & qui reſſemblera.

CLITANDRE.

Il ſera reconnu.

DORANTE.

Non, c'eſt ce qui m'étonne,
Il dit qu'il ne ſera découvert de perſonne.

CLITANDRE.

L'entrepriſe vous plaît, il la faut hazarder,
Mais ſur-tout, revenez me trouver ſans tarder,
Je veux abſolument que nous dînions enſemble.

DORANTE.

Oui, je vous le promets, ſoyez en ſûr.

CLITANDRE.

Je tremble

Que la Comteſſe n'ait ſur vous trop d'aſcendant,
Et ne découvre enfin votre amour imprudent.

DORANTE.

Non, je ſuis aſſuré de paroître inſenſible.

CLITANDRE.

C'eſt pour vous faire aimer un moyen infaillible.
Deux eſprits oppoſés ont ſçu nous engager,
Ce n'eſt que par l'Amour qu'on peut les corriger.

SCENE II.

DORANTE *ſeul.*

L'Orgueil de la Comteſſe aura quelques alarmes,
Et croyant que j'échappe au pouvoir de ſes charmes,
Clitandre a bien raiſon, il faut diſſimuler.

SCENE III.

LISETTE, DORANTE.

LISETTE.

MOnſieur, un de vos gens demande à vous parler.

DORANTE.

Qu'on le faſſe venir, (*bas.*) C'eſt mon homme; (*haut.*) Liſette,

Dis, que fait ta Maîtreſſe ?

LISETTE.

Elle eſt à ſa toilette.

DORANTE.

A-t'elle ce matin beaucoup de Favoris?

LISETTE.

Non, ce vieil Officier, Poliſandre & Damis.

DORANTE.

Quels Courtiſans !

LISETTE.

Pour eux Madame eſt bien changée.

DORANTD.

Oui ?

LISETTE.

Dans la rêverie elle eſt toûjours plongée,
Elle n'applaudit plus à ce que chacun dit,
Elle eſt bien moins coquette, on lui gâte l'eſprit.

DORANTE.

A qui s'en prendre ?

LISETTE.

A vous. Elle eſt dans l'indolence,
Depuis qu'elle a l'honneur de votre connoiſſance,
Depuis que dans ces lieux vous êtes introduit,
Le raiſonnement gagne, & le plaiſir s'enfuit;
D'amoureux & de Sots la maiſon étoit pleine,
Nous ſçavions les bercer d'une eſpérance vaine,
On rioit avec eux, d'abord qu'ils ſe flattoient,
On s'en divertiſſoit quand ils ſe rebutoient,
Sans avoir rien à dire, on rompoit le ſilence,
L'ennui diſparoiſſoit devant l'extravagance:
Depuis qu'on vous connoît, on raiſonne, on médit,

On diſſerte, on ſe fâche, on bâille, on contredit,
Sur le choix des amis, Madame a des ſcrupules,
L'amuſement s'envole avec les ridicules,
Elle trouve mauvais tout ce que je lui dis,
Elle gronde, ſoupire, & moi je vous maudis.
Eh, mais ... il eſt vraiment inutile de rire.
Voilà votre homme, il a quelque choſe à vous dire.

SCENE IV.

CARMIN, *en habit de livrée*, DORANTE.

DORANTE.

MOn cher Monſieur Carmin, vous voilà tout au mieux,
Et cet habillement trompera tous les yeux,
Notre beauté, peut-être, ici viendra ſe rendre.

CARMIN.

Caché dans ce coin-là, j'aurai ſoin de l'attendre,
Et d'avance je vais préparer mes couleurs.

DORANTE.

Et vous eſpérez faire un portrait?

CARMIN.

Des meilleurs;
Je ne veux point, Monſieur, vous faire mon éloge,
Mais hier, vis-à-vis une petite loge,
Je fis un bon portrait ...

DORANTE.

Quoi ; pendant l'Opéra ?

CARMIN.

Eh, oui, je ne veux pas plus de tems pour cela ;
Que celui que ſouvent demande un Petit-Maître,
Pour vaincre une beauté qu'il commence à connoître.

DORANTE.

C'eſt avoir un talent marqué pour les portraits.

CARMIN.

Celle que vous aimez a t'elle de grands traits ?

DORANTE.

Aſſez.

CARMIN.

A la tirer j'en aurai moins de peine :
Ah ! que j'aurois bien peint une Dame Romaine,
J'aurois, du tems d'Auguſte, eu beaucoup de crédit.
Dites-moi, je vous prie, a-t'elle de l'eſprit ?

DORANTE.

Beaucoup.

CARMIN.

Tant pis.

DORANTE.

Comment ?

CARMIN.

C'eſt là ce qui m'arrête,
J'aurois bien deſiré qu'elle fut un peu bête.

DORANTE.

Un ſemblable ſouhait me paroît curieux.

CARMIN.

Vous l'en aimeriez moins, mais je l'en peindrois mieux.

On ne rend jamais bien la phyſionomie,
L'eſprit, à chaque inſtant, la change & la varie,
Et le Peintre étonné ſaiſiſſant le pinceau,
Retrouve à chaque trait un viſage nouveau.
Parlez moi d'un objet, modele d'indolence,
De qui l'ame & les yeux ſont ſans correſpondance,
Et dont l'eſprit n'a pas la force d'émouvoir
Des traits plus réguliers que gracieux à voir.
Si l'objet de vos feux étoit de cette eſpece,
Il eſt vrai, vous feriez aſſez mal en maîtreſſe,
Mais auſſi vous feriez tout au mieux en portrait;
Et c'eſt pour un amant un bonheur bien parfait.

DORANTE.

Oh, pour moi, je n'ai pas tant de délicateſſe.
Je vous quitte, employez vos ſoins & votre adreſſe
A bien peindre un objet de tant d'attraits pourvu;
Sur-tout, ayez grand ſoin de n'en être pas vu.
Nous n'aurons ſur le prix nulle diſpute enſemble;
Mais, comme vous ſçavez, c'eſt en cas qu'il reſſemble.

SCENE V.

CARMIN *ſeul.*

EH, s'il avoit voulu m'avancer mon argent;
Je l'aurois mieux aimé, car l'homme eſt ſi changeant!
Je réponds du ſuccès à l'égard de l'ouvrage,
Perſonne, mieux que moi, n'eſcamote un viſage.

Je juge par les ſoins qu'on prend de me cacher,
Que cette femme-là pourroit s'effaroucher.
Tant pis; à la décence une femme aſſervie,
Ne ſe fait peindre, au plus, qu'une fois dans ſa vie;
Car n'ayant point d'amant ou n'en changeant jamais,
On ne peut eſpérer d'en faire deux portraits.
Que j'aime ces beautés moins ſenſibles qu'humaines,
Qui pour ceux de mon art ſont des rentes certaines!
Et qui de l'inconſtance ayant connu le prix,
Ne changent point le Peintre, & changent les amis.
Quelqu'un vient, cachons-nous dans cette place obſcure,
C'eſt, je n'en doute point, l'objet de ma peinture.

SCENE VI.

CIDALISE, LISETTE, CARMIN, *caché.*

LISETTE.

OUi, ma maîtreſſe doit ſe rendre dans ce lieu.

CIDALISE.

Sa viſite ſouvent s'y fait attendre un peu.

CARMIN, *à part.*

Puiſqu'elle attend viſite, elle eſt donc la maîtreſſe
De la maiſon.

LISETTE.

Il faut excuſer ſa pareſſe.

CIDALISE.

Ta maîtreſſe, crois-moi, facile à s'abuſer,
Ne fait que s'étourdir en croyant s'amuſer.

CARMIN.

Oh, cette femme-là ſe pique de morale,
Je ſuis preſque tenté de la peindre en Veſtale.

CIDALISE.

Je ne ſçaurois me plaire en un cercle nombreux,
Qui loin de m'égayer me devient ennuyeux,
Et tous ces gens brillans dont ſa maiſon abonde,
Me font plus que jamais déteſter le grand monde.

CARMIN.

Il faut tâcher pourtant de la voir de plus près.

CIDALISE.

Son amour propre entend trop mal ſes intérêts,
D'être de l'univers eſclave volontaire,
De mépriſer les ſots & de vouloir leur plaire.

CARMIN.

Je m'apperçois vraiment qu'elle a de fort beaux yeux!
Comment peut-elle avoir l'eſprit ſi ſérieux?

LISETTE.

Dorante cependant eſt un homme eſtimable.

CIDALISE.

Je le diſtingue, ſoit, mais il eſt trop aimable.

CARMIN.

Ce nom vient tout à coup d'animer ſon regard:
Profitons-en, l'amour tient toûjours lieu de fard,
Là, fort bien, en profil.

CIDALISE.

Oui, je lui rends juſtice.

CARMIN.

Je la peins à préſent avec l'œil en couliſſe.

CIDALISE.

De ſes autres amis il eſt bien différent;
Noble dans ſes façons, poli, ſenſé, prudent,
Il ne cherche jamais à briller, à ſurprendre,
Et ſe fait remarquer ſans y vouloir prétendre.

LISETTE.

Et Damis n'eſt il pas charmant?

CIDALISE.

Ah! l'étourdi!

CARMIN.

A ce maudit nom-là, ſon teint s'eſt rembruni.
Si l'on pouvoit encor lui parler de Dorante.

CIDALISE.

Ce Damis ſi charmant n'eſt qu'un fat qui ſe vante,
Un homme déplacé, qui devroit fuir l'éclat,
Son air évaporé contredit ſon état,
Toûjours à nos dépens ſes fautes ſont commiſes,
Et c'eſt le public ſeul qui paye ſes ſottiſes;
Mais, Dorante...

CARMIN.

Ah! voilà le nom que j'attendois,
Voilà ces yeux ſereins que je redemandois,
Saiſiſſons ce moment d'un ſoleil ſans nuages.

CIDALISE.

On pourroit ſans danger recevoir ſes hommages.
Mais, que vois je! quel homme à mes yeux vient s'offrir?
Et que demande-t'il?

CARMIN.

Tout va ſe découvrir.

CIDALISE.

Que voulez-vous?

CARMIN.

Il faut payer d'effronterie.
Madame, ſerviteur.

CIDALISE.

Dites-moi, je vous prie,
Ce que vous faiſiez là?

CARMIN.

Je m'occupois.

CIDALISE.

A quoi?

LISETTE.

Mais c'eſt-là le valet de Dorante.

CIDALISE.

Lui?

CARMIN.

Moi.

CIDALISE.

Je ne le connois point.

CARMIN.

Je ſuis à ſon ſervice,
Depuis peu.

CIDALISE.

Mais ici...

CARMIN.

Je ſuis ſans artifice,
Vous pouvez bien compter ſur ſon attachement,
Il me parle de vous continuellement.

LISETTE.

Ce garçon-là m'a l'air d'être un bon domeſtique.

CARMIN.

Je puis bien me vanter d'être un garçon unique.
Mon Maître fait de moi grand cas, à ce qu'il dit,
Je ſuis, pour vous ſervir, ſon valet bel eſprit.

CIDALISE.

Comment! C'eſt un beau titre.

CARMIN, *à part.*

Ah! qu'elle eſt bien en face!
(Haut.) Enfin, je rempliſſois le devoir de ma place,
Et quand vous m'avez vu je faiſois un Roman.

CIDALISE.

Je voudrois bien le voir.

CARMIN.

Je n'en étois qu'au plan.
Pourſuivez l'entretien avec Mademoiſelle,
Je vais pendant ce tems travailler de plus belle.

CIDALISE.

Nous vous interromprons.

CARMIN.

Non, rien ne me diſtrait,
Je vais de la Princeſſe achever le portrait.

CIDALISE.

Eh bien, je ne veux pas vous troubler davantage,
Travaillez, j'y conſens.

CARMIN.

Je reprens mon ouvrage,
Le portrait ſera bien.

CIDALISE.

Au moins je le verrai
Quand il ſera fini?

CARMIN.

Je vous obéirai.

LISETTE.

Ma maîtreſſe bientôt va venir, je vous prie.
De ne lui point parler de ſa coquetterie,
Vous me ruineriez ſi vous la corrigiez.

CARMIN, *à part.*

Oh, pour le coup je compte être des mieux payés,
Cela reſſemblera, je n'ai plus rien à craindre,
Je finirai chez moi ce qui me reſte à peindre,
Reſſerrons nos pinceaux & décampons d'ici.

CIDALISE.

Eh bien donc, ce portrait?

CARMIN.

Madame, il eſt fini.

CIDALISE.

Mais vous m'avez donné parole de le lire.

CARMIN.

Madame... j'en conviens, (*à part.*) que pourrai-je lui dire?

CIDALISE.

Allons, montrez-le moi.

CARMIN.

Ce n'eſt que mon brouillon,
Vous ne pourriez jamais...

CIDALISE.

Eh bien, liſez-le donc.

CARMIN, *feignant de lire.*

J'obéis. La Princeſſe..., Ah, vous êtes diſtraite.

CIDALISE.

Non vraiment.

CARMIN.

La Princeſſe étoit grande & bien faite.

CIDALISE.

Et quel étoit ſon nom?

CARMIN.

Mon application
A ſon portrait, m'a fait oublier ſon vrai nom;
Mais enfin, quel qu'il fut, c'étoit une Princeſſe
Dont le viſage avoit un grand air de nobleſſe.

CIDALISE.

Ce ſtyle eſt délicat.

CARMIN.

Ses cheveux bien placés,
Flottoient négligemment... en ondes retrouſſés,
Elle avoit les yeux noirs, une bouche à ſurprendre;
Avec un air ſévere elle avoit le cœur tendre;
Mais ſuivant la fierté de ſon eſprit trop haut,
Sa ſageſſe affectée étoit ſon ſeul défaut.

CIDALISE.

Mais, de ce portrait-là je ſuis aſſez contente.

CARMIN.

Trouvez-vous la peinture en effet reſſemblante?

CIDALISE.

Mais, moi, je ne puis rien vous dire ſur cela,
Je ne connoiſſois pas cette Princeſſe-là.
Et le Prince?

CARMIN.

Il avoit la figure charmante:
Suppoſons un inſtant qu'il s'appelloit Dorante.

CIDALISE.

Eh bien?...

CARMIN.

Dorante donc, ſans eſpoir de ſuccès,
Etoit de la Princeſſe amoureux à l'excès.

CIDALISE.

CIDALISE.

Comment donc?

CARMIN.

Je vois bien que j'ai votre ſuffrage.
Serviteur, vous direz du bien de mon ouvrage.

SCENE VII.

CIDALISE *ſeule.*

GRands Dieux! que l'amour propre à tromper eſt aiſé!
Car enfin, ce portrait n'étoit que ſuppoſé;
Et j'ai craint un moment que ce Valet, peut-être,
N'employat un détour pour parler de ſon maître,
Mais j'étois dans l'erreur; car Doranté eſt, je crois,
Contre une paſſion en garde autant que moi.
Mais la Comteſſe vient, ah! quelle compagnie!
Faut-il qu'en ſe perdant cette femme s'ennuye!

SCENE VIII.

LA COMTESSE, DAMIS, CIDALISE.

LA COMTESSE, *à part.*

LA voilà; je me fais un effort de raiſon,
Pour être encor ſix mois logée en ſa maiſon.
Eh, bon jour; quel bonheur que nous logions enſemble!

A chaque heure du jour on ſe voit, on s'aſſemble,
Cela fait un commerce auſſi ſûr que charmant;
La contrainte bannie, en fait tout l'agrément.

CIDALISE.

Sur-tout, lorſqu'on n'a pas une humeur différente.

LA COMTESSE, *à part.*

Quelle aigreur! (*haut.*) avez-vous ici trouvé Dorante?

CIDALISE.

Il venoit de ſortir.

DAMIS.

On en ſçait le ſujet.

CIDALISE.

Je l'ignore.

DAMIS.

Ah, parbleu, Madame en eſt l'objet;
Et l'on eſt bien inſtruit de l'état de ſon ame.

LA COMTESSE.

Je ne puis que le plaindre.

DAMIS.

Il croit cacher ſa flâme
Par ſon air grave & froid.

LA COMTESSE.

Oui, mais il eſt jaloux.

CIDALISE.

Jaloux! & de qui donc?

DAMIS.

De qui? mais c'eſt de nous;
De moi ſur-tout, il voit Madame la Comteſſe,
Qui pour moi daigne avoir un peu de politeſſe;
Il s'offenſe.

CIDALISE.

Il a tort, mais Dorante amoureux
M'étonne.

LA COMTESSE.

Son amour me paroit fort douteux.

CIDALISE.

Non, je n'en reviens point.

LA COMTESSE.

C'eſt Damis qui l'aſſure.

DAMIS.

Oh, j'en ſuis caution, Madame, je vous jure.

CIDALISE.

Une affaire m'oblige à vous quitter bientôt.
Vous avez, m'a-t'on dit, à me parler?

LA COMTESSE.

Il faut
Que je connoiſſe autant votre bon caractere,
Pour oſer...

DAMIS.

Eh, parbleu, faut-il tant de myſtere?
Voici le fait tout ſimple; à Madame, ce ſoir
Je veux donner le bal; mais pour le mieux pouvoir,
Vous ſentez bien qu'on a beſoin de votre ſalle;
La prêter doit pour vous être une choſe égale.

LA COMTESSE.

Eh bien?

CIDALISE.

Vous obliger m'eſt un plaiſir bien doux,
Je vous l'ai dit ſouvent, ma maiſon eſt à vous.
Mon air trop ſérieux me fait paſſer pour prude;
Mais on me connoit mal, mon cœur eſt ſans étude;

Il chérit les douceurs de la tendre amitié,
Mais c'eſt par ſes nœuds ſeuls qu'il veut être lié.
Le monde eſt de l'amour un piege inévitable;
Si je me craignois moins, je ſerois plus aimable.
(*Elle ſort.*)

SCENE IX.

LA COMTESSE, DAMIS.

LA COMTESSE.

A L'aimer déſormais, mon cœur eſt décidé.

DAMIS.

Vraiment, ſon ridicule eſt aſſez bien fondé.
Mais mon unique objet, à préſent, c'eſt Dorante.
Pendant tout le repas, il faut qu'on le plaiſante.

LA COMTESSE.

C'eſt mon deſſein; je veux développer ſon cœur,
Exciter ſon dépit par un ſouris moqueur;
Recevoir en raillant ſes froides déférences,
A tout autre qu'à lui marquer des préférences;
Je n'épargnerai rien: c'eſt par l'orgueil piqué,
Que l'homme qu'on croit ſage eſt ſouvent démaſqué.

SCENE X.

DORANTE, LA COMTESSE, DAMIS.

DAMIS.

IL vient avec ſon air reſpectueux & tendre.

LA COMTESSE.

Ah, vous voilà, Monſieur, vous vous faites attendre ;
Je ne puis cependant vous ſçavoir mauvais gré,
Un homme de mérite eſt toûjours affairé.

DORANTE.

S'il eſt ainſi, je dois avoir très-peu d'affaires.

LA COMTESSE.

Quoi, vous qui vous piquez d'être des plus ſinceres,
Me tenir ce diſcours !

DORANTE.

Peut-il être ſuſpect ?

LA COMTESSE.

Comment, vous n'avez pas pour vous un grand reſpect ?

DORANTE.

Madame, je n'en ai que pour très-peu de monde,
Et point du tout pour moi.

DAMIS.

Trouvez-vous qu'il réponde ?

LA COMTESSE.

Dorante, allons dîner & laiſſons tout cela.

DORANTE.

Madame, je ne puis avoir cet honneur-là.

LA COMTESSE.

Quoi?

DORANTE.

J'en ſuis fâché, mais...

LA COMTESSE.

Mais, quelle eſt votre excuſe?
D'un engagement pris eſt-ce ainſi qu'on abuſe?

DORANTE.

Oui, Madame, il eſt vrai, je vous l'avois promis.

LA COMTESSE.

Eh bien?...

DORANTE.

Je vais dîner chez un de mes amis.

LA COMTESSE.

Monſieur, ce procédé d'une eſpece nouvelle,
Eſt de rompre avec moi, la volonté formelle,
Je veux abſolument m'éclaircir là-deſſus.

DAMIS, *bas à la Comteſſe.*

Vous vous fâchez, Madame, & vous ne raillez plus.

LA COMTESSE.

Ah, vous avez raiſon, & je ne dois qu'en rire.

SCENE XI.

UN LAQUAIS, *& les Suſdits.*

LE LAQUAIS.

MOnſieur, un de vos gens vous cherche pour vous dire...

CARMIN.

Il ſuffit.

LA COMTESSE.

Qu'eſt-ce donc ? Voyez ...

DAMIS.

Je ſuis au fait ;
La Préſidente attend réponſe à ſon billet.

LA COMTESSE.

Vous pouvez dans ma chambre écrire cette lettre ;
Nous vous y rejoindrons.

DAMIS.

Quoi, vous pourriez permettre ...

LA COMTESSE.

Ma maiſon fut toûjours celle de mes amis ;
J'y veux voir chacun libre autant que je la ſuis.

SCENE XII.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

DOrante, il faut ici me parler ſans myſtere ;
Quel eſt votre projet ?

DORANTE.

De ne vous pas déplaire,
Mais d'être exact aux loix que preſcrit l'amitié.

LA COMTESSE.

Hier, chez votre ami vous n'étiez pas prié,
Eſt-il malade ?

DORANTE.

Non.

LA COMTESSE.

Quelque fâcheuſe affaire,
Peut-elle en ſa faveur vous rendre néceſſaire ?

DORANTE.

Oh, non.

LA COMTESSE.

Quel ſujet donc vous attire chez lui ?

DORANTE.

Quel ſujet ? le plaiſir d'être avec mon ami.

LA COMTESSE.

Ce propos eſt pour moi la plus cruelle injure,
Et vous vous oubliez, Dorante.

DORANTE.

Je vous jure
Qu'on ne peut oublier ce qu'on ſçait vous devoir.

LA COMTESSE.

Vous bornez cette dette, à ce que je puis voir.

DORANTE.

Non, Madame, & je dois diſſiper vos ombrages,
Comme mes intérêts, je vois vos avantages,
Je vous ſuis attaché. Mais parlons franchement ;
Pour ſuivre votre char, j'ai trop peu d'agrément.
Je n'ai point un eſprit d'éclairs & de ſaillies,
Je ne débite pas de ces fadeurs jolies
Qui forment l'homme aimable, & j'ignore cet art
De ſe faire écouter en parlant par hazard ;
Je n'obſerve jamais quelle mode circule,
Je ne ſens point le prix d'un nouveau ridicule ;
Et de la beauté même attaquant les abus,
Je me borne à louer ſeulement les vertus.

Madame, c'eſt par-là que je vous conſidére ;
Mais on parle chez vous une langue étrangere ;
Et me taiſant toûjours ſans comprendre un ſeul mot,
J'y fournis le portrait d'un ſauvage & d'un ſot.
D'être avec mon ami, je me fais une fête.
C'eſt chez lui que je vais, en dînant tête-à-tête,
Employer avec joie un langage oublié,
C'eſt celui de deux cœurs unis par l'amitié,
Guides par la franchiſe & par la confiance.
C'eſt-là que ſans avoir beſoin de médiſance,
Sans fronder l'Univers, ſans nous mettre en courroux,
Nous ne remarquerons que ce qui péche en nous.
Critiques doux & vrais, approbateurs fideles,
Nous ſommes l'un de l'autre & cenſeurs & modeles,
Et ſçachant à propos nous louer, nous blâmer,
Nous nous apprenons l'art de nous faire eſtimer.

LA COMTESSE.

J'approuve ce projet, il eſt très-reſpectable ;
Mais il faudroit apprendre auſſi l'art d'être aimable.
Ce n'eſt point un talent ſi fort à dédaigner,
Et c'eſt le monde ſeul qui peut nous l'enſeigner.
Son jargon, je l'avoue, eſt léger & frivole,
Mais l'honnête-homme y peut jouer le plus beau rôle.
Les qualités du cœur, l'exacte probité,
Font l'ame & le lien de la ſociété.
On peut être amuſant ſans être mépriſable,
Et la raiſon ne ſert qu'à rendre ſociable,

Bien loin que l'agrément puiſſe nuire aux vertus,
C'eſt pour le plus ſévere un mérite de plus,
Et le monde, en un mot, formant le caractere,
Embellit la ſageſſe en l'inſtruiſant à plaire.

DORANTE, *à part.*

Elle a vraiment raiſon, chaque mot qu'elle dit,
Acheve ma défaite & charme mon eſprit;
Mais il faut lui cacher que je lui rends les armes.

LA COMTESSE.

Que dites-vous?

DORANTE.

Je dis que le monde a des charmes,
Mais que ſi l'on y veut être bien deſiré,
Il faut de quelque femme être amant déclaré;
Changer en ſa faveur d'amis & de conduite,
Au ſpectacle, en tous lieux s'enchaîner à ſa ſuite.

LA COMTESSE.

Voyez le grand malheur, qu'un tel événement.

DORANTE.

Madame, je ne puis me contraindre un moment,
D'ailleurs, j'ai pour l'amour une haine ſi grande...

LA COMTESSE.

Mais il ſe peut très-bien que l'amour vous le rende.

DORANTE.

Je ne m'en tiendrai pas pour cela moins heureux.

LA COMTESSE, *à part.*

Je commence à penſer qu'il n'eſt point amoureux,
Et j'en ſuis offenſée.

DORANTE.

Eh quoi?

LA COMTESSE.

Monſieur, je penſe

Qu'on a tant de reſpect pour votre indifférence,
Qu'on vous y laiſſera.

DORANTE.

Rien ne peut m'en tirer.

LA COMTESSE, *à part.*

Quel ſeroit mon plaiſir de le voir ſoupirer!

DORANTE.

Oui, le joug de l'amour eſt un joug tyrannique.

LA COMTESSE.

Oui, lorſqu'on vous reſſemble.

DORANTE, *à part.*

Ah! bon, elle ſe pique,
Et mon eſpoir commence à naître.

LA COMTESSE.

Quel malheur
De n'eſpérer jamais triompher de Monſieur!

DORANTE.

Je ſuis ſûr de mon fait.

LA COMTESSE.

Voyez cette aſſurance!

DORANTE.

Je ne la dois qu'à vous.

LA COMTESSE.

Oh, je perds patience.

DORANTE.

Madame, un tel diſcours n'eſt point injurieux;
Si j'ai pu, ſans aimer, voir l'éclat de vos yeux,
Je ſerai toûjours libre.

LA COMTESSE.

Ah! que vous êtes fade?
Si vous étiez amant, vous ſeriez trop mauſſade.

DORANTE.

Vous avez réſolu de ne jamais aimer;
Et mon cœur ſur le vôtre a voulu ſe former.

LA COMTESSE.

Je liſois mal alors dans le fond de mon ame.
(*à part.*) Je veux le piquer.

DORANTE, *vivement.*

Quoi! vous aimeriez, Madame?

LA COMTESSE.

Ah! je n'en conviens pas: mais quand cela ſeroit, Monſieur?

DORANTE.

Mon amitié dans ce cas vous plaindroit.

LA COMTESSE.

Moi, je vois dans l'amour le bonheur de la vie.

DORANTE.

Oh! vous plaiſantez.

LA COMTESSE.

Non; & je me remarie.

DORANTE, *très-vivement.*

Vous vous remariez?

LA COMTESSE, *à part.*

Je vois qu'il eſt outré.
(*haut.*) Je me remarie, oui.

DORANTE, *froidement.*

Je vous en ſçais bon gré.

LA COMTESSE, *à part.*

Je ſuis au déſeſpoir!

DORANTE.

Et pourroit-on apprendre
Quel eſt l'heureux mortel qui va tant nous ſurprendre?

LA COMTESSE.

Ce n'eſt pas vous, toûjours.

DORANTE.

Oh, non, ſans contredit.
Cet homme apparemment eſt un homme d'eſprit?

LA COMTESSE.

Sur quoi le jugez-vous?

DORANTE.

Mais ſur la connoiſſance
Qu'il a de votre cœur & de votre conſtance.

LA COMTESSE.

Mais, ſans doute, Monſieur; ne plaiſantez pas tant.

DORANTE.

Eh bien, il faut qu'il ait l'eſprit bien pénétrant.

LA COMTESSE.

Il en aura le prix.

DORANTE, *à part.*

Mais je commence à craindre
Qu'elle ne diſe vrai; non, non, elle veut feindre,
Et pénétrer mon cœur.

LA COMTESSE.

Vous êtes étonné?

DORANTE.

Non, vraiment.

LA COMTESSE.

Vous avez pourtant l'air conſterné.

DORANTE.

Eſt-ce un de mes amis?

LA COMTESSE.

Cela pourroit bien être.
(à part.) Son dépit, pour le coup, eſt facile à connoître.

DORANTE.

Ma foi, je n'en crois rien.

LA COMTESSE

Vous n'en croyez rien?

DORANTE.

Non.

LA COMTESSE.

Et ſi je vous diſois que cet homme eſt Damon.

DORANTE.

Cela ne ſe peut pas, Damon?

LA COMTESSE.

Oui, je le nomme.

DORANTE.

Pour vous... vous faites bien, c'eſt un fort-honnête-homme.

SCENE XIII.

LISETTE, LA COMTESSE, DORANTE.

LISETTE.

JE viens vous annoncer un convive de plus, Madame, c'eſt Damon.

DORANTE.

Ah, me voilà confus!

LA COMTESSE.

Damon? j'en ſuis ravie! (*à part.*) Ah! tout de bon j'enrage!

LISETTE.

Il ne veut vous parler que ſur ſon mariage.

LA COMTESSE, *bas.*

Tais-toi, ſur-tout.

DORANTE.

O Ciel!

LA COMTESSE, *bas à Liſette.*

Ne dis pas un ſeul mot,
Et ſors au même inſtant.

SCENE VI.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

AH! que mon homme eſt ſot!

DORANTE.

La cruelle jouit du trait qui me déchire!

LA COMTESSE.

Dorante, au moins chez moi vous viendrez me conduire?

DORANTE.

Je ne ſçaurois entrer dans votre appartement.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc? à Damon vous feriez compliment.

DORANTE.

Je dois ignorer tout, juſqu'à ce que lui-même
Vienne m'en faire part.

LA COMTESSE.

Vous dites qu'il vous aime;
Il vous en inſtruira des premiers, ſans doute?

DORANTE.

Oui.

J'y compte bien, vraiment.

LA COMTESSE.

Dînez donc avec lui.

DORANTE.

Avec lui, moi, Madame? Oh, non, je vous l'assure.

LA COMTESSE.

Vous paroissez ému?

DORANTE.

Moi, non, mais je vous jure
Que si votre Damon tous les jours dîne ici,
J'irai tous ces jours-là dîner chez mon ami.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DAMIS *seul.*

LA Comtesse est rêveuse, en serois-je la cause?
Je le crains; j'ai pourtant si peu prévu la chose,
Que je l'ai sottement fait peindre à son insçu.
Je vois bien que j'ai tort, car enfin j'aurois dû
Me tenir pour certain que cette femme m'aime,
Et compter recevoir son portrait d'elle-même.
Pour avoir été peint hier à l'Opéra,
Ce portrait n'est pas mal, on la reconnoît là;
On a bien attrapé le tour de son visage.

Que

Que voilà bien ſes yeux dont elle fit uſage
Pour fixer... Mais on vient, renfermons ce portrait;
Car, puiſque je ſuis humble, il faut être diſcret.

SCENE II.

DORANTE, DAMIS.

DORANTE.

NOn, rien n'étoit égal à mon impatience;
Je ne me ſuis jamais tant ennuyé, je penſe;
Je brûlois du deſir de revenir ici,
Et Clitandre vouloit m'enfermer avec lui.

DAMIS.

Ah! l'on n'eſpéroit pas vous voir ſi-tôt, Dorante,
Votre air calme & ſerein marque une ame contente;
Vous venez de goûter le prix de l'amitié,
C'eſt ainſi que le tems devroit être employé.

DORANTE.

La Comteſſe eſt chez elle encore?

DAMIS.

Oui.

DORANTE.

Je vous quitte,

DAMIS.

Demeurez donc, pourquoi m'abandonner ſi vîte?
Informez-moi du moins du plaiſir inoui
Que vous avez goûté ſeul avec votre ami.

Ah! que vous avez dû vous amuſer?

DORANTE.

Sans doute.

DAMIS.

Auſſi paroiſſez-vous bien gai; je vous écoute,
Allons, parlez.

DORANTE.

J'enrage!

DAMIS.

Eh bien?

DORANTE.

Un tel plaiſir
Eſt toûjours un récit ennuyeux à mourir.
Vous devriez bien plutôt me faire part des vôtres;
Tous vos plaiſirs, Meſſieurs, ſont différens des nôtres,
Car vous ne les goûtez qu'en nous les racontant;
Et les nôtres ne ſont ſentis qu'en les goûtant.

DAMIS.

J'aime à vous voir penſer avec délicateſſe.

DORANTE.

Hé bien, Damon a donc dîné chez la Comteſſe?

DAMIS.

Oui, vraiment; il étoit même en regne aujourd'hui..

DORANTE, *à part.*

Juſte Ciel!

DAMIS.

Les regards ne s'adreſſoient qu'à lui.

DORANTE, *à part.*

Le dépit me ſuffoque.

DAMIS.

Eh, quoi?

DORANTE.

C'eſt à merveille.

DAMIS.

Tous deux preſque toûjours ſe parloient à l'oreille.

DORANTE, *à part.*

Ah! l'ingrate!

DAMIS.

Plaît-il?

DORANTE.

Qui, moi? je ne dis rien,
Mais je la blâme fort.

DAMIS.

Ah, vous concevez bien
Que j'ai cru lui devoir parler avec franchiſe.

DORANTE.

Vous avez très-bien fait, & tout vous autoriſe:
Que vous a-t'elle dit?

DAMIS.

Elle m'a confié
Que Damon, dans deux jours, doit être marié.

DORANTE.

Quoi, la choſe eſt donc vraie?

DAMIS.

Oh, tout au plus réelle.
La fille qu'il épouſe eſt, dit-on, jeune & belle,
C'eſt la fille d'Ormon.

DORANTE.

Damis, que dites-vous!
C'eſt elle?....

DAMIS.

Dont Damon va devenir l'époux.

DORANTE.

Ah, Damis, vous avez mis fin à ma triſteſſe,
Je croyois que Damon épouſoit la Comteſſe.

DAMIS.

En étiez-vous jaloux?

DORANTE, *à part.*

Me ſerois-je trahi?
(*haut.*) Moi, jaloux! non vraiment, mais je ſuis ſon ami,
Et je ne pourrois voir ſans une peine affreuſe,
Qu'un tel engagément la rendroit malheureuſe.

DAMIS.

Vous croyez donc ſon cœur tranquille abſolument;
Incapable, en un mot, d'aucun attachement.

DORANTE.

J'en ſuis très aſſuré, car elle eſt ſi coquette!

DAMIS.

Coquette.

DORANTE.

Mais, ſans doute.

DAMIS.

Ah! l'erreur eſt complette.

DORANTE.

Comment donc?

DAMIS.

Mon ami, je vous crois très-diſcret,
Vous ne voudriez pas abuſer d'un ſecret:
Si la Comteſſe étoit ſi vive, ſi légere,
Elle ſe borneroit au ſeul deſir de plaire,
Et n'aimeroit rien.

DORANTE.

Oui.

DAMIS.

Si je vous assurois
Que son cœur est touché.

DORANTE.

Je m'en étonnerois.

DAMIS.

Eh bien, que votre esprit s'apprête à la surprise.

DORANTE.

Quoi?

DAMIS.

Du plus tendre amour la Comtesse est épriſe.

DORANTE.

La Comtesse aimeroit?

DAMIS.

Oui, mais, très-vivement;
Et vous ne croiriez pas qu'elle a pris pour amant
Quelqu'un qui, je l'avoue, est un fort-honnête homme,
Mais qui n'a qu'un état peu brillant.

DORANTE.

Il se nomme?

DAMIS.

Je veux que son portrait le fasse deviner.

DORANTE.

Je ne le pourrai pas seulement soupçonner.

DAMIS.

C'est un garçon modeste, & vraiment estimable;
Mais son humilité l'empêche d'être aimable;
Pour faire une conquête, il ne se croit pas né;
De sa bonne fortune il est tout étonné:
Quoique ce ne soit pas cependant sa premiere;
La tête d'une femme est au plus singuliere.

Eh bien, devinez-vous cet heureux?

DORANTE.

Non, ma foi.

(*à part.*) Quel ſupplice!

DAMIS.

Il faut donc vous dire que c'eſt moi.

DORANTE.

Vous?...

DAMIS.

Moi-même.

DORANTE.

Et, morbleu, la choſe eſt incroyable.

DAMIS, *montrant le Portrait.*

Son portrait peut, je crois, la rendre vraiſemblable.

DORANTE.

C'eſt elle: puis-je croire un fait ſi ſurprenant!

DAMIS.

Mais moi, bien plus que vous, je le trouve étonnant.
Je réuſſis, je plais, ſans paroître y prétendre:
Je ſuis né fort timide, on croit que je ſuis tendre.
Oui, je ſuis à la mode; il faut cependant bien
Que je ſois fort aimable, & je n'en ſçavois rien.

DORANTE.

Il faut que cela ſoit, puiſque l'on vous écoute.

DAMIS.

Je ne puis m'aveugler, la Comteſſe me goûte;
Et comme elle a beaucoup de confiance en vous,
De cet amour nouveau, qui n'eſt ſçu que de nous,
Peut-être elle voudra vous inſtruire elle-même.

Ah, cette attention au moins ſeroit extrême,
Un ſecret en vos mains eſt toûjours bien commis ;
C'eſt votre probité qui vous fait tant d'amis.
(*Il ſort.*)

SCENE III.

DORANTE *ſeul.*

J'Allois faire éclater le tranſport qui m'anime ;
D'une femme & d'un fat je ſuis donc la victime,
Puiſque je peux l'aimer, je le mérite bien ;
Mais je veux avec elle avoir un entretien ;
La railler de ſang froid. La choſe eſt impoſſible ;
Mon dépit feroit voir combien je ſuis ſenſible,
Elle en triompheroit ; l'excès de la fureur
Honore une Coquette autant qu'une faveur.
Je veux que tout le monde ignore que je l'aime.
Mais comment renfermer mon déſeſpoir extrême ?
Comment l'humilier ?

SCENE IV.

CIDALISE, DORANTE.

DORANTE.

VOus venez à propos,
Madame, c'eſt de vous que j'attends mon repos :

Ce n'eſt point que l'amour & me trouble & m'enflâme,
Toûjours l'amitié ſeule eut des droits ſur mon ame.

CIDALISE.

On la méconnoîtroit à tant d'émotion,
Elle prend chez vous ſeul l'air de la paſſion.

DORANTE.

Voilà, malgré moi-même, à quel point je la porte,
Les fautes d'un ami m'affligent de la ſorte.
Hélas! ſi l'on pouvoit les choiſir tels que vous,
On jouiroit d'un ſort trop paiſible & trop doux.

CIDALISE.

Du choix de ſes amis on eſt toûjours le maître.

DORANTE.

Souvent on l'eſt de ceux dont on ne doit pas l'être.
Vous-même êtes amie, à ce que j'ai pu voir,
De la Comteſſe.

CIDALISE.

Autant que je crois le devoir;
Enfin, autant qu'on peut l'être avec bienſéance.

DORANTE.

L'amitié ne peut pas tromper votre prudence,
Vous la connoiſſez.

CIDALISE.

Oui, j'y prends même intérêt,
Mais je ſçais en l'aimant la voir telle qu'elle eſt,
Elle ſe perd.

DORANTE.

Sans doute, & c'eſt ce qui m'afflige.
Même à vous en parler c'eſt-là ce qui m'oblige;
Et mon reſpect pour vous a droit de l'exiger.
Oui, Madame, j'aurois voulu vous engager

A lui repréſenter en véritable amie,
Le tort qu'elle ſe fait par ſon étourderie.

CIDALISE.

Dorante, vous prenez ſes fautes bien à cœur.
Les yeux de l'amitié n'ont point cette chaleur.
Quoi! la ſeule amitié ſi pure & ſi parfaite,
Peut elle pour objet avoir une Coquette
Dont le cœur orgueilleux & jamais attendri
Ne peut pas même avoir un amant pour ami?
Dorante, prenez garde à ne vous pas méprendre,
Et craignez l'intérêt que vous ſemblez y prendre.

DORANTE.

Qui, moi, de la Comteſſe eſclave mépriſé,
Vous croiriez?...

CIDALISE.

Mais cela me paroît plus aiſé
Que d'être ſon ami.

DORANTE.

Je penſe le contraire.
Si j'aimois, je voudrois, ſans être fait pour plaire,
Me flatter tout au moins, qu'un jour mes ſentimens
Pourroient me tenir lieu du défaut d'agrémens;
Auſſi loin de choiſir une beauté volage
Qui mépriſe un amant en brigant ſon hommage,
Je ne voudrois aimer qu'un reſpectable objet,
Dont on ne fut jamais amoureux par projet,
Qui d'une paſſion eut l'ame ſuſceptible,
Crut pouvoir ſans danger voir un ami ſenſible,
Et que chacun des deux l'un par l'autre entraîné,
Fut ſoumis à l'amour ſans l'avoir ſoupçonné.

CIDALISE.

La façon de penſer eſt vraiment eſtimable.

DORANTE.

Oui, mais ſi l'on veut plaire, il faut être agréable.

CIDALISE.

La Comteſſe devroit ſentir votre amitié.

DORANTE.

A ſa légéreté mon eſprit s'eſt plié;
Je voudrois cependant que ſagement guidée,
Elle eut du vrai bonheur une plus juſte idée.
Sa folle vanité l'engage à s'égarer.
Je ne ſçais pas comment on pourra réparer
Sa derniere imprudence.

CIDALISE.

Hélas! on doit la plaindre.

DORANTE.

Elle s'oublie enfin, juſqu'à ſe faire peindre.

CIDALISE.

Juſqu'à ſe faire peindre! ah! que dites-vous là, Monſieur?

DORANTE.

Ce n'eſt vraiment encor rien que cela.
Tous les jours un portrait ſe fait ſans nul myſtere,
Mais ſçavez-vous quel homme en eſt dépoſitaire?
Damis.

CIDALISE.

Ah!

DORANTE.

Le premier de tous nos étourdis,
Qui pour le divulguer va courir tout Paris,
Et ne ménageant rien dans tout ce qu'il raconte,
Tire un indigne honneur de ce qui fait ſa honte.

CIDALISE.

La Comteſſe auroit dû mieux placer ſes amours,

Nous aimons malgré nous; mais nous devons toûjours
Eclairer notre amour avec la raiſon même,
Montrer dans notre choix une prudence extrême,
Et ſçavoir ménager par un accord ſi doux,
La tendreſſe d'un ſeul & le reſpect de tous
Sur le choix d'un amant, lorſqu'une femme compte,
Le tems la met en droit de ſe rendre ſans honte,
Et le monde éclairé juge par le vainqueur,
S'il l'eſt par le caprice ou par le choix du cœur.

DORANTE.

Perlez-lui donc, Madame.

CIDALISE.

Oui, je puis le promettre.

DORANTE.

Qu'elle ſçache à quel point elle a pu ſe commettre.

CIDALISE.

Je compte lui parler ſans nul déguiſement;

DORANTE.

Ce ſera l'obliger bien véritablement.

CIDALISE.

Et pour lui pouvoir mieux dire ce que je penſe,
Je veux lui demander un moment d'audience.

DORANTE.

Vous me ferez, Madame, un plaiſir infini.

CIDALISE.

C'eſt vous qui m'apprenez comme on doit être ami.

SCENE V.

DORANTE *ſeul.*

LA Comteſſe par-là ſe verra confondue,
Je vais voir éclater tout ſon trouble à ma vue ;
Après quoi, pour jamais je veux l'abandonner ;
Oui, je me promets bien de n'y pas retourner.

SCENE VI.

CARMIN, DORANTE, *ſans l'appercevoir.*

CARMIN.

AH, bon, le voilà ſeul, c'eſt l'inſtant favorable
Pour lui remettre en main ce portrait admirable.

DORANTE.

Je la flatterois trop en vivant ſous ſa loi.

CARMIN.

Vous aurez tout ſujet d'être content de moi ;
C'eſt ce portrait, Monſieur, où tout mon art éclate.

DORANTE.

Non, je ne veux jamais ſonger à cette ingrate.
(*Il ſort.*)

SCENE VII.

CARMIN *seul.*

CEt homme me paroît ou bizarre ou distrait;
De cet évenement je suis très-inquiet;
Je ne m'attendois pas à pareille avanture,
Et c'est apparemment l'effet d'une rupture.
Elle arrive bientôt, moi seul en souffrirai;
J'ai fini la peinture, & je la garderai.
Dorante est dans son tort, car rien dans ce visage
Ne présente les traits d'une femme volage.
Moi, je trouve très-bon que l'on soit inconstant,
Mais je veux que l'on aime aussi plus d'un instant;
Et lorsqu'un homme veut faire peindre une femme,
Je veux qu'il ait du moins assez de force d'ame
Pour laisser achever le Peintre & le payer,
Il peut changer après de peur de s'ennuyer.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, CARMIN.

LA COMTESSE.

QUel est cet homme-là?

CARMIN.

Je vois quelqu'un paroître.

LA COMTESSE.

Je ne ſçais...

CARMIN.

J'ai l'honneur de vous bien reconnoître,
Vous ne m'avez pourtant jamais vu, que je crois.

LA COMTESSE.

C'eſt un extravagant.

CARMIN.

Ah, j'exerce un emploi
Où ſouvent la raiſon court riſque du naufrage;
Et ma ſurpriſe, à moi, c'eſt d'être encor ſi ſage.

LA COMTESSE.

C'eſt s'étonner de peu. Mais, pour tant hazarder,
Quel eſt votre métier?

CARMIN.

C'eſt de vous regarder.

LA COMTESSE.

Parlez plus clairement.

CARMIN.

Pour bannir l'artifice,
Je ſuis Peintre.

LA COMTESSE.

Ah, j'entends.

CARMIN.

Fort à votre ſervice.

LA COMTESSE.

Vous venez donc ici faire quelque portrait?

CARMIN.

Je ſuis plus avancé, l'ouvrage eſt déjà fait.

LA COMTESSE.

Et ne peut-on pas voir cet ouvrage admirable?

CARMIN.

Sur ce chapitre-là, je ſuis impénétrable.

LA COMTESSE.

A quoi bon ce ſecret?

CARMIN.

Madame, croyez-vous
Que je ſois aſſez ſot pour peindre des époux,
Des neveux, des enfans, des oncles & des peres?
Je ne m'amuſe point à toutes ces miſeres,
Tous ces originaux ſont brouillés, déſunis,
Avant que leurs portraits ſoient à moitié finis;
Et ces tableaux laiſſés nous ſervent de tenture.
Je ne veux travailler jamais qu'en mignature.
Aucun Peintre ne peint plus promptement que moi;
Malgré cela, Madame, aſſez ſouvent je vois
Que l'on ſe brouille avant la fin de mon ouvrage:
On ne voit plus d'amours dignes du premier âge;
Le portrait le plus cher, bientôt placé par rang,
D'un portrait de famille a l'air au bout d'un an.

LA COMTESSE

Je ne puis ſoupçonner qui vous avez pu peindre
Ici ſur ce pied-là?

CARMIN.

J'ai le ſecret de feindre:
Oui, j'attrape un viſage avec préciſion,
Et je le peins ſouvent ſans ſa permiſſion.

LA COMTESSE.

Je vous crois fort ſçavant, mais cela ne peut être.

CARMIN.

Vous êtes, malgré vous, dans ce cas-là, peut-être.

LA COMTESSE.

Qui, vous, vous m'auriez peinte?

CARMIN.

Oui.

LA COMTESSE.

Sans que je l'aye ſçu?

CARMIN.

Oui.

LA COMTESSE.

Sans que l'on vous ait ſeulement apperçu?

CARMIN.

Oui.

LA COMTESSE.

Pour rendre la choſe encore plus plaiſante,
Je voudrois que ce fut par l'ordre de Dorante.

CARMIN.

Ah! vous connoiſſez donc ce Dorante?

LA COMTESSE.

Beaucoup.

CARMIN.

L'évenement n'eſt pas malheureux, pour le coup.
Parlez ſans déguiſer, eſt-ce un bien-honnête homme?

LA COMTESSE.

C'eſt par ſa probité ſur-tout qu'on le renomme.

CARMIN.

Vous me comblez de joie: & vous répondriez
De ſon exactitude envers ſes créanciers?

LA COMTESSE.

Peut-on ſçavoir pourquoi cela vous inquiete?

CARMIN.

J'ai droit de réclamer une petite dette:

Et

Et je ſerois fâché de lui faire un procès.

LA COMTESSE.

Sur quoi donc ?

CARMIN.

Ce Dorante amoureux à l'excès ;
Pour charmer les tranſports dont ſon ame eſt épriſe,
Aujourd'hui m'a fait peindre...

LA COMTESSE.

Et qui donc?

CARMIN.

Cidaliſe.

LA COMTESSE.

Cidaliſe?...

CARMIN.

Elle-même.

LA COMTESSE.

Ah! que me dites-vous?

CARMIN, *montrant le Portrait.*

Voilà la preuve.

LA COMTESSE, *à part.*

Rien n'égale mon courroux.

CARMIN.

Me payer, vous faiſoit beaucoup d'honneur, Madame,
Cela s'appelleroit un trait de grandeur d'ame.

LA COMTESSE.

C'eſt elle aſſurément.

CARMIN.

Ce portrait m'eſt reſté;
Et vous m'obligeriez beaucoup, en vérité,
Si vous vouliez bien...

LA COMTESSE.

Oui, je veux bien en répondre;
Donnez-moi ce portrait. (*à part.*) Je prétends le confondre.
(*haut.*) Dix louis, eſt-ce aſſez ?

CARMIN.

Oui, c'eſt ce que je prends.

LA COMTESSE.

Ne revenez donc plus.

CARMIN.

De bon cœur, j'y conſens.
Vous voulez bien payer les dettes de Dorante ;
Oh, c'eſt un procédé d'amitié qui m'enchante.

SCENE IX.

LA COMTESSE *ſeule.*

NOn, je ne reviens point de mon étonnement ;
Dorante paroiſſoit m'aimer éperdument.
Ce n'eſt point mon orgueil qui me l'a fait accroire,
Tout le monde m'a fait remarquer ma victoire,
Et Cidaliſe, ſeule, eſt l'objet de ſes veux:
Il n'a feint de m'aimer que pour cacher ſes feux.
Je ne regrette point ſa conquête échappée ;
Mais je trouve honteux d'avoir été trompée.
Il eſt cependant ſûr qu'ils ſont brouillés tous deux,
Le portrait en fait foi, le fait n'eſt pas douteux.
Cidaliſe a, dit-on, un ſecret à m'apprendre ;

A ſa priere ſeule ici je viens l'attendre ;
Je voudrois qu'elle vint me parler franchement,
Afin de me charger du raccommodement.

SCENE X.

CIDALISE, LA COMTESSE.

CIDALISE.

COmteſſe, le ſujet qui près de vous m'amene,
De mon attachement va vous rendre certaine ;
Vous verrez que je n'ai rien de caché pour vous.

LA COMTESSE.

Juſtement.

CIDALISE.

La franchiſe a des charmes ſi doux.

LA COMTESSE.

Oui, c'eſt de l'amitié la preuve la plus ſûre.

CIDALISE.

Le penſez-vous bien ?

LA COMTESSE.

Oui.

CIDALISE.

Ce diſcours me raſſure,
Je n'oſois qu'en tremblant, vous épancher mon cœur.

LA COMTESSE.

Je croyois inſpirer un peu moins de frayeur ;
Pour me déclarer tout, armez vous de courage.

CIDALISE.

Vous connoiſſez, je crois, le motif qui m'engage;
Vous ſçavez bien qu'il faut, lorſqu'on a des attraits,
De la maligne envie écarter tous les traits;
Pouvoir juſtifier la moindre circonſtance,
Et ſçavoir au plaiſir donner de la décence.

LA COMTESSE.

J'approuve en tous les points cette façon d'agir;
Quelquefois on peut bien aimer ſans en rougir,
Une foibleſſe fait la honte d'une femme,
Mais le ſentiment fait l'éloge de ſon ame.

CIDALISE.

Sans doute, l'on ne peut s'affranchir de l'amour;
On le brave long-tems, on s'y ſoumet un jour.
Souvent avec nos goûts la vertu s'accommode;
Mais on doit ſur-tout fuir tout amant à la mode,
Dont l'amour imprudent, ſans être délicat,
Entraîne toûjours moins de plaiſir que d'éclat.

LA COMTESSE.

Que vous développez votre ame avec adreſſe!
Vous ſçavez vous y prendre avec tant de fineſſe,
Que ſans vous déclarer on peut vous deviner.

CIDALISE.

Mais c'eſt à quoi j'ai cru devoir vous amener:
Oui, le choix de l'amant, ou perd, ou juſtifie.
On ſçait que le malheur de la jeune Emilie
Eſt d'avoir pour Eraſte un penchant peu réglé:
Au contraire, l'on a du reſpect pour Eglé;
Son mari ne veut pas vivre mal avec elle,
Parce qu'il ſçait qu'elle eſt prudemment infidelle.

LA COMTESSE.

Notre prochain, je crois, ſe paſſeroit fort bien
D'être pour quelque choſe en tout cet entretien.

CIDALISE.

Cela ne peut jamais tirer à conſéquence,
Et vous en ſentez mieux le prix de la prudence.

LA COMTESSE.

Pourquoi mettre tant d'art à me dire un ſecret?

CIDALISE.

Vous pourriez...

LA COMTESSE.

Je ſçais bien qu'il s'agit d'un portrait.

CIDALISE.

Ah! qu'en me prévenant vous me tirez de peine!

LA COMTESSE.

Oui, votre modeſtie alloit en perdre haleine.

CIDALISE.

Cet éclairciſſement m'embarraſſoit très-fort.

LA COMTESSE.

J'ai vu qu'il vous falloit épargner cet effort.

CIDALISE.

Puiſque vous me parlez avec tant de franchiſe,
Comteſſe, il n'eſt plus tems qu'avec vous je déguiſe.

LA COMTESSE.

Sans doute; vous pouvez me parler librement:
Et... Dorante...

CIDALISE.

A pour vous un grand attachement.

LA COMTESSE.

Eh bien; en vérité, je vous trouve eſtimable
D'en faire les honneurs.

CIDALISE.

Il eſt très-véritable
Que nous avons tous deux eu le cœur pénetré,
De voir votre portrait imprudemment livré.

LA COMTESSE.

Mon portrait ? ...

CIDALISE.

Oui, vraiment.

LA COMTESSE.

Pour moi votre tendreſſe,
De vous en aſſurer devoit avoir l'adreſſe.

CIDALISE.

Ah! pour mon amitié rien n'eut été ſi doux,
Mais je ne l'ai pas pu.

LA COMTESSE.

J'ai donc mieux fait que vous ;
Il vient de m'arriver la pareille aventure,
Le hazard m'a montré certaine mignature,
Et je m'en ſuis ſaiſie.

CIDALISE.

Ah, vous avez bien fait.

LA COMTESSE.

Mais auſſi mon eſprit eſt-il bien ſatisfait.

CIDALISE.

Sçaurai-je ? ...

LA COMTESSE.

Je voudrois le cacher à tout autre.

CIDALISE.

J'y ſuis ſenſible, enfin ce portrait ? ...

LA COMTESSE.

C'eſt le vôtre.

CIDALISE.

Le mien?...

LA COMTESSE.

En doutez-vous?...

CIDALISE.

Que vois-je!..

LA COMTESSE.

Cependant,
Vous comptiez avoir fait un choix ſage & prudent.

SCENE XI.

DORANTE, CLITANDRE, LA COMTESSE, CIDALISE.

DORANTE, *à Cidaliſe.*

EH bien, de vos conſeils ſent-elle l'avantage?

CIDALISE, *à Clitandre.*

Ah! faites-moi raiſon du plus ſanglant outrage,
Clitandre, dites-moi, quel eſt votre projet,
Et pourquoi ſans aveu vous avez mon portrait?

CLITANDRE.

Comment, moi, Madame?

CIDALISE.

Oui, vous avez tort de feindre;
Car, vous ſeul, en un mot, m'avez pu faire peindre.
(*Elle ſort.*)

SCENE XII.

LA COMTESSE, DORANTE, CLITANDRE, LISETTE, *qui ſurvient.*

LA COMTESSE.

DOrante, il faut vous dire avant de vous quitter,
Qu'en employant un Peintre, il faut le contenter.

DORANTE.

Une telle aventure eſt tout au plus étrange.

CLITANDRE, *à Dorante.*

Il faut qu'aſſurément le Peintre ait pris le change;
Comment de Cidaliſe appaiſer le courroux ? . . .

LISETTE, *apportant une lettre à Dorante.*

Cette lettre, Monſieur, eſt adreſſée à vous,
Elle preſſe, dit-on.

LA COMTESSE.

Si c'eſt de votre tante,
Liſez-là promptement, elle eſt intéreſſante.

DORANTE, *lit.*

» Enfin, je me ſuis donnée tant de mouvemens,
» que, pour vingt mille écus, j'ai obtenu pour
» vous le Régimenr en queſtion. Vous aviez un
» nombre prodigieux de concurrens, je vous
» avertis que vous n'avez pas de tems à perdre,
» car ſi l'argent n'eſt pas porté ce ſoir chez votre
» Notaire, ce ſera le petit Cléon, qui, au-lieu
» de vous, aura le brevet. »

Ah ! l'affaire eſt manquée, & je n'y penſe plus,
Je ne pourrai jamais trouver vingt mille écus ;
Des terres, en un ſoir, ne peuvent pas ſe vendre,
Enfin, à réuſſir je ne dois plus prétendre.

LA COMTESSE.

Il faut...

DORANTE.

Une autre affaire agite mon eſprit,
Madame, contre moi n'ayez aucun dépit.

LA COMTESSE.

Moi?...

DORANTE.

Puiſque du portrait vous ſçavez l'aventure,
Croyez que c'eſt l'effet de l'ardeur la plus pure.

CLITANDRE, *à Dorante.*

Taiſez-vous.

LA COMTESSE.

Son excuſe augmente ma fureur.

CLITANDRE, *à Dorante.*

Le Peintre s'eſt mépris ; laiſſez-lui ſon erreur.

DORANTE.

Je n'ai point prétendu vous faire aucune offenſe.

LA COMTESSE.

Moi, Monſieur...

CLITANDRE.

Le tems preſſe, & dans la circonſtance...

DORANTE.

L'amour...

CLITANDRE.

Eh ; finiſſons ces diſcours ſuperflus,
Et de tous les côtés cherchons vingt mille écus.

SCENE XIII.

LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.

SAns doute, ils les pourront trouver chez Cidalise.

LISETTE.

Il ne l'a pas fait peindre, & c'eſt une méprise.

LA COMTESSE.

C'eſt une méprise?

LISETTE.

Oui, je garantis le fait,
Et je ſçais qu'il vouloit avoir votre portrait.

LA COMTESSE

Tu le ſçais?

LISETTE.

Oui, vraiment, j'en ſuis ſûre, vous dis-je.

LA COMTESSE.

Son embarras, Liſette, & m'attriſte & m'afflige,
Il manque ſa fortune en ceſſant de ſervir,
Ses amis dans ce cas devroient ſe réunir;
Oui, je trouve pour lui la circonſtance affreuſe,
Ah! ſi je l'en tirois, que je ſerois heureuſe!

LISETTE.

Oui, mais votre dépenſe excéde votre bien.

LA COMTESSE.

Le deſir d'obliger en fournit le moyen,
Et j'en imagine un; l'amitié m'autoriſe:

On en penſeroit mal, venant de Cidaliſe,
Dans ſes bienfaits l'amour ſe mettroit de moitié,
Mais il ne peut devoir les miens qu'à l'amitié.

LISETTE, *en s'en allant.*

Ce titre d'amitié n'eſt ſouvent qu'une ruſe
Que l'amour met en œuvre & dont l'orgueil abuſe.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CIDALISE *ſeule.*

LE peintre s'eſt mépris, je n'en puis pas douter.
Clitandre, dans l'inſtant vient de me l'atteſter.
Se peut-il que Dorante à ce point-là s'abuſe?
Pour un homme ſenſé, la faute eſt ſans excuſe.
Mais, que dis-je? peut on commander à ſon cœur?
Qu'un objet nous déplaiſe, on s'arme de rigueur;
Et l'eſprit abuſé rapporte à la prudence,
Un refus qui ne vient que de l'indifférence.
Qu'un autre ait le ſecret d'être aimable à nos yeux,
C'eſt celui que jamais on ne croit dangereux;
On ſe trompe ſoi-même, on l'écoute, on l'attire;
On ne s'apperçoit pas du poiſon qu'on reſpire:
L'amour offre ſes traits pour ceux de l'amitié,
Et trop ſouvent l'on eſt avec lui de moitié.
Clitandre, en m'excédant du récit de ſa flâme,
S'eſt fermé pour toûjours tout accès dans mon âme.

Par ſa raiſon, Dorante a charmé ma vertu;
Il a ſurpris mon cœur, qui n'a point combattu.
Je me ſçavois bon gré d'eſtimer ſa ſageſſe:
Et cette eſtime, hélas! commençoit ma foibleſſe.

SCENE II.

DORANTE, CIDALISE.

DORANTE.

MAdame, vous voyez un homme au déſeſpoir;
L'excès de ma douleur ne ſe peut concevoir:
J'ai couru vainement les Banquiers, les Notaires,
Même les gens de qui les ames mercenaires
D'une richeſſe infame eſtimant le bonheur,
Livrent ſur intérêt & l'argent & l'honneur;
Aucun ne m'a fourni la ſomme néceſſaire.
Il n'en faut pas douter; j'ai manqué mon affaire.
Je ne puis plus ſervir; & mon chagrin eſt vif
D'être toute ma vie un citoyen oiſif;
De n'avoir à choiſir que le rôle incommode
De politique aride, ou de fat à la mode;
D'être un poids au public, & l'accabler ſans fin,
De l'ennui de moi-même ou d'un murmure vain.

CIDALISE.

Jamais vous ne ſerez dans cette alternative,
Et de votre chagrin la peinture eſt trop vive;
Un homme dont le cœur eſt égal à l'eſprit,
A toûjours du public l'eſtime & le crédit.

Je ne ſçais que les ſots qui ſoient nuls dans le monde ;
C'eſt cette eſpece-là qu'il faut que chacun fronde ;
Ils ont en pure perte & leur place & leur bien.
Qu'on voit de gens titrés qui pourtant ne ſont rien!

DORANTE.

Ce ſont eux cependant pour leſquels on s'empreſſe,
Et je l'ai remarqué ſouvent chez la Comteſſe ;
Lorſqu'un homme peut être étourdi par état,
Et lorſqu'il peut avoir une affaire d'éclat ;
Tout le monde lui fait, ſans ſentir de ſcrupules,
Autant de complimens qu'il a de ridicules ;
A les entretenir chacun ſemble appliqué,
Et l'homme de mérite à peine eſt remarqué.
Ma franchiſe m'expoſe à d éternelles guerres ;
Auſſi je me retire, & vais vivre en mes terres.

CIDALISE.

Mais, attendez encor.

DORANTE.

Non, le deſſein eſt pris.
Mais de votre amitié, comme je ſens le prix,
Du moins je vous prierai quelquefois de m'écrire.

CIDALISE.

Volontiers.

DORANTE.

Et ſur-tout ayez ſoin de m'inſtruire
De quel œil la Comteſſe aura vu mon départ.

CIDALISE.

Elle y prendra, je crois, une aſſez foible part.

DORANTE.

Oh, ſans doute. En jugeant pourtant ſur l'apparence,

Elle devroit un peu regretter mon abſence.

CIDALISE.

Vous étiez ſon ami.

DORANTE.

J'ai quelquefois penſé
Qu'il ſeroit bien cruel pour un homme ſenſé,
D'aimer avec foibleſſe une pareille femme.

CIDALISE.

Oui.

DORANTE.

De quels traits affreux elle perceroit l'ame,
Par ſa coquetterie & ſa légéreté!
C'eſt un bonheur pour moi, très-grand en vérité,
D'avoir pu demeurer inſenſible auprès d'elle.

CIDALISE.

C'eſt être heureux.

DORANTE.

J'aurois une peine cruelle
A m'en ſéparer, mais je ne redoute rien,
Je pars, j'ai le cœur libre, & m'en applaudis bien.

CIDALISE.

Eh bien, j'ai cru long-tems que d'une ardeur ſecrete.

DORANTE.

Non vraiment, c'eſt vous ſeule ici que je regrette.
Votre eſprit ſérieux s'accommodoit au mien;
J'eſtimois votre cœur, j'aimois votre entretien,
Mais nous pourrons toûjours être en correſpondance:
L'amitié, ſur l'amour a cette préférence;
Elle ne prend jamais ce vol impétueux,

Cet eſſor de l'amour vif & tumultueux;
Ce n'eſt point un éclair de qui les traits de flammes
Répandent le déſordre & l'eſpoir dans nos ames,
Qui fait par ſon yvreſſe oublier les vertus,
Dont les fers ſont briſés dès qu'ils ne bleſſent plus;
L'amitié nous unit par un nœud plus aimable,
Rien n'en peut altérer la ſource reſpectable,
Nous voyons tous les jours ſes liens pleins d'attraits
S'étendre, ſe prêter ſans ſe rompre jamais,
Et des tems & des lieux rapprocher la diſtance
Par les bienfaits, l'eſtime & la reconnoiſſance.

CIDALISE.

Ah! ce n'eſt plus ainſi que l'on aime à préſent,
Sur le choix des amis on eſt plus complaiſant;
J'ai ſouvent obſervé qu'en ce tems déteſtable,
L'amitié n'eſt qu'un nom qui cache un cœur coupable;
De la ſociété c'eſt un lien trompeur
Que forme le hazard ſans l'aveu de l'honneur,
Qu'entretient le plaiſir, que la licence anime,
Qui peſe plus ſouvent l'intérêt que l'eſtime,
Et dont l'intérieur frivole ou criminel,
N'a jamais d'autre objet que ſon bien perſonnel.

DORANTE.

C'eſt ſans regret auſſi que je quitte le monde:
Je vais paſſer mes jours dans une paix profonde,
Chérir ma ſolitude; & pour mieux m'y lier,
En arrivant chez moi je veux me marier.

CIDALISE.

Qui, vous?

DORANTE.

Oui. La Comteſſe en ſera bien ſurpriſe.
C'eſt ſur cela qu'il faut m'écrire avec franchiſe,
Me circonſtancier l'impreſſion, l'effet
Que ſur elle, à vos yeux, la nouvelle aura fait.

CIDALISE.

Dorante, pourquoi tant vous inquieter d'elle ?

DORANTE.

La choſe me paroît & ſimple & naturelle,
C'eſt un pur mouvement de curioſité.

CIDALISE.

C'eſt par d'autres que moi qu'il ſera contenté,
Paris depuis long-tems me déplait & m'ennuye ;
Je veux m'en éloigner le reſte de ma vie.

DORANTE.

Vous ?

CIDLAISE.

Oui.

DORANTE.

De ce parti je devine l'objet,
Le cœur plus que l'eſprit a part à ce projet.

CIDALISE.

Comment donc, malgré moi, vous ai-je fait entendre ?...

DORANTE.

Mais, oui, je ſçais fort bien que vous aimez Clitandre.

CIDALISE.

C'eſt de mes ſentimens être mal informé.

DORANTE.

Je ſuis ſûr qu'il vous aime, & votre cœur charmé...

CIDALISE.

CIDALISE.

Monſieur, vous vous trompez très-fort, je vous l'aſſure.

DORANTE.

Mais vous aimez quelqu'un, & je le conjecture
Sur ce que vous avez ſenti quelque frayeur
De m'avoir, malgré vous, découvert votre cœur.

CIDALISE.

Dorante, un tel ſecret ne vous toucheroit guere.

DORANTE.

Non, je voudrois ſçavoir quel homme peut vous plaire?

CIDALISE.

Et vous; de quel objet allez-vous être époux?

DORANTE.

Je n'en ſçais rien encor.

CIDALISE.

Ah! m'en répondez-vous?

DORANTE.

Oui, je veux ſeulement un parti convenable,
Une fille aſſez riche, & ſur-tout raiſonnable;
Qui ne ſoit point coquette, & puiſſe ſans effroi
Vivre tranquillement dans ma terre avec moi.
En connoiſſez-vous une?

CIDALISE.

Oui.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à dire;
Sur votre caution, je ſuis prêt d'y ſouſcrire.

CIDALISE.

Pour m'engager, Dorante, à parler franchement;
Vous devez m'en montrer l'exemple en ce moment,

Je demande un aveu, c'eſt de votre foibleſſe.

DORANTE.

Quoi?

CIDALISE.

Vous avez ſenti du goût pour la Comteſſe,
Vous l'aimez même encore.

DORANTE.

Et quand je l'aimerois,
Ce ſeroit un penchant que je réprimerois;
Jamais à la campagne elle ne voudroit vivre;

CIDALISE.

Mais enfin, ſuppoſé qu'elle voulut vous ſuivre;

DORANTE.

En ce cas... Mais, Madame, elle y mourroit d'ennui.

CIDALISE.

Ah! vous l'aimez!

DORANTE.

Je vais l'oublier aujourd'hui.

CIDALISE.

Tantôt c'eſt ſon portrait, non, le mien...

DORANTE.

Ah, Madame!
Ne parlez point d'un trait qui me pénétre l'ame.
C'étoit une mépriſe alors; oui, j'en conviens;
Ce n'en ſeroit pas une à préſent.

CIDALISE.

Le moyen
De compter détacher un cœur tel que le vôtre.

DORANTE.

Madame, ſi l'hymen nous lioit l'un à l'autre;
Sans ſentir, il eſt vrai, cet amour effréné,

Mon eſtime pour vous me rendoit fortuné.
Hélas! que n'êtes-vous cette beauté prudente
Dont vous parliez tantôt!

CIDALISE.

Si c'étoit moi, Dorante?

DORANTE.

Ah! ſi vous conſentiez à me donner la main.

CIDALISE.

Si j'y conſens?...

DORANTE.

Il faut nous marier demain.
La Comteſſe, en ſçachant que vous ſerez ma femme,
En aura, j'en ſuis ſûr, le déſeſpoir dans l'ame.

CIDALISE.

La Comteſſe toûjours occupe votre eſprit.

DORANTE.

Je me fais un plaiſir ſecret de ſon dépit.

CIDALISE.

Moi, je crois qu'il faudroit cacher ce mariage,
Et ne le déclarer qu'après notre voyage.

DORANTE.

Eh bien, vous le voulez? je promets le ſecret.

SCENE III.

DAMIS, *qui écoutoit, ſe montre*, CIDALISE, DORANTE.

DAMIS.

IL ſera bien gardé, car je ſuis très-diſcret,
Et j'ai tout entendu.

CIDALISE.

Qu'avons-nous fait, Dorante ?

DAMIS.

Vous ne trouverez pas mauvais que j'en plaiſante;
La Comteſſe ſur-tout n'en ira pas trop mal.
C'eſt prendre auſſi trop tôt le ton provincial,
Que de ſe marier dès le premier quart d'heure;
Un pareil ridicule eſt très-grand, & demeure.

CIDALISE.

Monſieur, on vous permet d'en répandre le bruit;
De cet heureux hazard retirez tout le fruit;
Tâchez de nous donner un ridicule extrême,
Je vais dans tout Paris le publier moi-même.

DORANTE.

Il n'en parlera pas tout du moins au palais.

CIDALISE.

Eh, par quelle raiſon?

DORANTE.

C'eſt qu'il n'y va jamais.

DAMIS.

Il veut me plaiſanter, je crois.

DORANTE.

Oh, je n'ai garde;
Vous avez trop d'eſprit pour que je m'y hazarde.
Nous, Madame, ſortons pour avancer l'inſtant
Qui doit me procurer un bonheur ſi conſtant.

SCENE IV.

DAMIS *ſeul.*

AH, j'en rirai long-tems, la choſe eſt trop comique,
Pour ces hiſtoires-là, je ſuis un homme unique!
Mais en rire tout ſeul, n'eſt rire qu'à demi.
Pour moi, je ne connois le beſoin d'un Ami,
Que pour s'entretenir des ſottiſes du monde,
C'eſt toûjours ſur ce point que l'amitié ſe fonde.
Liſette?...

SCENE V.

LISETTE, DAMIS.

LISETTE.

EH bien?

DAMIS.

Eſt-elle à ſon appartement?

LISETTE.

Oui, de mauvaiſe humeur.

DAMIS.

J'y vais dans le moment.

LISETTE.

Vous prendriez, Monſieur, une inutile peine.
Elle rentre, elle ſort, s'arrête & ſe promene;
Son eſprit inquiet peut la conduire ici.

SCENE VI.

DAMIS, LA COMTESSE, LISETTE.

DAMIS.

JE la vois ; ſon chagrin va bien être adouci.
Comteſſe, malgré vous, je vais vous faire rire :
L'aventure eſt unique, & je viens vous la dire.

LA COMTESSE.

Eh bien, quel eſt ce fait ſi rare & ſi plaiſant ?

DAMIS.

C'eſt vraiment un récit tout au plus amuſant,
D'un événement... mais vous le ſçavez, peut-être.
Ce n'eſt point aux dépens de quelque petit-maître,
Qu'on va vous faire rire; oh vraiment, nos Acteurs
Sont gens graves, ſenſés. J'aime à voir ces Docteurs
Faire quelque ſottiſe avec un air capable.

LA COMTESSE.

Mais quel eſt donc ce fait ?

DAMIS.

Le fait eſt incroyable,
Dorante, ha, ha...

LA COMTESSE.

Comment ?

DAMIS.

Ah, j'en mourrai, je crois,
Et quand vous le ſçaurez, vous rirez comme moi :
Doran e va paſſer ſa vie à la campagne.

Et ce pauvre homme ...

LA COMTESSE.

Eh bien ?

DAMIS.

Emmene une compagne.

LA COMTESSE.

Une compagne ! & qui ?

DAMIS.

Son choix eſt merveilleux,
Et Cidaliſe en eſt l'objet très-ſérieux.
Je viens, dans cet inſtant, de les trouver enſemble.
Demain, il eſt très-ſûr que l'hymen les aſſemble,
Et qu'après, pour toûjours, ils ſortent de Paris.
L'aventure eſt plaiſante, au moins ... Votre air ſurpris
M'annonce tous les traits d'une fine ſatyre;
Oh, j'étois bien certain que je vous ferois rire:
Je vais faire venir des inſtrumens chez vous,
Et nous irons tous deux chez ces nouveaux époux,
Faire jouer gaiement un petit air de nôce,
Lorſqu'ils ſeront tous prêts de monter en carroſſe.

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

MAdame, vous avez bien contenu vos ris,
Et ...

LA COMTESSE.

Parlez-moi, Liſette; où donc avez-vous pris
Tantôt que ce portrait étoit une mépriſe?
Qu'on m'avoit voulu peindre au lieu de Cidaliſe?

LISETTE.

Je m'en croyois certaine.

LA COMTESSE.

Et ſur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Mais cela devoit être. On ne ſçait ce que c'eſt
Que ces gens ſérieux. Ah! j'en ſuis ſi choquée;
Et, Madame, je crois, en eſt auſſi piquée.

LA COMTESSE.

Tout ce qui me fait peine en cette affaire-ci,
C'eſt de voir que Dorante eſt un perfide ami;
Car enfin, il ne peut ignorer que Clitandre
Aime fort Cidaliſe, & ne doit pas s'attendre
A trouver un rival en lui: mais le voilà;
Sçachons s'il eſt inſtruit de cette hiſtoire-là.

SCENE VIII.

CLITANDRE, LA COMTESSE, LISETTE.

CLITANDRE.

MAdame, auprès de vous j'ai cru trouver Dorante;
Je me vois ſur le point de remplir ſon attente,
De tous ſes embarras je vais le dégager,
Et j'aurai le plaiſir enfin de l'obliger.

J'ai trouvé par bonheur la ſomme qu'on demande;
Je ne ſentis jamais une joie auſſi grande.
Vous repréſentez-vous mon bonheur tout entier?
Des ſervices qu'on rend, on jouit le premier.

LA COMTESSE.

Que vous êtes, Clitandre, un ami reſpectable;
Je doute que le ſiecle en fourniſſe un ſemblable.
Dorante, vous ſçavez, ſe marie aujourd'hui;
Il vous en a fait part, ſans doute?

CLITANDRE.

Dorante?

LA COMTESSE.

Oui:
Cidaliſe l'épouſe, & la choſe eſt publique.

CLITANDRE.

Cidaliſe?

LA COMTESSE.

On conçoit que ce trait-là vous pique.

CLITANDRE.

Piqué? Dorante & moi nous ſommes trop amis
Pour vouloir nous brouiller jamais à pareil prix;
L'amitié ne prend point garde à la minutie;
Je crois même qu'il faut que je le remercie.

LA COMTESSE.

Le remercier?

CLITANDRE.

Oui.

LA COMTESSE.

Mais vous n'y penſez pas.

CLITANDRE.

Ce mariage-là me tire d'embarras,
Car, en un mot, j'avois du goût pour Cidaliſe,

Qui, ſans doute, de moi n'étoit pas fort épriſe:
Malgré cela, peut-être, elle eut pu m'épouſer,
Et nous aurions fini par nous tyranniſer;
Dorante cependant me ſauve cette peine,
Je dois lui rendre grace; oui, la choſe eſt certaine;
Je vais moins le chercher pour vanter mon bienfait,
Que pour me réjouir du plaiſir qu'il m'a fait.

SCENE IX.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

SUr Clitandre, à préſent vous voilà ſans ſcrupule.

LA COMTESSE.

Liſette, laiſſez-moi, vous êtes ridicule,
Et vous prenez plaiſir à m'impatienter.

LISETTE.

Mais ...

LA COMTESSE.

Oui, vous vous plaiſez à me perſécuter.

LISETTE.

Convenez franchement que vous êtes touchée
De voir ...

LA COMTESSE.

Où prenez-vous, moi, que je ſuis fâchée?
Mon eſprit n'eſt-il pas dans ſa tranquillité?

LISETTE.

Tranquille, ſans langueur.

LA COMTESSE.

Liſette, en vérité
Vous me pouſſez à bout, & je ſuis trop facile,
Sortez.

LISETTE.

Oui, je vous laiſſe en cet état tranquille.

LA COMTESSE.

Ah! ſi je m'en croyois... Liſette, écoutez-moi;
Allez chercher Dorante.

LISETTE.

Et dirai-je pourquoi?

LA COMTESSE.

Dites-lui ſeulement que je l'attens, qu'il vienne:
Mais faut-il votre aveu pour que je l'entretienne?
Suivez mes volontés, & ne repliquez pas.

SCENE X.

LA COMTESSE *ſeule.*

JE crains de pénétrer d'où vient mon embarras.
O Ciel! ſe pourroit il que j'aimaſſe Dorante?
Moi qui plaçois ma gloire à vivre indépendante;
Il ne ſçait pas encor ce que j'ai fait pour lui.
A-t'il eu près de moi l'amour pour ſon appui?
Non, non, c'eſt l'amitié que j'avois ſeule en vue.
L'amitié? Mais, hélas! m'étoit-elle connue?
Une coquette (il faut l'avouer ſans détour)
Ne connoît l'amitié qu'en connoiſſant l'amour.
Il vient, cachons lui bien le trouble de mon ame.

SCENE XI.

DORANTE, LA COMTESSE.

DORANTE.

ON dit que vous voulez m'entretenir, Madame ?

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur. Je voulois ſçavoir en ce moment,
Ce que vous avez fait pour votre Régiment.

DORANTE.

Moi ? je n'y penſe plus.

LA COMTESSE.

Votre raiſon s'oublie ;
Mais vous vous mariez, à ce que l'on publie ?
Vous pouviez, ce me ſemble, attendre un peu plus tard.

DORANTE.

Madame, je venois pour vous en faire part.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah ! juſte Ciel ! il m'oſe avouer ſa foibleſſe.

DORANTE.

L'affaire eſt convenable, & n'a rien qui vous bleſſe.

LA COMTESSE.

Oh non, certainement, Monſieur, & votre choix
Eſt ſi beau ! ſi ſenſé ! que j'y donne ma voix.

DORANTE.

Et bien, je ſuis flatté d'avoir votre ſuffrage ;
Je craignois de vous voir blâmer ce mariage.

LA COMTESSE.

Moi, Monſieur ? Cidaliſe a l'eſprit ſi bien fait !

DORANTE.

Sçavez-vous bien qu'elle eſt eſtimable en effet ?

LA COMTESSE, *à part.*

Sa ſageſſe eſt ſur-tout ſi douce, ſi traitable.

DORANTE.

Quand on la connoît bien, elle eſt vraiment aimable.

LA COMTESSE.

Il faut, en vérité, qu'il ait perdu l'eſprit.

DORANTE.

Que dites-vous ?

LA COMTESSE.

Comment lui cacher mon dépit ?

DORANTE.

Vous la verrez ſouvent, c'eſt votre intime amie.

LA COMTESSE, *à part.*

Sans doute; ah ! c'eſt trop loin pouſſer la raillerie.

DORANTE.

Son eſprit, j'en conviens, n'eſt pas des plus brillans;
Elle n'eſt pas fertile en traits vifs & ſaillans :
Mais un mari n'a pas grand beſoin que ſa femme
Se diſtingue dans l'art de dire une épigramme.
Dès que l'on a pour but le lien conjugal,
Je crois que la raiſon eſt le point capital ;
Car on eſt malheureux de prendre une Coquette,
Dont l'eſprit n'eſt jamais qu'un meuble de toilette,
Qui quand vous lui parlez répond à ſon miroir,
Dont la derniere mode eſt l'unique ſçavoir.
Le mari le plus doux & le plus raiſonnable
Eſt toûjours à ſes yeux un homme inſoutenable,

Qui n'a dans ſa maiſon d'autre charge en effet ;
Que d'approuver tout haut ce qu'il blâme en ſecret.

LA COMTESSE.

Oui, ſans doute, avec elle un époux eſt à plaindre ;
Mais je crois cependant qu'on doit encor plus craindre
Ces femmes dont l'eſprit plein de fiel & d'aigreur,
S'enveloppe toûjours des voiles de l'humeur ;
Qui ne veulent d'amis que pour pouvoir médire,
Ne prennent un mari qu'afin de contredire,
Penſent que le tribut qu'on doit à la raiſon,
Conſiſte ſeulement à prononcer ſon nom ;
Qui prétendent borner le don de la ſageſſe,
Moins à la pratiquer qu'à voir ce qui la bleſſe,
Et qui voyant le mal ſans s'attacher au bien,
Croyent que la vertu n'eſt que dans le maintien.

DORANTE.

Entre tous ces dangers il eſt vrai qu'on balance,
On n'oſe à l'un des deux donner la préférence :
Sans doute ces excès ſont tout-à-fait fâcheux,
Mais la coquetterie eſt plus fauſſe à mes yeux.

LA COMTESSE.

Lorſqu'une femme eſt née avec ce caractere,
Quand la coquetterie eſt ſon unique affaire,
Son orgueil lui tient lieu d'un ami, d'un amant ;
Elle doit avec ſoin fuir tout engagement,
Même à le publier ſa probité l'oblige.

DORANTE.

Je ſuis de votre avis, la bonne foi l'exige.
Vous en avez donné l'exemple à mon égard.

LA COMTESSE.

Qui, moi, Monſieur ?

DORANTE.

Sans doute, & c'eſt un grand hazard
Que mon courage ait pu prendre aſſez ſur moi-même
Pour étouffer un feu...

LA COMTESSE.

Ma ſurpriſe eſt extrême.
Qui, vous?...

DORANTE.

Oui, j'ai vu l'heure où j'allois m'embarquer,
Si je n'euſſe ſenti que c'étoit trop riſquer,
Que vous m'euſſiez raillé pendant toute ma vie.
En honneur, j'étois prêt d'aimer à la folie.

LA COMTESSE.

Moi, vous railler?

DORANTE.

Allons, avouez franchement
Que c'eut été pour vous un grand amuſement.
Je ne vous blâme point, vous êtes trop heureuſe
De pouvoir conſerver cette paix précieuſe,
De lancer tous les traits de l'amour contre nous,
Sans craindre qu'aucun d'eux s'oſe adreſſer à vous.

LA COMTESSE.

Comment cacher mon trouble?

DORANTE.

Oui, votre ame contente,
Parmi tous ces captifs, demeure indépendante.
D'un coup d'œil attirant vous produiſez l'eſpoir,
Vous careſſez l'amour en bravant ſon pouvoir.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah! je crois qu'il inſulte au trouble de mon ame.

DORANTE.

Vous riez en ſecret, convenez-en, Madame,
Des tranſports de plaiſir que préſente à mon cœur
Un hymen dont l'amour entretiendra l'ardeur.
Vous ne conçevez pas & le charme & l'yvreſſe
De deux époux qu'anime une égale tendreſſe,
Dont les cœurs confondus, ſans fard & ſans détour,
Voyent comme étranger ce qui n'eſt point amour.
Mais quel trouble ſoudain change votre viſage?
C'eſt peut-être l'ennui d'un ſi fade langage.
Je briſe un entretien pour vous ſi peu flatteur,
Excuſez un amant trop plein de ſon bonheur.

LA COMTESSE.

Monſieur, je vous l'avoue, un tel diſcours m'excéde,
Je mépriſe beaucoup l'amour qui vous poſſéde,
Et vous défends ſur-tout de revenir ici.

DORANTE.

Ciel! qu'entends-je? qui, moi, votre meilleur ami?

LA COMTESSE.

Ah! mon ami, Monſieur, eſt celui qui m'amuſe.

DORANTE.

Lorſque l'on penſe ainſi, jamais on ne s'abuſe;
Moi qui ſuis ſérieux, je pars ſans nul eſpoir
De devenir un jour digne de vous revoir.
(*Il s'éloigne.*)

LA COMTESSE.

Quoi! faut-il à ce point que ſon départ m'afflige!
Dorante?

DORANTE.

Je vous quitte.

LA

LA COMTESSE.

Ah, revenez, vous dis-je.

DORANTE.

J'obéis.

LA COMTESSE

Sçavez-vous que vous perdez l'eſprit.

DORANTE.

Sur quoi le jugez-vous?

LA COMTESSE.

Monſieur, ſans contredit,
Ce mariage-là vous perdra dans le monde;
Et que prétendez-vous enfin que je réponde
A tous ceux qui viendront vous couvrir de brocard?
Que dirai-je?

DORANTE.

Il faudra m'en donner votre part.

LA COMTESSE.

Voilà mon philoſophe & ſa belle prudence.
Si de ce beau projet j'avois eu connoiſſance,
J'avois pour vous en vue un parti vraiment bon.

DORANTE.

Mais je prends celui-ci par inclination.

LA COMTESSE.

Oh, cela me confond.

DORANTE.

Vous en êtes ſurpriſe?

LA COMTESSE.

Par inclination épouſer Cidaliſe!
Le parti que j'avois vous auroit fait honneur.

DORANTE.

Celui-ci fera mieux, il fera mon bonheur.

D'ailleurs, de votre choix je craindrois qu'une femme
Ne recherchat le monde autant que vous, Madame,
Et j'ai pour ce gout là beaucoup d'éloignement;
Car, puiſqu'il faut ici vous parler franchement,
Je ne veux point avoir une maiſon bruyante,
Où Paris en détail s'amene & ſe préſente,
Où l'on trouve Officiers, Magiſtrats, beaux Eſprits,
Toute eſpece, en un mot, excepté des amis;
Une maiſon enfin, où loin de s'en voir maître,
Le mari ſubjugué n'a pas droit de paroître,
Et ſans ceſſe entend dire avec un ris moqueur,
Que l'on va chez Madame, & jamais chez Monſieur;
Oui, ſans doute à préſent, par un abus extrême,
Un époux eſt un être étranger chez lui-même:
Si le ſoir, par hazard, lorſqu'il vient de rentrer,
Chez ſa femme un moment il oſe ſe montrer,
On demande tout bas quel homme ce peut être;
S'il ſe trouve quelqu'un qui le faſſe connoître,
On ſe leve, & Madame, avec un air tranſi,
Dit: ne vous levez pas, Meſſieurs, c'eſt mon mari,
Il s'en ira bientôt, car jamais il ne ſoupe.
Alors le ſérieux gagne toute la troupe;
Tous, d'un ennui marqué, ſemblent enveloppés;
Le ſilence eſt rompu par quelques mots coupés.
L'homme qui voit le froid que ſa préſence inſpire,
Et qui juge aiſément qu'on veut qu'il ſe retire,
S'eſquive, ouvre la porte en déplorant ſon ſort,
Et l'on voit la gaieté qui rentre quand il ſort.
Madame, je craindrois de mener cette vie,

Si j'oſois quelque jour épouſer votre amie.

LA COMTESSE.

Mais avec mon mari vivois-je donc ainſi?

DORANTE.

Mais, à-peu-près, & même il s'en plaignoit auſſi.

LA COMTESSE.

Qui, moi? je l'ai jamais réduit à cette épreuve?

DORANTE.

Mais je ſçais, lui vivant, que l'on vous a cru veuve;
Je ne veux pas du moins attaquer votre honneur;
Votre coquetterie a ſauvé votre cœur;
Mais vous avez toûjours donné de l'eſpérance.
Certain Marquis, dit-on, ſéduit par l'apparence,
Mais ennuyé pourtant de n'être pas heureux,
Vous propoſa l'hymen pour couronner ſes feux.
Votre réponſe fut un grand éclat de rire;
Après quoi, gravement vous daignates lui dire:
Cette offre-là, Monſieur, me conviendroit très-fort,
Mais, du moins, attendez que mon mari ſoit mort.

SCENE XII.

CIDALISE, LA COMTESSE, DORANTE.

CIDALISE.

DOrante, on n'attend plus que vous chez le Notaire:
La Comteſſe, ſans doute, approuve cette affaire;

Son amitié pour moi partage mon bonheur.

LA COMTESSE.

Partager, c'eſt beaucoup ; mais au fond de mon cœur
Je reſſens vivement votre amour l'un pour l'autre.

SCENE XIII.

CLITANDRE, LA COMTESSE, CIDALISE, DORANTE.

CLITANDRE.

MOn ami, nul bonheur n'eſt comparable au vôtre,
Je vous cherchois par-tout avec empreſſement.

DORANTE.

Quoi ?

CLITANDRE.

Voilà le brevet de votre Régiment.

DORANTE.

Hélas! de mon chagrin il ranime l'atteinte:
Mon argent n'eſt pas prêt.

CLITANDRE.

N'ayez aucune crainte ;
Vous avez des amis, l'argent eſt délivré,
Et tout dans ce beau jour va ſelon votre gré.

LA COMTESSE.

Sans doute vous devez ce bienfait à Clitandre ?

DORANTE.

Ah! mon ami, que j'ai de graces à vous rendre!

CLITANDRE.

Dorante, à ce bonheur un autre eſt parvenu.
Je m'y ſuis pris trop tard, on m'avoit prévenu.

DORANTE.

Et pourquoi tarde-t'il à ſe faire connoître ?
Mais, (*à Cidaliſe.*) Madame, c'eſt vous? quel autre pourroit-ce être!
Penſiez-vous, pour pouvoir aſſurer mon bonheur,
Qu'il ne ſuffiſoit pas du don de votre cœur ?

SCENE XIV.

DAMIS, *& les Précédens.*

DAMIS.

JE reviens tout exprès vous propoſer, Dorante,
Un marché merveilleux que le hazard préſente;
Peut-être vous voulez donner des diamans
A Madame, (*montrant Cidaliſe.*) & j'en ſçais qui ſont au plus brillans;
Sans doute ce ſont ceux d'une vieille Coquette
Qui voudroit bien donner dans un air de retraite,
Et qui, ſe conduiſant par un ſyſtême faux,
A vendu ſes bijoux, & garde ſes défauts.

LA COMTESSE.

Et qui vous a chargé du ſoin de les revendre ?

DAMIS.

Aſſurément la choſe eſt facile à comprendre.
On ſçait bien que je ſuis répandu dans Paris;

Si de la moindre choſe on veut avoir le prix,
J'ai du goût, c'eſt à moi ſur le champ qu'on s'adreſſe.
Vous allez voir qu'ils ſont rares dans leur eſpece.

DORANTE.

Quoi! vous les avez?

DAMIS.

Oui.

CIDALISE.

Tant mieux, nous les verrons.

DAMIS.

Tenez, voici l'écrain.

DORANTE.

Sans balancer, ouvrons.
Me trompai-je! ce ſont vos diamans, Madame.

LA COMTESSE.

Monſieur, je ne crois pas qu'un autre les réclame.

DORANTE.

Vendre vos diamans, vous, Madame; eh, pourquoi?

LA COMTESSE.

Je ne m'en repens pas.

CIDALISE.

Ah! j'en ſçais bien l'emploi.
Un procédé ſi noble, & me touche & m'enchante;
C'eſt vous qui par ce trait avez ſervi Dorante.

DORANTE.

Madame, il ſeroit vrai?...

LA COMTESSE.

Dans cette occaſion,
J'ai de mon amitié ſuivi l'impreſſion.

CIDALISE.

Dorante, vous devez payer un tel ſervice,

Je connois votre cœur & je me rends juſtice ;
Vous aimez la Comteſſe. En agiſſant ainſi,
Elle vient de prouver qu'elle vous aime auſſi.
Je reprends ma parole, & je vous rends la vôtre.
Soyez heureux, contens, liez-vous l'un à l'autre,
Et puiſque votre cœur n'eſt pas fait pour m'aimer,
Je veux que tout au moins vous puiſſiez m'eſtimer.

(*Elle ſort.*)

SCENE XV. & Derniere.

LA COMTESSE, DORANTE, CLITANDRE, DAMIS.

CLITANDRE.

CE compliment n'eſt pas trop flatteur pour ma flâme.

DORANTE.

Le tems & votre amour rameneront ſon ame,
Soyez tranquille. Et vous, puis-je croire en effet,
Qu'aujourd'hui votre eſprit ſoit changé tout-à-fait,
Madame ?...

LA COMTESSE.

Oui, trop livrée à cet eſprit volage,
Des ſages & des ſots confondant le ſuffrage,
Mon amour propre ſeul pour un inſtant lié,
Méconnoiſſoit l'amour, l'eſtime & l'amitié ;
Et cet aveugle orgueil, avide de louange,
De ceux qui la donnoient, oublioit le mélange ;
Un ſentiment plus pur, plus tendre & plus heureux,

En éclairant mon cœur, l'a rendu vertueux.

DORANTE.

Au ſeul nom de l'hymen vous n'êtes pas atteinte
D'un mouvement ſecret de triſteſſe & de crainte ?

LA COMTESSE.

Ah ! ſi vous le croyez, vous me connoiſſez mal.
Je conçois que l'hymen peut être un nœud fatal ;
Mais lui ſeul fait auſſi le bonheur de la vie,
Quand par la probité ſa chaîne eſt affermie.
Quand deux cœurs enchantés ſe préviennent tous deux,
Sçavent ſe reſpecter, s'aimer, combler leurs vœux,
D'unir leurs volontés font leur étude unique,
Ils s'acquierent un droit à l'eſtime publique,
Ils ſçavent l'augmenter par leur félicité ;
Plus le bonheur eſt grand, plus il eſt reſpecté ;
Enfin, tout ce qui rend deux amans condamnables,
Rend aux yeux du public deux époux eſtimables:
Quel plaiſir pour un cœur ſenſible au ſentiment !
L'hymen n'eſt que le droit d'avouer ſon amant ;
C'eſt envain ſous ces traits qu'on veut le méconnoître,
Il unit deux amis ſans établir un maître,
Et de leur ſentiment le mutuel retour
Doit prouver que l'eſtime eſt l'ame de l'amour.

DORANTE.

Ah ! qu'en penſant ainſi vous flattez ma tendreſſe !

DAMIS.

D'un pareil changement je ſuis charmé, Comteſſe ;
Décider votre cœur m'auroit rendu content :

Mais j'aime autant l'honneur d'en faire un inconſtant,
J'étois perſuadé que je devois vous plaire.
Voilà votre portrait qu'en ſecret j'ai fait faire,
Je vais vous le remettre ; ah ! qu'il me ſeroit doux
De pouvoir quelque jour le recevoir de vous !

LA COMTESSE, *à part.*

C'eſt à vous rendre heureux que je mettrai ma gloire,
Et par un changement qu'on aura peine à croire,
Je veux que déſormais le monde ſoit inſtruit
Que ſouvent c'eſt le cœur qui ramene l'eſprit.

DIVERTISSEMENT.

AIR.

RAſſemblez vous, tendres amans,
Le Soleil eſt rentré dans l'onde,
Employez ces heureux momens,
Ne craignez rien, tout vous ſeconde.
L'obſcurité ferme les yeux
Des jaloux qui vous font la guerre ;
Dès que la nuit couvre les Cieux,
L'amour eſt maître de la terre.

FIN.

LA FAUSSE AGNÉS

OU

LE POËTE CAMPAGNARD,

COMÉDIE.

Par Monsieur NERICAULT DESTOUCHES.

ACTEURS.

LE BARON DE VIEUXBOIS.

LA BARONNE DE VIEUXBOIS.

ANGÉLIQUE, *leur Fille aînée.*

BABET, *leur Fille cadette.*

LEANDRE, *Amant d'Angélique.*

M. DES MAZURES, *autre Amant d'Angélique.*

LOLIVE, *Valet de Léandre.*

LE COMTE DES GUERETS, *Gentilhomme* Campagnard.

LA COMTESSE DES GUERETS.

M. LE PRESIDENT.

LA PRESIDENTE, *sa Femme.*

La Scene eſt en Poitou, dans le Château du Baron.

LA
FAUSSE AGNÉS
OU
LE POËTE CAMPAGNARD,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, ANGELIQUE.

LE BARON.

OH! ça, ma fille, parlez-moi naturellement. Je m'apperçois depuis quelques jours que vous êtes triſte & rêveuſe; ſans doute que vous regrettez le ſéjour de Paris?

ANGELIQUE.

Hélas!

LE BARON.

Voilà un hélas qui me fait voir que j'ai deviné juſte. Tu t'ennuyes ici, ma pauvre enfant.

ANGELIQUE.

Non, mon pere, je ne m'y ennuye pas, & ce ſéjour auroit mille agrémens pour moi, ſi on m'y laiſſoit diſpoſer de moi-même; mais à peine ſuis-je arrivée, qu'on parle de me marier, & avec qui? avec un Provincial. Que dis-je? un Provincial: un Campagnard; & qui pis eſt, un Campagnard bel eſprit Quelle ſociété pour une fille comme moi, élevée dans le grand monde, & accoutumée au commerce des gens de la Cour & de Paris; les plus polis & les plus ſpirituels!

LE BARON.

Ah! ma pauvre fille, l'éducation que ta tante t'a donnée te rendra malheureuſe. Tu as trop d'eſprit & de perfection pour ce pays-ci.

ANGELIQUE.

Eh! pourquoi voulez-vous donc m'y attacher?

LE BARON.

Moi; je ne veux rien. C'eſt ma femme qui veut.

ANGELIQUE.

N'êtes-vous pas le maître?

LE BARON.

Oui, corbleu, je le ſuis.

ANGELIQUE.

Mais ma mere vous engage toûjours à être de ſon avis.

LE BARON.

Je n'ai point de honte de l'avouer, c'eſt une femme d'un mérite prodigieux, d'une raiſon &

d'un jugement au deſſus de ſon ſexe ; une femme qui m'aime à l'adoration ; quoiqu'il y ait vingt-cinq ans que nous ſommes mariés.

ANGELIQUE.

Ah ! s'il m'étoit permis de vous parler naturellement !

LE BARON.

Eh bien ! que me dirois-tu ?

ANGELIQUE.

Que ma mere abuſe de votre facilité.

LE BARON.

Et, en quoi, s'il vous plaît ?

ANGELIQUE.

En ce qu'elle vous fait rompre un mariage très-avantageux que ma tante avoit ménagé pour moi à Paris, & vous force à me faire épouſer un perſonnage qui ne me convient en aucune façon.

LE BARON.

Corbleu, Madame votre mere a raiſon. Ce Léandre dont vous êtes coëffée, n'eſt point du tout votre fait. Il y a quatre cents ans que dans ma famille nous ſommes gueux de pere en fils, pour n'avoir pas voulu nous méſallier, & je refuſerois pour mon gendre le plus riche parti de France, qui ne pourroit pas me prouver que ſes ancêtres ont marché aux premieres Croiſades.

ANGELIQUE.

Quel entêtement ! Le mérite ſe meſure-t-il à l'ancienneté des familles ? Ah ! mon pere, ſouffrirez-vous qu'on m'arrache à ce que j'aime, pour me ſacrifier à ce que je n'aimerai point ?

LE BARON.

Ne te déſeſpére pas, mon enfant, tu verras aujourd'hui Monſieur des Mazures, & je te réponds qu'il te charmera.

ANGELIQUE.

Et moi, je vous réponds qu'il me paroîtra tel qu'il eſt; c'eſt-à-dire, le plus ſuffiſant, le plus fat, & le plus ridicule de tous les hommes.

LE BARON.

Ouais, Mademoiſelle de Vieuxbois, vous êtes bien délicate! Comment faut il donc qu'un homme ſoit fait pour vous plaire?

ANGELIQUE.

Comme Léandre. Qu'il ſoit honnête homme, qu'il ait vécu dans le monde, & qu'il y ait acquis cette politeſſe, ces manieres aiſées, nobles & gracieuſes, qui ne tiennent rien de la ſotte préſomption, du ridicule, & de l'affectation de la plupart des gens de Province

LE BARON.

Ah! ſi votre mere vous entendoit raiſonner de la ſorte...

ANGELIQUE.

Aidez-moi à la déſabuſer de Monſieur des Mazures. Je me jette à vos genoux pour obtenir cette grace, & je me flatte que vous ne me la refuſerez pas.

LE BARON.

Je vous aime, ma fille, & je ferai de mon mieux pour que l'on ne force point vos inclinations.

ANGELIQUE.

Daignez dire quelques mots en faveur de Léandre.

LE

LE BARON.

Mais je ne le connois que de réputation. S'il étoit ici, je ſoutiendrois mieux ſa cauſe.

ANGELIQUE.

Eh bien ! promettez-moi de prendre ſon parti, & je vous promets qu'il vous appuyera bientôt lui-même.

LE BARON.

Comment cela ſe peut il, s'il eſt à Paris ?

ANGELIQUE.

Il n'eſt pas ſi loin de nous que vous le croyez. Mais je ne puis vous en dire davantage à préſent; voici ma mere.

SCENE II.

LE BARON, LA BARONNE, ANGELIQUE.

LA BARONNE, *tenant une lettre à la main.*

AH ! ma fille, que vous allez être heureuſe ! Monſieur des Mazures ſera ici dans un moment. Il me prévient ſur ſon arrivée, par une lettre en vers que je trouve admirable. Tenez, Mademoiſelle, liſez-nous cette lettre, & apprenez-la par cœur. Vous, Monſieur le Baron, écoutez de toutes vos oreilles.

ANGELIQUE, *lit.*

Pour vous voir au plutôt, couſine incomparable,
J'accours & par monts, & par vaux...

LA BARONNE.

C'eſt de moi qu'il parle, au moins.

ANGELIQUE.

Je le vois bien, Madame.

LA BARONNE.

Couſine incomparable! en vérité, ce garçon-là écrit bien!

ANGELIQUE, *lit.*

Pour vous voir au plutôt, couſine incomparable,
J'accours & par monts, & par vaux,
Brûlant d'être aux genoux du Soleil adorable,
Dont la poſſeſſion guérira tous mes maux.
(faiſant la révérence.)

Eſt-ce vous auſſi, Madame, qui êtes ſon ſoleil?

LA BARONNE.

Non, Mademoiſelle, cet article-là vous regarde.

ANGELIQUE.

Et de quels maux votre couſin veut-il que je le guériſſe?

LA BARONNE.

Cela eſt bien difficile à deviner! Ses maux ſont l'abſence, l'impatience, les inquiétudes, les peines, les tourmens de l'amour. N'eſt-il pas vrai, Monſieur le Baron?

LE BARON.

Cela s'entend, m'amour.

ANGELIQUE.

Comment puis-je lui cauſer tous ces maux, puiſqu'il ne m'a jamais vue?

LA BARONNE.

Quelle abſurdité pour une fille d'eſprit! ſur le récit que nous lui avons fait, il s'eſt formé de

vous une idée charmante: cette idée le preſſe, l'agite, le met tout en feu; & quand une perſonne eſt toute en feu, vous m'avouerez qu'elle n'eſt pas à ſon aiſe. Je ſais ce que c'eſt que ces états-là, (*regardant tendrement le Baron.*) j'y ai paſſé, mon cher Baron.

LE BARON, *l'embraſſant.*

Et moi auſſi, mon aimable Baronne.

LA BARONNE, *à Angélique.*

Continuez.

ANGELIQUE, *lit.*

L'amour jour & nuit me lutine,
Et m'a tout criblé de ſes traits;
Mais l'épouſe qu'on me deſtine,
Va me mettre à couvert de ſa main aſſaſſine,
Sous le retranchement de ſes divins attraits.

LA BARONNE.

Cet endroit-ci n'eſt pas clair, mais c'eſt ce qui en fait la beauté.

LE BARON.

Aſſurément. Quand je lis quelque choſe, & que je ne l'entends pas, je ſuis toûjours dans l'admiration.

LA BARONNE, *à Angélique.*

Achevez.

ANGELIQUE.

Diſpenſez-m'en, s'il vous plaît.

LA BARONNE.

Achevez, vous dis-je. Il ſemble que vous ayez perdu le goût des bonnes choſes.

ANGELIQUE, *lit.*

La charmante Angélique eſt ſi ſpirituelle,

Qu'on eſt charmé, dit-on, de tout ce qu'elle dit.
Ainſi, puiſque l'hymen va m'unir avec elle,
J'épouſe, non un corps, mais j'épouſe un eſprit.

LA BARONNE.

En vérité, voilà une pointe admirable.

LE BARON.

Oh! cela eſt divin, cela eſt divin!

LA BARONNE.

Je voudrois bien ſavoir ſi vos beaux eſprits de Paris ſont capables de produire d'auſſi jolies choſes?

ANGELIQUE.

Non, en vérité, Madame, ils ont le goût trop ſimple pour cela.

LA BARONNE.

Vous m'avouerez qu'un homme de qualité qui fait de ſi beaux vers, doit trouver bientôt le chemin de votre cœur.

ANGELIQUE.

Je vous jure qu'il n'en approchera pas, s'il n'a point d'autre mérite que celui-là.

LA BARONNE.

Il me paroît que l'air de Paris vous a donné bien de la ſuffiſance.

ANGELIQUE.

Non, Madame, il m'a formé le goût.

LA BARONNE.

Vous nous prenez donc pour des grues, nous autres gens de Province.

ANGELIQUE.

A Dieu ne plaiſe.

LA BARONNE.

Monſieur le Baron, avez-vous donné ordre à votre Notaire de dreſſer les articles du Contrat?

LE BARON.

Pas encore, Madame la Baronne, il n'y a rien qui preſſe.

LA BARONNE.

Il n'y a rien qui preſſe, Monſieur le Baron? Ne ſommes-nous pas convenus que nous ſignerions ce ſoir, & que nous ferions la noce tout de ſuite?

LE BARON.

Cela eſt vrai, mais Angélique ne me paroît pas ſi preſſée que nous. Donnons-lui le tems de connoître Monſieur des Mazures, de lui rendre juſtice, & de prendre du goût pour lui.

LA BARONNE.

Eſt-ce là votre avis, mon cœur?

LE BARON.

Oui, m'amour, & je vous prie que ce ſoit auſſi le votre.

LA BARONNE.

Hélas! volontiers, ſi cela vous fait plaiſir... Mais... (*en lui faiſant des minauderies*,) ſi vous vouliez bien ne me pas donner ce chagrin-là... je vous aurois tant d'obligation!

LE BARON.

Eh! quel chagrin cela peut-il vous cauſer?

LA BARONNE, *en pleurant.*

Quel chagrin, cruel que vous êtes! Si le mariage ne ſe conclut pas ce ſoir, vous m'enterrerez demain matin.

LE BARON.

Ah! je ne ſavois pas cela. Corbleu, il ne ſera pas dit que ma femme ſoit morte pour avoir eu trop de complaiſance pour moi. Je ſuis votre Maître, mais je ne ſuis pas votre Tyran. Je vous confie tous mes droits; ordonnez, ma chere Baronne, ordonnez, & faites bien valoir mon autorité.

ANGELIQUE, *à part.*

Ah! mon pauvre pere, que vous êtes dupe!

SCENE III.

LA BARONNE, ANGELIQUE.

LA BARONNE, *s'eſſuyant les yeux.*

OH ça! Mademoiſelle, vous voyez qu'on n'appelle point ici de mes volontés, & que dès que je me ſuis mis quelque choſe en tête, il faut que cela paſſe. Ainſi, point de raiſonnement, & ſongez à m'obéir.

ANGELIQUE.

Daignez vous reſſouvenir que vous êtes ma mere, & que la tendreſſe que j'ai lieu d'attendre de vous, doit vous inſpirer la bonté d'entrer un peu dans mes ſentimens.

LA BARONNE.

Et le reſpect doit vous faire céder aux miens.

ANGELIQUE.

Je ne m'en éloignerai jamais que dans l'occaſion dont il s'agit.

LA BARONNE.

C'eſt dans celle-ci préciſément que j'exige de vous une parfaite obéiſſance, & vous épouſerez dès ce ſoir M. des Mazures. Mais quel bruit eſt-ce que j'entends? C'eſt le Jardinier qui querelle ſon valet, apparemment?

SCENE IV.

LA BARONNE, ANGELIQUE, LEANDRE ET LOLIVE, *déguiſés en Payſans.*

LOLIVE, *à Léandre.*

OH, oh, Monſieur le pareſſeux, vous croyez donc que vous n'êtes ici que pour avoir les bras croiſés, & vous donner du bon tems?

LA BARONNE.

De quoi s'agit-il, Maître Pierre?

LOLIVE.

De ce coquin-là, qu'il n'y a pas moyen de faire travailler. Tu prétends donc, maître ivrogne, manger le pain des honnêtes gens, ſans le gagner?

LEANDRE.

Acoutez, maître Pierre, vous êtes un brutal, ſauf correction: mais je le ſuis auſſi quand je m'y boute.

LOLIVE.

Je ſuis un brutal, Monſieur le Marouſle! Si ce n'étoit le reſpect que j'ai pour Madame...

ANGELIQUE.

En vérité, Maître Pierre, il me ſemble que vous maltraitez un peu trop ce garçon-là.

LOLIVE.

Avec votre parmiſſion, Mademoiſelle, ce ne ſont pas là vos affaires. (*à Léandre.*) Ah! je ſuis donc un brutal?

LEANDRE.

Morgué...

LOLIVE.

Morgué, taſtigué, ventregué, tu n'es qu'un ſot, entends-tu, Nicolas? Un fainéant, un ſac à vin, un...

ANGELIQUE.

Le pauvre garçon me fait pitié. Ne ſouffrez pas, Madame, que Maître Pierre le traite ſi rudement.

LA BARONNE, *à Lolive.*

Doucement, Maître Pierre, pourquoi l'accables-tu d'injures, & veux-tu me donner mauvaiſe opinion de lui?

LOLIVE.

Morgué, c'eſt qu'il veut ſe mêler de jaſer, au-lieu de faire ſa beſogne,

LA BARONNE.

De jaſer! & ſur quoi?

LOLIVE.

Sur vous, ſur Monſieur le Baron, ſur Mademoiſelle Angélique.

LA BARONNE.

Ah, ah; ceci n'eſt pas mauvais! Et que dit-il de nous?

LOLIVE.

On le prendroit pour un innocent; mais, morgué, ne vous y fiez pas: c'eſt un ſonge creux, je vous en avartis.

LA BARONNE.

Mais encore, que dit il de Monſieur le Baron?

LOLIVE.

Il dit...

LEANDRE.

Ne l'écoutez pas, Madame, je vous prie.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi, je ſuis bien aiſe de ſavoir vos penſées, Monſieur Nicolas. Hé bien?

LOLIVE.

Hé bien, Madame, quand Monſieur le Baron nous ordonne quelque choſe, ſavez-vous bien ce que dit Nicolas?

LA BARONNE.

Quoi?

LOLIVE.

Morgué, ce dit-il, ça mérite confirmation.

LA BARONNE.

Comment, confirmation? Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

LOLIVE.

Ça ſignifie qu'il ſe moque des ordres de Monſieur, & qu'il ne veut jamais les ſuivre, qu'après que vous les avez confirmés.

LA BARONNE.

Mais vraiment cela n'eſt point ſot.

LOLIVE.

Enſuite il ſe met à parler de vous, & il n'y a pas moyen de le faire finir.

LA BARONNE.

A parler de moi? Et quels ſont ſes diſcours?

LOLIVE.

Par la ventreguoi, ce dit-il, la brave femme que c'te Madame la Baronne! All'a pu d'eſprit dans ſon petit doigt, que Mr. le Baron dans tout ſon corps Morgué, qu'alle a bon air! qu' alle a bonne meine! Que je ſis aiſe quand je la vois!

LA BARONNE.

Ce pauvre Nicolas! ſa phyſionomie m'a plu d'abord!

LEANDRE.

Grand marci, Madame.

LA BARONNE, *à Angélique.*

Il n'eſt point mal bâti, ce garçon-là.

ANGELIQUE.

Non vraiment, Madame.

LEANDRE, *faiſant des révérences niaiſes.*

Ah! vous vous moquez.

LA BARONNE.

Il a les yeux vifs, & le regard touchant.

ANGELIQUE.

Oui, je m'en apperçois.

LEANDRE, *tournant ſon chapeau.*

Oh! pour ce qui eſt d'en cas de ça...

LA BARONNE.

Hé, que penſe-t-il de ma fille?

LOLIVE.

Oh, diſpenſez-moi de le dire en préſence de Mademoiſelle.

LA BARONNE.

Non, je veux ſavoir à fond tous ſes ſentimens. Cela me divertit.

LOLIVE.

Hé bien, Madame, puiſqu'il faut vous déclarer tout, Mademoiſelle n'a pas le bonheur de lui plaire.

ANGELIQUE, *en ſouriant.*

Je ſuis fort malheureuſe, Monſieur Nicolas.

LEANDRE, *cachant ſon viſage avec ſon chapeau.*

Oh! pardonnez-moi, Mademoiſelle.

LOLIVE.

Il dit, Madame, qu'elle a l'air d'être votre Mere, & que vous avez l'air d'être ſa fille.

ANGELIQUE.

Il a raiſon.

LEANDRE.

Ça vous plaît à dire.

LOLIVE.

Et qu'il aimeroit mieux épouſer vingt-femmes comme vous, l'une après l'autre, que deux filles comme Mademoiſelle.

LA BARONNE.

Cela eſt réjouiſſant. Tiens, Nicolas, voilà de quoi boire à ma ſanté.

LEANDRE.

Oh! Madame.

LA BARONNE.

Prends, te dis-je; Maître Pierre, je vous défends de maltraiter ce garçon-là, ni d'effets, ni de paroles.

LOLIVE.

Ça ſuffit.

LA BARONNE.

Je veux qu'on le ménage, qu'on ait des égards pour lui. A propos, il faut que j'aille donner mes ordres pour le dîner. Je prétends qu'il ſoit magnifique, & digne de la compagnie qui nous vient. Retournez à votre jardin, mes enfans. Un petit mot, Nicolas: Je vous ordonne de m'apporter un bouquet tous les matins: n'y manquez pas, je vous en avertis.

LEANDRE.

Ho! je n'ai garde.

SCENE V.

ANGELIQUE, LEANDRE, LOLIVE.

(*Dès que la Baronne eſt ſortie, ils ſe mettent tous trois à rire, en regardant ſi on ne les écoute point.*)

LOLIVE.

HE bien, qu'en dites-vous, Mademoiſelle? Ne jouons-nous pas bien nos rôles?

ANGELIQUE.

A ravir, & vous m'avez extrêmement divertie l'un & l'autre; il n'y a qu'une choſe qui m'a choquée, c'eſt que tu traites ton Maître trop rudement.

LOLIVE.

C'eſt pour mieux cacher notre jeu. D'ailleurs je vous avoue que je ne ſuis pas fâché de prendre un peu ma revanche. Quel plaiſir pour un valet de chambre, d'appeller impunément ſon Maître, marouſle, ivrogne, coquin, pareſſeux! Je rends aujourd'hui à Monſieur les belles épithetes dont il m'honore tous les jours.

LEANDRE, *en riant.*

Mon tems reviendra. Laiſſe-moi faire. Mais ſupprimons les diſcours inutiles. Laiſſez-moi jouir, belle Angélique, de la liberté qui me reſte encore, de baiſer cette main qu'on veut me ravir.

ANGELIQUE.

N'oubliez pas au moins de porter tous les matins un bouquet à ma Mere.

LOLIVE.

Vous n'y perdrez pas vos pas, Nicolas.

ANGELIQUE.

Tout de bon, Léandre, n'êtes vous pas flatté de cette commiſſion?

LEANDRE.

En vérité, je vous admire. Comment pouvez-vous être aſſez tranquille pour me plaiſanter dans l'état où nous nous trouvons? Songez-vous que mon Rival eſt ſur le point d'arriver?

ANGELIQUE.

Et de m'épouſer, qui pis eſt. Le danger eſt encore plus preſſant que vous ne croyez. Ma Mere veut qu'on ſigne aujourd'hui le Contrat, & que la noce ſe faſſe immédiatement après.

LEANDRE.

Et c'eſt en riant que vous m'annoncez cette nouvelle? C'eſt donc là la récompenſe de ma fidélité? Ce ſont donc là les fruits de la foi que nous nous ſommes donnée?

ANGELIQUE.

Ah, vous voilà monté ſur le ton tragique! Il vous ſied fort bien, Léandre, & vous déclamez à merveille; mais je n'aime point ce ton-là. Rentrons dans le naturel. Le péril eſt preſſant, je l'avoue; cependant il n'eſt pas inévitable. Léandre, je vous aime plus que jamais, & je vous jure que je n'aimerai & n'épouſerai jamais que vous. Voilà le premier point de mon diſcours.

LOLIVE.

Venons au ſecond.

ANGELIQUE.

Monſieur des Mazures arrive aujourd'hui pour m'épouſer; & moi, j'ai deux moyens pour éviter ce malheur.

LOLIVE.

Primò?

ANGELIQUE.

De le dégoûter de ma perſonne, & de le forcer à rompre ſes engagemens.

LOLIVE.

Fort bien. Secundò?

ANGELIQUE.

De me ſauver d'ici par la petite porte du jardin dont j'ai la clef, & de m'aller jetter dans un Couvent, ſi le premier expédient ne réuſſit pas.

LEANDRE.

Hé! comment pourriez-vous réuſſir à dégoûter de vous mon Rival? Cela eſt impoſſibie, vous êtes trop parfaite.

ANGELIQUE.

Ne vous aveuglez point, & laiſſez moi faire; mais il faut que de votre côté vous travailliez adroitement à faire revenir ma mere de ſes préjugés pour lui.

LOLIVE.

Nous avons déjà concerté différens moyens pour cela.

ANGELIQUE.

Je connois à fond le perſonnage qu'on me deſtine. C'eſt un Provincial très-fat, qui a la folie de ſe croire le plus grand génie de l'Univers, & qui s'eſt mis en tête qu'une fille n'a de mérite qu'autant qu'elle a de ſcience & d'eſprit. Mon deſſein eſt d'avoir au plutôt quelques converſations particulieres avec lui, & d'y affecter tant de naïveté, d'ignorance & de bêtiſe, qu'il ne puiſſe pas me ſouffrir.

LEANDRE.

Rien n'eſt mieux imaginé. D'ailleurs il ne ſera pas édifié des diſcours que nous lui tiendrons Lolive & moi, & nous nous promettons...

ANGELIQUE.

Paix, voici ma petite ſœur.

SCENE VI.

ANGELIQUE, LEANDRE, LOLIVE, BABET.

BABET.

MA ſœur, ma ſœur, je viens vous faire mon compliment.

ANGELIQUE.

Et ſur quoi?

BABET.

Sur l'arrivée de votre prétendu.

ANGELIQUE.

Monſieur des Mazures eſt ici?

BABET.

Je viens de le voir.

ANGELIQUE.

Que je ſuis malheureuſe!

BABET.

Que vous êtes heureuſe, au contraire! Vous allez être mariée. En vérité, les ainées ont un beau privilege, de paſſer comme cela devant leurs cadettes. Ah! c'eſt toi, Maître Pierre. Bonjour, bonjour, Nicolas.

LEANDRE.

Mademoiſelle Babet, votre ſerviteur. Que vous êtes jolie!

BABET.

Vraiment oui, je la ſuis, je le ſais bien; c'eſt ce

ce qu'on me disoit tous les jours à Paris, quand nous y demeurions, ma sœur & moi. Mais ici, il n'y a personne que toi qui me le dise.

ANGELIQUE, *à Léandre.*

Si vous la faites jaser, en voilà pour jusqu'à ce soir.

BABET.

Laissez-nous dire, & allez voir votre prétendu, qui vous attend avec impatience.

ANGELIQUE.

Enfin, le voilà donc arrivé?

BABET.

Et très-arrivé, je vous jure. Je l'ai vu descendre de carrosse. Ah, le beau carrosse! Je crois que c'est un Fiacre de rencontre qu'il a acheté à Paris. Les glaces en sont vitrées à petits carreaux, comme les fenêtres de ma chambre.

LOLIVE.

Cela est d'un goût tout nouveau.

BABET.

Ses trois chevaux sont encore plus étonnans que son carrosse.

ANGELIQUE.

Comment, il est venu à trois chevaux?

BABET.

Oui, en arbalete. Celui qui fait la pointe est noir, borgne & boiteux.

LEANDRE.

Fort bien.

BABET.

Le second est gris pommelé, le troisieme est de toutes couleurs, & plus haut d'un pied que

les deux autres, & ſi maigre, ſi maigre que les os lui percent la peau.

ANGELIQUE.

Voilà le digne équipage d'un Poëte de campagne.

LOLIVE.

Ma foi, il eſt encore mieux monté que ceux de Paris.

BABET.

Comment, Maître Pierre, vous avez donc été à Paris?

LOLIVE.

Oh! voirement oui, Mademoiſelle, j'y ai exercé mon métier pendant plus de cinq ans.

BABET.

Je ſuis bien trompée, ſi je ne vous y ai vu.

ANGELIQUE.

Je ne puis m'empêcher de rire de la deſcription qu'elle vient de nous faire du Char pompeux de Monſieur des Mazures.

BABET.

C'eſt une choſe à voir. Croiriez-vous bien cependant que ces trois bêtes écloppées ont voituré ici cinq Originaux, ſans compter le cocher & deux Manans qui étoient derriere le carroſſe? Auſſi ſe ſont-elles couchées en arrivant.

LOLIVE.

Les pauvres animaux n'en releveront pas.

ANGELIQUE.

Et qui ſont donc ces quatre perſonnes qui font cortege à Monſieur des Mazures?

BABET.

Monſieur le Comte & Madame la Comteſſe des Guerets, Monſieur le Préſident de l'Election, & Madame ſa chere épouſe; car c'eſt ainſi qu'il l'appelle.

LOLIVE.

Et comment diable, avoient-ils pu s'emballer tous enſemble?

BABET.

Comme le Carroſſe ne peut tenir que trois perſonnes, Madame la Comteſſe étoit ſur les genoux de Monſieur des Mazures, & Madame la Préſidente ſur ceux de Monſieur le Comte. Ils diſent que cela s'eſt fort bien paſſé, excepté qu'ils ont verſé deux fois en chemin. Bêtes & gens, tout eſt crotté depuis la tête juſqu'aux pieds.

ANGELIQUE.

Et n'y a-t-il perſonne de bleſſé?

BABET.

Perſonne.

ANGELIQUE.

Quoi! pas même Monſieur des Mazures?

BABET.

Il en eſt quitte pour une boſſe à la tête, & deux ou trois écorchures, parce qu'heureuſement ils ont verſé dans la boue.

ANGELIQUE.

Que n'ont-ils verſé dans la riviere!

BABET.

J'entends du bruit, c'eſt apparemment la compagnie qui vient pour vous voir.

ANGELIQUE.

Et moi, je m'en vais me cacher, pour la voir le plus tard que je pourrai. [*à Léandre.*] Suivez-moi, Nicolas.

BABET.

Maître Pierre, allons jaſer dans le jardin.

SCENE VII.

LE BARON, LA BARONNE, LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, MONSIEUR DES MAZURES.

(*On ouvre les deux battans de la porte du fond du Théâtre, où l'on voit tous les Acteurs qui doivent entrer, faire de grandes cérémonies.*)

LA COMTESSE.

MAdame la Baronne.

LA BARONNE.

Ah! Madame la Comteſſe, je ſuis dans mon Château, & vous me permettrez d'en faire les honneurs.

LA COMTESSE.

Paſſez donc, s'il vous plaît, Madame la Préſidente.

LA PRESIDENTE, *d'un ton précieux.*

Juſte Ciel! que me propoſez-vous, Madame la Comteſſe?

LA COMTESSE.

Hé! de grace, Madame la Préſidente.

LA PRESIDENTE.

Mais, mais en vérité, vous me rendez confuſe, Madame la Comteſſe.

LA COMTESSE.

Mais, Madame.

LA PRESIDENTE.

Mais, Madame.

LA COMTESSE.

Je m'en vais donc m'en retourner.

LA PRESIDENTE.

Et moi auſſi, je vous aſſure.

M. DES MAZURES, *ſe mettant entr'elles.*

Je vois bien, Meſdames, qu'il vous faut l'entremiſe d'un homme de tête, pour ajuſter ce différend. Donnez-moi la main l'une & l'autre.

(*Elles lui donnent la main, & il les tire toutes deux enſemble ſur le Théâtre, après quoi le Comte & le Préſident font les mêmes cérémonies à la porte; le Baron & la Baronne allant tantôt à l'un & tantôt à l'autre, pour les faire paſſer.*)

LE COMTE.

Monſieur le Préſident, j'eſpére que vous ne ſerez pas ſi cérémonieux que Madame la Préſidente.

LE PRESIDENT.

Monſieur le Comte, je ſais auſſi-bien mon devoir que ma chere épouſe.

LE COMTE, *d'un ton bruſque.*

Oh! parbleu, vous paſſerez.

LE PRESIDENT, *d'un ton doucereux.*

Sur mon honneur, je ne paſſerai pas.

LE COMTE, *s'appuyant d'un côté de la porte.*

Je demeurerai donc ici juſqu'à ce ſoir.

LE PRESIDENT, *s'appuyant de l'autre côté.*

Et moi, je garderai mon poſte juſqu'à demain matin.

LE COMTE.

Tête-bleu; on m'aſſommera plutôt que de me faire démarer d'ici.

LE PRESIDENT.

Et on m'écorchera tout vif, plutôt que de me faire faire un pas.

M. DES MAZURES.

Vous verrez, Meſſieurs, que je ſuis deſtiné à terminer ici toutes les diſputes de civilité.

[*Il ſort, leur donne la main comme aux Dames, pour les faire paſſer tous deux enſemble; ils réſiſtent l'un & l'autre, & il les tire ſi fort qu'il fait un faux pas, tombe, & les entraîne avec lui.*]

[*ſe relevant avec peine.*]

C'eſt une belle choſe que la politeſſe! Croiriez-vous bien qu'elle ne regne plus que dans les Provinces? Vive les Provinces pour les manieres! On ſe pique à Paris d'un petit air aiſé, qui eſt la groſſiéreté même.

LA COMTESSE.

Vous me ſurprenez. Je croyois que c'étoit à Paris où l'on apprenoit les belles manieres.

M. DES MAZURES.

Hé, ſi donc, avec votre Paris ! On n'y a pas le ſens commun. Le diable m'emporte, Madame, ſi on y ſait ce que c'eſt que cérémonie. Qu'un homme de qualité comme moi, par exemple, paſſe dans vingt rues de ſuite, il ne ſe trouvera pas un faquin qui le regarde, ni qui s'aviſe de le ſaluer. Les conditions n'y ſont point diſtinguées. Un petit Commis de Douane y marche auſſi fiérement qu'un Colonel ; & vous prendriez une Procureuſe au Châtelet pour une Préſidente.

LA PRESIDENTE.

Pour une Préſidente ! mais, en vérité cela eſt monſtrueux.

M. DES MAZURES.

Je veux être un coquin, Madame, ſi je n'en ſuis ſcandaliſé juſqu'au fond du cœur. La premiere viſite que je rendis à Paris, ce fut chez une Dame de condition, qui a l'honneur d'être un peu de mes parentes. Vous jugez bien que je pris la précaution de me faire annoncer, afin qu'on me fit les civilités qui m'étoient dûes. Je crus qu'au nom de M. des Mazures, il s'alloit faire un mouvement général, & que chacun ſe leveroit pour m'offrir ſa place.

LA BARONNE.

Cela étoit dans l'ordre.

M. DES MAZURES.

Je veux être damné, ſi de dix hommes & d'autant de Dames qui jouoient dans la ſalle, une ſeule ame ſe leva pour me faire honneur. La Dame du logis, ſans quitter ſes cartes, ni ſouffrir

que perſonne s'interrompît, ſe contenta de s'écrier: holà, quelqu'un, approchez un ſiege à Monſieur; enſuite, après m'avoir invité légérement à m'aſſeoir, elle ſe remit à jouer ſur nouveaux frais. Quand je ſortis, je fis grand bruit, afin que tout le monde ſe levat pour me reconduire.

LE BARON.

Hé bien?

M. DES MAZURES.

Bon, j'étois hors de la ſalle, qu'on ne s'étoit pas ſeulement apperçu que je me fuſſe levé. J'allai dans deux ou trois autres maiſons. Croiriez-vous bien que j'y fus reçu avec auſſi peu de cérémonie?

LA COMTESSE.

En vérité, cela crie vengeance.

M. DES MAZURES.

Oh! je me vengeai bien auſſi.

LE BARON.

Et de quelle maniere?

M. DES MAZURES.

Parbleu, je ne reſtai que vingt-quatre heures à Paris, & j'en partis ſans aller à la Cour.

LA PRESIDENTE.

Je crois que tout Paris fut bien mortifié.

M. DES MAZURES.

Ah! je vous en réponds.

LA COMTESSE.

Voilà comme il faut montrer à vivre à une ville impolie.

M. DES MAZURES.

Mais le feu de ma converſation m'entraîne,

& me fait oublier que mon Soleil n'eſt point ici.
Ne puis-je ſavoir en quels lieux
Il fait briller le feu des rayons de ſes yeux ?

LA BARONNE.

Je crois, Dieu me le pardonne, qu'il nous parle en vers.

LA COMTESSE.

Vraiment oui, Madame, cela ne lui coûte rien.

M. DES MAZURES.

La langue des Dieux eſt ma langue maternelle.

LA COMTESSE.

Qu'il a d'eſprit!

M. DES MAZURES, *d'un air de confiance.*

Oh! Madame.

LA PRESIDENTE.

Il en a plus qu'il n'eſt gros.

M. DES MAZURES.

Mais, mais, Madame.

LA BARONNE.

Il eſt toûjours brillant, & toûjours nouveau.

M. DES MAZURES.

Oh! palſangbleu, Madame... Je m'en vais bien m'exercer avec le bel Ange qu'on me deſtine; car on dit que c'eſt un prodige.

LA BARONNE.

Ecoutez, ce n'eſt pas parce qu'elle eſt ma fille, mais je vous avertis qu'elle vous ſurprendra.

LE BARON.

C'eſt une fille qui ſait tout.

M. DES MAZURES.

Parbleu, nous aurons de vives converſations :

que de ſaillies, que de pointes, que de fines équivoques !

Je brûle de voir cette belle
Qui va me donner le tranſport :
Déjà mon cœur ne bat plus que d'une aile ;
A l'aide ! je meurs, je ſuis mort.

LA COMTESSE, *embraſſant la Baronne.*

Ma chere Baronne, c'eſt un inpromptu.

LA BARONNE.

Qui n'eſt pas fait à loiſir, je vous en réponds.

LE BARON, *frappant de ſa canne.*

Corbleu, voilà un furieux génie !

LA PRESIDENTE.

C'eſt une ſource inépuiſable.

LA COMTESSE.

Il ſurprend toûjours.

LA BARONNE.

Il ne dit pas un mot qui ne mérite d'être imprimé.

(Pendant tous ces applaudiſſemens, M. des Mazures ſe mire & s'ajuſte en ſifflant.)

M. DES MAZURES.

Je veux vous conter la diſpute que j'ai eue avec deux beaux eſprits de Paris, que je fis bien bouquer. Un jour...

LA BARONNE.

Vous nous conterez cela dans le jardin. Allons y faire deux ou trois tours, en attendant qu'on ait ſervi.

M. DES MAZURES.

Allons, mon tendre cœur à chaque inſtant s'enflamme,
Je brûle de trouver cet objet ſans pareil;
Ses yeux remplis de feux vont pénétrer mon ame:
Comme l'Aigle, les miens vont fixer le Soleil.

ACTE II.

SCENE PRIEMIERE.

LA BARONNE, LEANDRE, LOLIVE,

LEANDRE.

PArgué, Madame, je ne ſaurois deviner pourquoi vous nous querellez. J'avons eu deſſein de faire honneur à votre gendre. Je l'y avons fait de biaux complimens, qu'il a pris pour des injures. Eſt-ce notre faute s'il a l'eſprit mal tourné? Il eſt fâché? Eh bian, qu'il ſe défâche. Je m'en gobarge.

LA BARONNE.

Ah, ah, ceci n'eſt pas mauvais. Vous faites l'entendu, Monſieur Nicolas? mais ne le prenez pas ſur ce ton-là, car je pourrois bien vous chaſſer, je vous en avertis.

LEANDRE.

Eh bian, bian, ſi vous me chaſſez, je ſais bian ce que je ferai.

LA BARONNE.

Et que ferez-vous ?

LEANDRE, *mettant les mains ſur ſes côtés.*

Je m'en irai.

LA BARONNE.

Le petit brutal ! Et moi, je veux que vous reſtiez. Maître pierre, faites-lui donc entendre qu'il me manque de reſpect.

LOLIVE.

Écoute, Nicolas, il n'y a qu'un mot qui ſarve. Madame eſt fâchée contre toi, mais alle eſt fâchée d'être fâchée. Allons, demande-lui pardon bien tendrement; n'eſt-ce pas, Madame ?

LA BARONNE.

Tendrement, reſpectueuſement, comme il voudra.

LEANDRE.

Pardon ? je n'en ferai rien ; alle eſt trop affolée de ſon M. des Mazures.

LA BARONNE.

Mais, dis-moi, tu n'approuve donc pas que je lui donne ma fille ?

LEANDRE.

Non, Morgué, je ne l'approuve pas.

LOLIVE.

Ah ! vraiment il n'a garde. Depuis que vous voulez marier votre couſin à Mademoiſelle Angélique, Nicolas eſt devenu de ſi mauvaiſe himeur, qu'il n'y a pas moyan de vivre avec ly.

LA BARONNE.

Cela eſt admirable ! Et de quoi vous mêlez-vous ?

LEANDRE.

C'eſt que je ſis amoureux...

LA BARONNE, *en colere.*

De ma fille?

LEANDRE.

Non, de votre honneur. Tout le monde ſe moquera de vous, ſi vous faites ce mariage-là.

LA BARONNE, *en riant.*

Je vous dis qu'il faudra que je le conſulte pour diſpoſer de ma fille.

LEANDRE.

Morgué, vous n'en feriez pas pus mal. Si vous me conſultiez, je ſais bien à qui vous la bailleriez.

LOLIVE.

Et moi auſſi.

LA BARONNE.

Et à qui?

LEANDRE.

A celui qu'alle aime, & non à celui qu'alle n'aime pas.

LA BARONNE.

Oh, oh! tu me parois bien inſtruit; eſt-ce que ma fille t'a choiſi pour confident?

LEANDRE.

Non. Mais je bouttrois ma main au feu, qu'alle eſt enragée d'épouſer M. des Mazures, & alle n'a pas tort.

LA BARONNE.

Elle n'a pas tort?

LEANDRE.

Non voirement. Il n'y a pas pus d'une heure

que je connois votre couſin, & je ne pis le ſouffrir, moi qui vous parle. Sa philoſomie m'a choqué d'abord, je vous le dis tout net; & je me ſis morgué bian apparçu que Mademoiſelle Angélique en étoit encore pus choquée que moi.

LA BARONNE.

Cela n'importe ; je veux qu'elle l'épouſe.

LEANDRE.

Oh ! vous voulez, vous voulez; ça eſt bian aiſé à dire, mais ça n'eſt pas encore fait, je vous en avertis.

LA BARONNE.

Non, mais cela ſera fait ce ſoir, indubitablement.

LEANDRE.

Ça cauſera du charivari, je vous le prédis.

LA BARONNE.

Je me moque de tout, il faut qu'elle obéiſſe.

LEANDRE.

Et ſi alle ne le peut pas? Ne m'avez-vous pas dit, maître Piarre, que vous l'y aviez entendu parler avec Mademoiſelle Babet, d'un certain Monſieur qu'alle aimoit à Paris, & que ſa tante vouloit l'y bailler pour mari ?

LOLIVE.

Oui, morgué. Alle en eſt bien aſſottée. Alle dit que c'eſt un homme noble, qui n'a pas pus de vingt-cinq ans, qui a biaucoup de bian, qui eſt Colonel, qui eſt bian bâti, qui a de l'eſprit, de l'eſprit comme un enragé, & qui a été ſi fâché, ſi fâché quand alle eſt partie pour en épouſer un autre, qu'il a juré ſon grand juron que,

ſi ça ſe faiſoit, il viandroit ici tout exprès pour couper les oreilles à votre gendre.

LA BARONNE.

Pour lui couper les oreilles?

LEANDRE.

Oui, & qu'il les attacheroit à la grande porte de votre chaquiau.

LA BARONNE.

Qu'il vienne, qu'il vienne, & qu'il ſe joue à M. des Mazures, il trouvera à qui parler. Mon couſin eſt de mon ſang, & cela lui ſuffit pour prêter le collet à tous les godelureaux de Paris. Mais le voici fort à propos. Demeurez, il faut que je l'avertiſſe de ce que vous venez de m'apprendre.

SCENE II.

LA BARONNE, LEANDRE, LOLIVE, M. DES MAZURES.

LA BARONNE, *allant au devant de ſon couſin qui rêve.*

MOn cher couſin, je ſuis dans une alarme effroyable.

M. DES MAZURES.

Comment? De quoi s'agit-il?

LA BARONNE.

Il s'agit de ce que vous courez riſque de la vie.

M. DES MAZURES.

Couſine incomparable, je crois que vous ayez raiſon. Je ſuis en danger de mourir d'impatience. Je cherche par-tout Mademoiſelle votre fille ; je la demande à tous les Echos d'alentour ; ils ſont ſourds à ma voix ; & je ne puis trouver ma Déeſſe. J'ai un torrent de belles penſées qui vont me ſuffoquer, ſi elle ne vient pas leur ouvrir le paſſage.

L'enthouſiaſme me poſſéde ;
Inhumaine, barbare, accourez à mon aide !

LA BARONNE.

Eh, mon Dieu ! treve aux belles penſées. Je vous dis...

M. DES MAZURES.

Angélique eſt un Ange, & ſes divins appas
Font dans mon tendre cœur un terrible fracas.

LA BARONNE.

Faites-moi la grace de m'écouter.

LEANDRE, *à Lolive.*

Quel original !

M. DES MAZURES, *à part.*

Oui, elle eſt toute charmante, autant que j'en puis juger pour l'avoir entrevue un inſtant.

LA BARONNE.

Nous en parlerons une autre fois ; ſachez...

M. DES MAZURES, *à part.*

Mais elle m'a piqué au vif, la petite fripponne.

LA BARONNE.

Je vous dis...

M. DES

M. DES MAZURES.

Car je vois qu'elle me fuit pour échauffer mon amour.

LA BARONNE.

Oh! ne m'écoutez donc pas.

M. DES MAZURES.

Vous avez beau dire, je comprends ſon adreſſe. Rien n'eſt plus délicat, ni plus ſpirituel.

LA BARONNE.

Mon couſin, vous moquez-vous de moi?

M. DES MAZURES.

C'eſt vous qui me plaiſantez. Mais que veulent dire toutes les mines que me fait ce nigaud-là?

LA BARONNE.

Ne vous y trompez pas, il n'eſt pas ſi ſot que vous le croyez.

M. DES MAZURES.

Parbleu! il en a pourtant bien la mine.

LEANDRE.

Patience, Monſieur des Mazures, je vous ferons connoître qui je ſommes.

LOLIVE.

Il y a des gens dans ce bas monde, qui pourront bian rabattre votre caquet.

M. DES MAZURES, *d'un air important.*

Dites-moi un peu, Meſſieurs les faquins, qui ſont les gens qui rabattront mon caquet?

LEANDRE, *le contrefaiſant.*

Je ne nommons parſonne.

LOLIVE, *le contrfaiſant auſſi.*

Rira bian qui rira le darnier.

M. DES MAZURES.

Qui rira le darnier. Je crois, Dieu me le pardonne, que ces marauds-là me menacent. Sans le reſpect que j'ai pour vous, ma couſine, je leur apprendrois à parler à un homme de ma qualité.

LEANDRE, *lui frappant rudement ſur l'épaule.*

Ne vous échauffez pas, Monſieur des Mazures; ça pourroit avoir quetuque mauvaiſe ſuite.

LOLIVE, *faiſant de même.*

Ça eſt vrai, ça eſt vrai. Crachez des vars tout votre ſou, mais par la ventregoi, ne geſticulez point, je vous en avartis.

M. DES MAZURES.

Il eſt vrai que je me déshonorerois en châtiant moi-même une ſi vile canaille; mais ſi j'appelle mes gens, je leur ferai donner les étrivieres.

LOLIVE.

Vos gens? Sont-ils auſſi vigoureux que vos chevaux?

LEANDRE.

On voit bian qu'ils ſont au ſarvice d'un Poëte. Ils ont, morgué, les dents pus longues que les bras.

M. DES MAZURES, *mettant la main ſur la garde de ſon épée, Léandre & Lolive ſe mettent à rire.*

Il faut que j'anéantiſſe ces marauds-là.

LA BARONNE, *l'arrêtant.*

Que faites-vous, mon couſin? Seriez-vous aſſez emporté pour frapper mes gens devant moi?

M. DES MAZURES, *d'un ton tragique.*

Rendez grace au reſpect que j'ai pour la Baronne :

Sortez, faquins, ſortez, c'eſt moi qui vous l'ordonne.

(*Léandre & Lolive ſe mettent à rire encore plus fort.*)

LA BARONNE.

Retirez-vous, mes enfans, & ſongez aux égards que vous devez à un Gentilhomme qui a l'honneur de m'appartenir.

LOLIVE.

Je ſortons pour vous obéir; mais, taſtigué, je varrons s'il nous fera bailler les étrivieres.

LEANDRE.

Je vous baiſons les mains, M. des Mazures, (*d'un ton tragique, comme celui qu'a pris M. des Mazures*;) venez promener vos belles penſées dans notre jardin, & je vous régalerons d'une ſalade.

(*Ils s'en vont en ſe moquant de lui.*)

SCENE III.

LA BARONNE, M. DES MAZURES.

M. DES MAZURES.

VOilà deux maroufles bien effrontés! Il ſemble qu'on les ait payés pour m'inſulter; mais s'ils continuent, ma belle couſine, je ſerai obligé, en conſcience, de les faire aſſommer.

LA BARONNE.

Il y a ici quelque deſſous de cartes que nous ne voyons pas. Ne ſeroit-ce point ma fille qui ſeroit agir & parler ces gens-ci?

M. DES MAZURES.

Et à quel propos?

LA BARONNE.

Afin de me refroidir pour vous.

M. DES MAZURES.

Vous croyez donc qu'elle ne m'aime pas?

LA BARONNE.

Oui vraiment, je le crois.

M. DES MAZURES.

Mais je vous réponds, moi, qu'elle m'épouſera de tout ſon cœur.

LA BARONNE.

Et ſur quoi fondez-vous cette confiance?

M. DES MAZURES.

Sur deux raiſons ſans replique. Mon mérite, & ſon bon goût.

LA BARONNE.

Ne vous y fiez pas. Je la crois prévenue pour quelque autre.

M. DES MAZURES.

Tant mieux.

LA BARONNE.

Comment, tant mieux ?

M. DES MAZURES.

Sans doute. En triomphant de ſa flamme amoureuſe,
Ma victoire en ſera d'autant plus glorieuſe.

LA BARONNE.

A ce qu'il me paroît, mon Couſin, vous avez aſſez bonne opinion de votre petite perſonne.

M. DES MAZURES.

Quand on eſt accoutumé à vaincre, on ne craint point d'être battu.

LA BARONNE.

Ma fille n'eſt pas une Provinciale, je vous en avertis; & puiſqu'il faut vous dire tout, celui qu'elle aime eſt un jeune Courtiſan des plus accomplis, à ce qu'on m'aſſure.

M. DES MAZURES.

Et que m'importe ? Croyez vous qu'un Courtiſan puiſſe me ſurpaſſer en bonne mine, en eſprit, en graces, en talens, en vivacité, en tout ce qui peut toucher & charmer un cœur ? Si Angélique étoit une bête, une innocente, peut-être que mes belles qualités ne la frapperoient pas, mais étant auſſi délicate, auſſi ſpirituelle, & auſſi ſavante que vous le dites, il eſt auſſi impoſſible qu'elle ne ſympathiſe pas avec moi, qu'il eſt impoſſible que l'aiman n'attire pas le fer.

LA BARONNE.

Suppoſons tout ce que vous croyez, il eſt certain cependant que vous avez un Rival dangereux; on croit qu'il eſt en ce pays-ci, & qu'il eſt homme à vous inſulter Ainſi, tenez-vous ſur vos gardes. Vous rêvez?

M. DES MAZURES.

Elle a beau ſe tenir en garde,
L'Amour, ce petit Dieu qui darde,
Saura ſi bien darder ſon cœur,
Que le mien tôt ou tard s'en rendra poſſeſſeur.

LA BARONNE.

Oh, vous m'impatientez: Vous rêvez & vous faites des vers, au-lieu de profiter de l'avis que je vous donne.

M. DES MAZURES.

Excuſez, ma chere Couſine, je pelote en attendant partie. J'ai une ſi haute idée de l'eſprit de Mademoiſelle votre fille, que je tends tous les reſſorts du mien, pour ne pas demeurer court avec elle. Cette penſée m'occupe uniquement, & je ſerai incapable de vous écouter, juſqu'à ce que j'aie étalé tout mon mérite à ſes yeux.

LA BARONNE.

La voici fort à propos.

M. DES MAZURES.

Tout mon embarras eſt de ſavoir ſi j'attaquerai ſon cœur en vers ou en Proſe.

LA BARONNE.

En Proſe, & point de vers, ſi vous m'en croyez. (*à Angélique.*) Ma fille, comme Monſieur doit être ce ſoir votre mari, je vous laiſſe un

moment avec lui. Faites bien les honneurs de votre eſprit; & ſongez que c'eſt déſormais l'unique perſonne à qui vous devez tâcher de plaire.

SCENE IV.

ANGELIQUE, M. DES MAZURES, *qui lui fait de profondes révérences qu'Angélique lui rend par des révérences ridicules.*

M. DES MAZURES, *à part.*

POur une fille qui vient de Paris, voilà des révérences bien gauches. Je crois qu'il faut nous aſſeoir, Mademoiſelle, car nous avons bien de jolies choſes à nous dire.

ANGELIQUE, *d'un ton niais.*

Tout ce qu'il vous plaira, Monſieur.

M. DES MAZURES, *à part.*

C'eſt la pudeur, apparemment, qui lui donne un air ſi déconcerté. Voulez-vous, Mademoiſelle, que nous parlions en Vers?

ANGELIQUE.

Non, Monſieur, s'il vous plaît.

M. DES MAZURES.

Eh bien, parlons donc en Proſe.

ANGELIQUE.

Encore moins, je n'aime point la Proſe.

M. DES MAZURES.

Oh, oh, cela eſt nouveau! Comment voulez-vous donc que nous parlions?

ANGELIQUE.

Je veux que nous parlions . . . comme on parle.

M. DES MAZURES.

Mais quand on parle, c'eſt en Proſe ou en vers.

ANGELIQUE.

Tout de bon?

M. DES MAZURES.

Et aſſurément.

ANGELIQUE.

Ah! je ne ſavois pas cela.

M. DES MAZURES.

Allons, allons, vous badinez. Prenons le ton ſérieux. Je vais vous étaler les richeſſes de mon eſprit, prodiguez-moi les tréſors du vôtre. Je ſais que c'eſt le Pactole qui roule de l'or avec ſes flots.

ANGELIQUE.

Tout de bon? Mais vous me ſurprenez (*lui faiſant la révérence.*) Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un Pactole, Monſieur?

M. DES MAZURES, *à part.*

Pour une fille d'eſprit, voilà une queſtion bien ſotte! Quoi, vous ne connoiſſez pas le Pactole?

ANGELIQUE.

Je n'ai pas cet honneur-là.

M. DES MAZURES, *à part.*

Elle n'a pas cet honneur-là! Par ma foi, la réponſe eſt pitoyable. Ignorez-vous, Mademoiſelle, que le Pactole eſt un Fleuve?

ANGELIQUE.

C'eſt un Fleuve?

M. DES MAZURES.

Oui vraiment.

ANGELIQUE, *en riant.*

Ah! j'en ſuis bien aiſe.

M. DES MAZURES, *à part.*

Oh, parbleu, je m'y perds! Si on appelle cela de l'eſprit, ce n'eſt pas du plus fin, aſſurément. Mademoiſelle, vous me ſurprenez à mon tour. Je vous croyois une Virtuoſe.

ANGELIQUE.

Fi donc, Monſieur, pour qui me preniez-vous? Je ſuis une honnête fille, afin que vous le ſachiez.

M. DES MAZURES.

Mais on peut être honnête fille, & être une Virtuoſe.

ANGELIQUE.

Et moi, je vous ſoutiens que cela ne ſe peut pas. Moi, une Virtuoſe!

M. DES MAZURES.

Puiſque ce terme vous choque, Mademoiſelle, je vous dirai plus ſimplement que je vous croyois une Savante.

ANGELIQUE.

Oh, pour Savante, cela eſt vrai, cela eſt vrai.

M. DES MAZURES, *après l'avoir examinée.*

Hum! C'eſt de quoi je commence à douter. Voyons cependant. Vous ſavez ſans doute la Géographie? la Fable? la Philoſophie? la Chronologie? l'Hiſtoire?

ANGELIQUE.

L'Hiſtoire? oui, c'eſt mon fort.

M. DES MAZURES.

Oh ça, pour commencer par l'Hiſtoire, lequel aimez-vous mieux d'Alexandre ou de Céſar, de Scipion ou d'Annibal.

ANGELIQUE.

Je ne connois point ces Meſſieurs là. Apparement qu'ils ne ſont pas venus ici, depuis que je ſuis de retour de Paris.

M. DES MAZURES.

Ah! nous voilà bien retombés. Je vois que vous n'êtes pas forte ſur l'Hiſtoire Romaine. Peut-être ſavez-vous mieux celle de France. Combien comptez-vous de Rois de France, depuis l'établiſſement de la Monarchie?

ANGELIQUE.

Combien?

M. DES MAZURES.

Oui.

ANGELIQUE.

Mille ſept cent...

M. DES MAZURES.

Ah, bon Dieu! mille ſept cent Rois!

ANGELIQUE.

Aſſurément.

M. DES MAZURES.

Et qui vous a appris cela?

ANGELIQUE.

C'eſt ma Nourrice.

M. DES MAZURES.

Sa Nourrice lui a appris l'Hiſtoire de France! Mademoiſelle, ceſſez de plaiſanter, je vous prie; car, ou votre pere & votre mere m'ont trom-

pé, ou certainement vous vous moquez de moi.

ANGELIQUE.

Moi, me moquer de M. des Mazures! ah, j'ai trop de reſpect pour lui.

M. DES MAZURES.

Mais vous ſaviez, diſiez vous, l'Hiſtoire, la Géographie, la Chronologie, la Fable, la Philoſophie.

ANGELIQUE.

Hélas! je le diſois pour vous faire plaiſir.

M. DES MAZURES.

Vous ne ſavez donc rien?

ANGELIQUE.

Je ſais lire paſſablement, & j'apprends à écrire depuis deux mois.

M. DES MAZURES.

La peſte, vous êtes fort avancée! Mais on me diſoit que vous aviez infiniment d'eſprit.

ANGELIQUE.

Infiniment, cela eſt vrai. Je vous avoue, tout bonnement, que j'ai de l'eſprit comme un Ange.

M. DES MAZURES.

Et vous le dites vous-même?

ANGELIQUE.

Pourquoi non? eſt-ce un péché que d'avoir de l'eſprit?

M. DES MAZURES.

Ma foi, ſi ç'en eſt un, je ne crois pas que vous deviez vous en accuſer.

ANGELIQUE.

Vous me prenez donc pour une bête?

M. DES MAZURES.

Cela me paroît ainſi, mais après ce qu'on m'a dit, je n'oſe encore le croire. De grace, ne me cachez plus votre mérite.

Beau Soleil, adorable Aurore,
Vous que j'aime, vous que j'adore,
Déployez cet eſprit que l'on m'a tant vanté,
Et j'enchaîne à vos pieds ma tendre liberté.

Allons, imitez-moi; un petit inpromptu de votre façon.

ANGELIQUE.

Oh, très-volontiers. Je vois qu'il faut vous contenter.

M. DES MAZURES.

Je ſentois bien que vous me trompiez. Courage, belle Angélique, étalez enfin toutes vos merveilles.

ANGELIQUE, *feignant de rêver.*

Un petit moment, s'il vous plaît.

M. DES MAZURES.

Volontiers. Y êtes-vous?

ANGELIQUE.

Oui. Ecoutez.

M. DES MAZURES.

J'écoute de toutes mes oreilles.

ANGELIQUE, *d'un air ſimple.*

Monſieur, en vérité, vous avez bien de la bonté,
Je ſuis votre ſervante, très-humble & très-obéiſſante.

M. DES MAZURES, *à part.*

La peſte ſoit de l'imbécille! Ah, Madame la Baronne, vous m'en donnez à garder!

ANGELIQUE.

N'êtes-vous pas content?

M. DES MAZURES.

Charmé, je vous aſſure.

ANGELIQUE.

Vous me raviſſez.

M. DES MAZURES.

Tout de bon? J'ai donc le talent de vous plaire?

ANGELIQUE, *faiſant une révérence courte à chaque queſtion.*

Oui, Monſieur.

M. DES MAZURES.

Oh, je n'en doute pas. M'aimez-vous, Mademoiſelle?

ANGELIQUE.

Oui, Monſieur.

M. DES MAZURES.

Et vous ſouhaitez que je vous épouſe?

ANGELIQUE.

Oui, Monſieur.

M. DES MAZURES, *à part.*

Voilà une fille qui n'eſt point fardée. Mais on dit que j'ai un Rival?

ANGELIQUE.

Oui, Monſieur.

M. DES MAZURES.

Que vous l'aimez de tout votre cœur?

ANGELIQUE.

Oui, Monſieur.

M. DES MAZURES, *à part.*

En voici bien d'une autre!... Et que ſi je vous épouſe, je pourrai bien être...

ANGELIQUE, *faiſant une profonde révérence.*

Oui, Monſieur.

M. DES MAZURES, *à part.*

Au diable ſoit l'imbécille! Il n'y a plus moyen d'en douter. C'eſt une idiote. On vouloit m'attraper, mais à bon chat, bon rat. Mademoiſelle, je ſuis votre ſerviteur; ſi vous avez beſoin d'un mari, vous pouvez vous pourvoir ailleurs. Ne comptez plus ſur moi.

ANGELIQUE.

Vous ne voulez plus m'épouſer?

M. DES MAZURES.

Non, ſur ma foi.

ANGELIQUE.

Oh! vous m'épouſerez.

M. DES MAZURES.

Moi? moi! Je vous épouſerois?

ANGELIQUE, *d'un ton vif.*

Oui. Vous l'avez promis, & cela ſera.

M. DES MAZURES.

Voilà la preuve complette de ſa bêtiſe.

ANGELIQUE, *feignant de pleurer.*

Que je ſuis malheureuſe! vous me mépriſez; vous me déſeſpérez; mais vous ſerez mon mari, ou... vous direz pourquoi!

M. DES MAZURES.

Oh, cela ne ſera pas difficile: Tubleu, quelle commere, avec ſon innocence!

ANGELIQUE.

Allez, vous devriez mourir de honte, de me

faire un pareil affront. Je m'en vais m'en plaindre à mon cher Pere. Ah, ah, ah.

(Elle feint de pleurer & de ſangloter.)

M. DES MAZURES.

A votre cher Pere? Allez, vous êtes bien ſa fille, auſſi ſpirituelle que lui, tout au moins.

SCENE V.

LE BARON, LA BARONNE, M. DES MAZURES, ANGELIQUE.

LE BARON, *à M. des Mazures.*

EH bien! N'êtes-vous pas charmé de l'eſprit d'Angélique?

M. DES MAZURES.

Oh, oui, très-charmé. C'eſt un prodige. Vous me l'aviez bien dit.

LA BARONNE.

Que vois-je? Ma fille toute en pleurs!

M. DES MAZURES, *s'eſſuyant le front.*

Et moi tout en eau.

LE BARON.

Comment? Qu'eſt-ce que cela veut dire?

M. DES MAZURES.

Cela veut dire que je n'ai jamais été à pareille fête.

LA BARONNE.

De quelle fête parlez-vous? Ma fille pleure & ſoupire.

M. DES MAZURES.

Je ſuis venu, j'ai vu, je me ſuis convaincu... Cela me ſuffit.

LA BARONNE.

Et de quoi vous êtes-vous convaincu?

M. DES MAZURES.

Que vous me preniez pour un ſot. Mais je vous convaincrai, moi, que je ne le ſuis pas.

LA BARONNE.

Que veut-il dire, ma fille? Expliquez-nous cette énigme.

ANGELIQUE, *pleurant & ſanglotant.*

Hélas! je n'en ai pas la force. Tout ce que je puis vous répondre, c'eſt qu'il m'a dit cent impertinences, & qu'il ſoutient que je ſuis... que je ſuis... J'étouffe, je ſuffoque, & je me retire.

SCENE VI.

LE BARON, LA BARONNE, M. DES MAZURES.

LE BARON.

Dire des impertinences à ma fille! Vous êtes un mal-aviſé, M. des Mazures.

LA BARONNE.

Pour moi, je n'y comprends rien. Expliquez-vous. Quel défaut trouvez-vous en ma fille? Vous avez dû vous appercevoir d'abord, que ſes ſentimens ſont auſſi élevés que ſon eſprit.

M. DES

M. DES MAZURES.

Vous avez raiſon, l'un vaut l'autre.

LA BARONNE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie, mon Couſin?

M. DES MAZURES.

Eh fi, ma Couſine.

LA BARONNE.

Quoi?

M. DES MAZURES.

Fi, vous dis-je, vous m'aviez vanté votre fille comme une perſonne admirable par ſes graces, par ſes talens, & par ſon eſprit.

LA BARONNE.

Sans doute.

M. DES MAZURES.

Et moi, je vous la donne, ſoit dit ſans vous offenſer, pour la plus gauche, la plus ignorante, & la plus imbécille de toutes les créatures.

LA BARONNE.

Etes-vous devenu fou, mon Couſin, de parler ainſi d'une fille comme la nôtre?

LE BARON.

Corbleu, c'eſt votre portrait que vous faites, & non pas le ſien.

M. DES MAZURES.

Quoi, vous me ſoutiendrez qu'Angélique a de l'eſprit?

LE BARON.

Cent fois plus que vous, & ce n'eſt pas trop dire.

LA BARONNE.

Perſonne n'en eut jamais plus qu'elle.

M. DES MAZURES.

Oh! il faut que vous ou moi, nous radotions.

SCENE VII.

LE BARON, LA BARONNE, M. DES MAZURES, LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE.

LE COMTE.

A Quoi vous amuſez-vous donc, vous autres? Eſt-ce que nous ne dînerons point?

M. DES MAZURES, *l'embraſſant.*

Ah, mon cher Comte. [*il chante.*] J'ai perdu l'appétit, ô douleur ſans pareille!

LE COMTE.

Parbleu, je l'ai donc trouvé, moi; car je meurs de faim.

LE PRESIDENT, *au Baron.*

Auriez-vous eu quelque altercation? Vous me paroiſſez tous trois un peu altérés.

LE COMTE.

Altérés! Ils le ſont bien, s'ils le ſont plus que moi.

LA PRESIDENTE.

Effectivement, je crois qu'il y a ici quelque diſpute.

LE COMTE.

Il ne faut diſputer qu'à qui boira le mieux.

LA COMTESSE.

Faites-nous confidence du fait, & nous vous ajuſterons.

M. DES MAZURES.

Le voici. M. le Baron & Madame ma Couſine me ſoutiennent que leur Fille eſt un prodige de ſcience & d'eſprit; & moi, je leur ſoutiens que c'eſt un prodige d'ignorance & de bêtiſe.

LA BARONNE.

En vérité, j'ai honte que mon Couſin, que j'avois vanté pour un homme d'eſprit, en témoigne ſi peu dans cette occaſion.

M. DES MAZURES.

Et moi, je ſuis honteux que ma Couſine, que je croyois judicieuſe & ſenſée, veuille s'aveugler juſqu'à ce point. Je me donne au diable ſi j'ai jamais rien vu de ſi ſtupide que ce prétendu miracle de perfection.

LE BARON.

Par la ventrebleu...

LA BARONNE, *au Baron.*

Point d'emportement, mon cœur. Il nous eſt facile de nous juſtifier. Ces Meſſieurs & ces Dames ont du monde & de l'eſprit; je les prends pour juges de notre différend.

LE PRESIDENT.

Volontiers. J'appointe la Cauſe. Condamnons la Demoiſelle Angélique à comparoître devant la Cour, pour expoſer ſes qualités & talens, perfections, & imperfections, & ſe voir jugée définitivement. Défenſe au pere, à la mere, & au futur Conjoint, d'aſſiſter à l'Audience en perſonne.

LE COMTE.

Ni par Avocats. On ſe paſſera bien d'eux.

LE PRESIDENT.

Et ce, afin que la dite Cour puiſſe prononcer ſans partialité ; telle eſt notre Sentence proviſoire. Meſſieurs & Meſdames, la confirmez-vous ?

LE COMTE.

Oui. Mais à condition qu'avant que de juger, nous irons tous à la Buvette.

LE BARON.

C'eſt bien dit.

LE COMTE.

J'ajoute encore une clauſe ; c'eſt que pendant tout le repas, il ne ſera queſtion de rien, & que les procédures ne commenceront qu'après dîner.

LE BARON.

On ne peut pas mieux conſeiller. Allons. Le dîner nous attend.

M. DES MAZURES, *à la Compagnie.*

Meſſieurs & Meſdames, un petit mot avant que de ſortir.

Mes chers amis, que ne puis-je aſſez boire,
Pour oublier ma déplorable hiſtoire ;
Mais grace à mon malheur, mon ſort eſt ſi fatal
Que le divin jus de la treille,
Soit qu'il m'endorme ou qu'il m'éveille,
Ne ſauroit ſoulager mon mal.

LA COMTESSE.

Toûjours de l'eſprit, M. des Mazures.

M. DES MAZURES.

C'eſt mon défaut, je ne ſaurois m'en corriger.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LEANDRE, LOLIVE.

LEANDRE.

NOn, je n'ai jamais rien entendu de ſi plaiſant que le récit de votre converſation avec M. des Mazures. Comment avez-vous pu ſi bien contrefaire l'innocente, ayant autant d'eſprit que vous en avez?

ANGELIQUE.

On a raiſon de dire que l'amour eſt un grand maître, & qu'il vient à bout de tout ce qu'il entreprend.

LEANDRE.

Il nous le prouve d'une façon bien nouvelle.

LOLIVE.

Avouez, Mademoiſelle, qu'il n'a pas fait ce miracle-là tout ſeul, & que la malice y a autant de part que l'amour.

ANGELIQUE.

J'en demeure d'accord. Ce m'eſt un plaiſir bien vif de faire mon poſſible pour me conſerver à ce que j'aime, mais ç'en eſt un pour moi bien piquant de berner un fat que je hais, & de lui jouer un tour qui le rendra ridicule à jamais.

LOLIVE, *à Leandre.*

Je ne me trompois pas, comme vous voyez. Je connois les femmes.

ANGELIQUE.

Il n'en eſt pas quitte, & je lui réſerve un autre plat de mon métier.

LEANDRE.

Et quel eſt-ce nouveau ragoût dont vous allez le régaler?

ANGELIQUE.

Je vais feindre en ſa préſence, & devant toute la compagnie, que le déſeſpoir où je ſuis d'être forcée de l'épouſer, me donne des vapeurs noires & me fait devenir folle. Je dirai, je ferai tant d'extravagances, qu'il deſirera bien moins d'être mon mari, que je n'ai envie d'être ſa femme; c'eſt le coup de grace que je lui prépare.

LEANDRE.

Rien n'eſt mieux imaginé, & vous avez tout l'eſprit qu'il faut pour bien jouer ce perſonnage.

LOLIVE.

De notre côté, nous lui préparons un petit compliment qu'il trouvera fort incivil.

ANGELIQUE.

Léandre m'a confié ce projet. Il eſt queſtion maintenant d'agir en conſéquence de ce qui s'eſt paſſé entre mon pere, ma mere & M. des Mazures.

LEANDRE.

Que s'eſt-il donc paſſé? Et comment n'étant point reſtée à table, avez-vous pu pénétrer...

ANGELIQUE.

J'ai ſu par Babet, que j'ai miſe aux écoutes,

qu'on doit me juger, & qu'on a nommé pour Commiſſaires, M. le Comte, Mde. la Comteſſe, M. le Préſident & ſa chere épouſe.

LEANDRE.

Tout de bon?

ANGELIQUE.

Cela me fait naître une idée. Pour mieux brouiller M. des Mazures avec mon pere & ma mere, bien loin de faire l'imbécille en préſence de mes Juges, je vais prendre devant eux un ton ſi ſublime, que mon Phœbus leur fera croire que je ſuis le plus bel eſprit du monde. Ils ſoutiendront à M. des Mazures qu'il s'eſt trompé ſur mon ſujet; & comme Babet que j'ai inſtruite, doit l'avoir confirmé dans l'opinion que je ſuis une idiote, cela va former un embrouillement dont s'enſuivra la rupture.

LEANDRE.

Nos affaires prennent un bon tour.

ANGELIQUE.

Je vous en réponds. Mais j'entends un grand bruit. On ſe leve de table. Voici mes juges. Retirez-vous.

SCENE II.

LE PRESIDENT, *il eſt aſſis entre elles deux,* LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, ANGELIQUE.

(Angélique entre d'un air grave, en faiſant de profondes & gracieuſes révérences au Préſident, à la Préſidente & à la Comteſſe.)

LE PRESIDENT, *à la Comteſſe.*

OH, oh! Ce n'eſt point là l'abord d'une imbécille.

LA COMTESSE, *au Préſident.*

Ni d'une perſonne auſſi mauſſade qu'on nous l'a dépeinte.

LA PRESIDENTE.

Au contraire, elle a tout-à-fait bon air, écoutons ce qu'elle va dire.

ANGELIQUE.

On m'ordonne de comparoître devant mes Juges, & j'obéis avec ſoumiſſion. Vous êtes ici, Monſieur & Meſdames, pour porter un jugement ſur mon eſprit.

LE PRESIDENT.

Oui, nous nous y ſommes engagés.

ANGELIQUE.

L'entrepriſe eſt un peu hardie, M. le Préſident; vous dont la profeſſion eſt de juger, ne

ſentez vous pas qu'elle eſt bien ſcabreuſe, & qu'elle expoſe à d'étranges bévues?

LE PRESIDENT, *à la Comteſſe.*

Voilà une queſtion qui m'embarraſſe, & me ſurprend.

ANGELIQUE.

Et vous, Meſdames, vous qui voulez auſſi juger des autres, parlez: pourriez-vous bien juger de vous-mêmes?

LA PRESIDENTE, *à la Comteſſe.*

Quelle innocente, qu'en dites-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Que jamais idiote ne fit une pareille apoſtrophe.

ANGELIQUE.

Vous voulez juger de moi! Mais pour juger ſainement, il faut une grande étendue de connoiſſances; encore eſt-il bien douteux qu'il y en ait de certaines.

LE PRESIDENT, *à la Comteſſe.*

Je tombe de mon haut.

LA COMTESSE.

Et moi, des nues.

ANGELIQUE.

Avant donc que vous entrepreniez de prononcer ſur mon ſujet, je demande préalablement que vous examiniez avec moi nos connoiſſances en général, les degrés de ces connoiſſances, leur étendue, leur réalité. Que nous convenions de ce que c'eſt que la vérité, & ſi la vérité ſe trouve effectivement. Après quoi nous traiterons des propoſitions univerſelles, des maximes, des propoſi-

tions frivoles, & de la foibleſſe ou de la ſolidité de nos lumieres.

LE PRESIDENT.

Mademoiſelle, diſpenſez-vous de cette diſcuſſion. Tout ſe réduit à un point fort ſimple: Savoir, ſi vous avez de l'eſprit, ou ſi vous n'en avez pas.

ANGELIQUE.

Hé! comment le connoîtrez-vous? Définiſſez-moi l'eſprit, premiérement; & ſi je ſuis contente de votre définition, je verrai ſi vous êtes capable de juger ſi j'ai de l'eſprit, ou ſi je n'en ai pas. Car il ne ſuffit pas de dire des mots, il faut leur attacher des idées, & convenir de celles qui leur ſont propres; mais c'eſt ce que la plupart des hommes négligent. Delà procéde la témérité, la fauſſeté de leurs jugemens. Ils apprennent les mots, à la vérité, mais ignorans les vraies idées avec leſquelles ces mots ont leur liaiſon, ils forment des ſons vuides de ſens, & parlent comme des perroquets. Quoi! vous me regardez tous trois ſans rien dire?... Qu'avez-vous à me répondre?

LE PRESIDENT.

Qu'il faut que M. des Mazures ait perdu l'eſprit, puiſqu'il oſe dire que vous êtes une bête.

LA COMTESSE.

Je le croyois un grand homme; mais me voilà bien déſabuſée.

LA PRESIDENTE.

Pour moi, je ſuis ſaiſie d'étonnement.

ANGELIQUE.

Peu de choſe vous étonne, à ce que je vois... Mais, ſi je vous diſois...

LE PRESIDENT.

Je prononce, ſans aller aux voix, que vous avez infiniment d'eſprit; & que vous êtes très ſavante.

LA PRESIDENTE.

Je prononce de même.

LA COMTESSE.

Et moi, je le ſoutiendrai contre toute la terre.

ANGELIQUE.

Vous m'accordez l'eſprit, vous m'accordez la ſcience? c'eſt me faire bien de l'honneur. Mais je ſerois bien plus flattée, ſi vous m'accordiez le jugement & la raiſon. Heureuſes & rares qualités!

LA PRESIDENTE.

Vous les avez auſſi: nous n'en doutons pas.

ANGELIQUE.

Dites que je les avois, mais que je les ai perdues.

LA COMTESSE.

Cela ne nous paroît point.

ANGELIQUE.

Vous ne vous en appercevrez peut-être que trop tôt. Si vous me voyiez dans mes noires vapeurs... [*Elle ſe met à rêver.*]

LA COMTESSE.

Oh, oh! là voilà tombée dans une profonde rêverie! Pourroit-on ſavoir, Mademoiſelle, à quoi vous penſez ſi ſérieuſement?

ANGELIQUE, *feignant de ſortir de ſa rêverie.*

Ne pourrois-je point, tandis que je ſuis ſeule, me fixer à l'un de ces deux différens ſyſtêmes de la Phyſique moderne?

LA PRESIDENTE.

Tandis qu'elle eſt ſeule?

LA COMTESSE.

Il y a du dérangement dans cet eſprit-là.

ANGELIQUE.

J'aime les tourbillons, mais j'ai peine à réſiſter à l'attraction. Deſcartes me ravit, & Newton m'entraîne.

LA COMTESSE.

Mademoiſelle, laiſſez ces matieres abſtraites, & ſongez que nous ſommes avec vous.

ANGELIQUE, *feignant de la ſurpriſe.*

Ah! c'eſt vous, Madame la Comteſſe: vous venez à propos pour me déterminer, & je ſuivrai votre avis. Le ſyſtême des tourbillons vous paroît-il préférable à celui de l'attraction?

LA COMTESSE.

Oh! Je ſuis furieuſement pour l'attraction. J'aime tout ce qui attire.

ANGELIQUE.

Je m'en étois doutée. Et Madame la Préſidente?

LA PRESIDENTE.

Pour moi, je me jette à corps perdu dans les tourbillons. [*au Préſident.*] Je ne ſais ce que je dis, mais il faut lui répondre.

LA COMTESSE.

Vous faites bien. Je me trompe fort ſi cette

aimable perſonne n'extravague pas de tems en tems.

LA PRESIDENTE.

Je crois qu'à force d'étudier, elle s'eſt brouillée la cervelle.

ANGELIQUE, *après avoir rêvé.*

Non, je ne reviens point de ma ſurpriſe, & de mon indignation.

LE PRESIDENT, *à la Comteſſe.*

Voici quelque autre idée qui lui paſſe par la tête.

ANGELIQUE.

La bile me domine, j'entre en fureur.

LA PRESIDENTE.

Ah! bon Dieu, prenons garde à nous.

ANGELIQUE.

Oui, je deviens furieuſe, lorſque je penſe qu'un original comme des Mazures, oſe ſe flatter d'effacer de mon cœur le digne objet de mon eſtime & de mon amour. Ecoutez tous le ſerment que je fais. Je jure par le Stix que, s'il ne ſe déſiſte pas de ſa prétention, il ne mourra jamais que de ma main.

LA COMTESSE.

Sa cervelle s'échauffe. Je crois qu'il eſt tems de nous retirer.

ANGELIQUE.

Me traiter d'idiote, d'imbécille, d'ignorante! Ah, ah, ah, cela me fait rire.

(Elle rit à gorge déployée.)

LE PRESIDENT, *à la Préſidente.*

Voici une autre tranſition.

LA COMTESSE.

Je vois bien qu'elle a des accès de folie.

ANGELIQUE.

Il dit que je ſuis gauche. Prenez garde à ces révérences. (*Elle fait des révérences de très bonne grace.*) Que je marche mal. Voyez de quel air j'entre dans une chambre; avec quelle grace je me préſente. Faut-il danſer? voici comme je m'y prends. [*Elle chante & danſe ſeule.*] Allons, M. le Préſident, un petit menuet avec moi.

LE PRESIDENT.

Excuſez-moi, Mademoiſelle, je ne danſe jamais.

ANGELIQUE.

Vous ne danſez jamais! Oh parbleu, nous danſerons enſemble.

LA PRESIDENTE, *au Préſident.*

Danſez bien ou mal; il ne faut pas l'irriter.

ANGELIQUE *chante, & de tems en tems s'interrompt pour parler au Préſident.*

Allons, gai, M le Préſident; tenez-vous droit, M. le Préſident. Tournez donc. En cadence, M. le Préſident, en cadence. Ah! que la juſtice a mauvaiſe grace!

SCENE III.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, ANGELIQUE, LA BARONNE, M. DES MAZURES.

LA BARONNE.

QUe vois-je? M. le Préſident qui danſe avec ma fille!

LE PRESIDENT.

Au moins, c'eſt elle qui l'a voulu.

LA BARONNE.

Etes-vous folle, ma fille, de faire danſer un grave Magiſtrat? Que veut dire ceci?

LA PRESIDENTE.

Ne la tourmentez point, Madame.

LA BARONNE.

Comment, que je ne la tourmente point?

LA COMTESSE.

Non vraiment. Ne voyez-vous pas qu'elle eſt dans ſes vapeurs?

M. DES MAZURES.

Mademoiſelle a des vapeurs! Voilà une nouvelle perfection dont je ne m'étois pas apperçu.

LA BARONNE.

Finiſſons ce badinage, je vous prie, & venons au fait. Avez-vous entretenu ma fille, & la trouvez-vous une idiote?

LE PRESIDENT.

Je prononce qu'elle a tout l'eſprit qu'on peut avoir.

LA PRESIDENTE.

C'eſt un prodige de ſcience.

LA COMTESSE.

Sa ſcience & ſon eſprit ſont ornés de toutes les graces qu'on admire dans les perſonnes les plus charmantes. Paris & la Cour ne peuvent rien offrir de plus parfait.

M. DES MAZURES.

Oh! vous me feriez devenir fou. Je ſais bien ce que j'ai vu, je ſais bien ce que j'ai entendu; je ne rêvois point, & je ne rêve point encore.

LA BARONNE

Voilà une opiniâtreté que je ne puis plus ſoutenir. Allez, Monſieur, vous ne méritez pas l'eſtime que j'avois pour vous, & je commence à me repentir...

M. DES MAZURES.

Oui, oui, fâchez-vous, fâchez-vous: Je ne ſuis point dupe, je vous en avertis; vous avez beau vous entendre tous tant que vous êtes, on ne m'en donne point à garder.

LA BARONNE.

Oh! c'eſt pouſſer ma patience à bout. Approchez, Angélique; il n'eſt plus queſtion de garder le ſilence, voyons ſi vous êtes une bête.

ANGELIQUE.

Hélas! je ne ſais plus ce que je ſuis.

LA BARONNE.

Comment donc? Parlez, parlez, faut-il tant preſſer une fille de parler?

ANGELIQUE.

Que vous dirai-je? Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que je ſuis au déſeſpoir.

LA BARONNE.

Au déſeſpoir! Et pourquoi?

ANGELIQUE.

Je ſuis dans une triſteſſe, dans une mélancolie qui m'arrache des larmes.

[*Elle pleure.*]

LA BARONNE.

Eh, mon Dieu, qu'a-t-elle donc?

LE PRESIDENT.

Elle rentre dans ſes vapeurs.

LA BARONNE.

Vous vous moquez de moi, avec vos vapeurs.

ANGELIQUE.

Oui, quand je vois ce Monſieur des Mazures, je le trouve ſi plaiſant, ſi original, ſi comique, que je ne puis m'empêcher de rire, ah, ah, ah.

[*Elle rit démeſurément.*]

LA BARONNE.

O Ciel! Eſt-ce que l'amour lui auroit tourné l'eſprit?

ANGELIQUE, *prenant M. des Mazures par la main.*

Ne vous déſeſpérez pas, mon cher Léandre.

M. DES MAZURES.

Moi, Léandre!

ANGELIQUE.

Ne vous déſeſpérez pas, vous dis-je. Il leve les yeux au Ciel! La rage eſt peinte ſur ſon viſage! Que va-t-il faire? Il tire ſon épée! Il veut ſe

percer le cœur! Ah, cruel! Ah, barbare! Perce donc le mien, avant que de te priver du jour. Oui, je veux expirer ſous tes coups. (*Monſieur des Mazures fuit d'un autre côté, & elle court après lui.*) Mais l'ingrat me fuit, il m'échappe pour exécuter ſon deſſein tragique. Non, non, je ne t'en donnerai pas le loiſir, je te ſuivrai par-tout. J'arrêterai ton bras, ou ton bras nous aſſaſſinera l'un & l'autre. Veux tu que je vive après toi, pour me livrer à des Mazures? Non, donne-moi cette épée dont tu veux te ſervir, pour me priver (*Elle arrache l'épée de M. des Mazures.*) de ce que j'aime. J'en veux faire un meilleur uſage, & je vais percer le cœur de ton Rival. (*Elle court après le Préſident qui fuit devant elle.*)

LE PRESIDENT.

Arrêtez, Mademoiſelle, vous me prenez pour un autre; je ne ſuis point le rival de Léandre; je ſuis un grave Magiſtrat, un Préſident de l'Election.

(*Angélique le laiſſe, & va ſe jetter dans le fauteuil, toute hors d'haleine.*)

LA PRESIDENTE.

Ah! mon cher époux, êtes-vous mort?

LE PRESIDENT.

Je crois que non, ma chere épouſe. Mais je n'en vaux gueres mieux.

M. DES MAZURES.

Parbleu, j'allois faire un beau mariage! Epouſer une bête enragée. Je vous baiſe les mains, Madame la Baronne.

LA BARONNE.

Hélas! mon cousin, attendez un moment, que nous voyions ce que ceci deviendra.

M. DES MAZURES.

Je suis votre valet. Si elle m'alloit reconnoître.

LA BARONNE.

Eh bien, tâchez de lui ôter votre épée.

M. DES MAZURES.

Dieu m'en préserve. Je lui en fais présent du meilleur de mon cœur.

LA BARONNE.

Ma fille, ma chere Angélique, rappellez vos sens, reconnoissez-moi.

ANGELIQUE, *jette l'épée que M. des Mazures prend au plus vîte & elle feint de revenir à elle-même.*

Ah, mon cher pere, mon cher pere!

LA BARONNE.

Hélas! elle me prend pour Monsieur le Baron.

ANGELIQUE, *se jettant aux genoux de sa mere.*

En quel état me réduisez-vous! Ayez pitié de ma foiblesse. Je ne vous l'ai point cachée. Mes larmes & mes soupirs vous en avoient instruit, avant que ma bouche vous l'eut confirmée; mais vous m'avez abandonnée à l'autorité d'une mere inflexible qui veut que sa volonté régle les mouvemens de mon cœur; & qui m'arrache au plus aimable de tous les hommes, pour me sacrifier à l'objet de mon aversion. (*elle se leve.*) Je ne puis vous toucher, vous voulez tous deux ma mort; il faut vous satisfaire.

LA BARONNE, *l'arrêtant.*

Ah, quel égarement! ma chere fille, ouvre les yeux, reconnois ta Mere. L'état où je te vois ranime toute la tendreſſe que j'ai eue pour toi. Malheureuſe que je ſuis! c'eſt moi qui ai cauſé ſon extravagance.

M. DES MAZURES.

Dites-moi, Madame, ces accès-là lui prennent-ils ſouvent?

LE PRESIDENT.

Nous nous étions apperçus de ſa maladie.

LA BARONNE.

Pour moi, je vous jure que voilà la premiere fois que je l'ai vue en cet état. Apparemment que c'eſt l'averſion dont elle s'eſt priſe pour mon couſin, qui lui a tourné la cervelle.

SCENE IV.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, ANGELIQUE, LA BARONNE, M. DES MAZURES, LOLIVE.

LOLIVE.

NE pourrez-vous point me dire par aventure, où je pourrai trouver l'original que je cherche?

M. DES MAZURES.

Et qui eſt cet original, mon ami?

LOLIVE.

Pargué, c'eſt vous-même.

M. DES MAZURES.

Inſolent, ſans le reſpect que j'ai pour la Compagnie, je t'apprendrois à parler; je t'en dois auſſi-bien qu'à ton camarade.

LOLIVE.

Et morgué, ne vous fâchez pas, je vous apporte un petit billet doux qui vous divartira peut-être.

M. DES MAZURES.

Un billet doux, & de qui eſt-il?

LOLIVE.

D'un biau Monſieur tout galonné que je ne connois point; j'ai pris bravement deux louis d'or qu'il a boutés dans ma main, & vlà ſon billet que je boute dans la vôtre gratis.

LA BARONNE.

Je ſoupçonne d'où il vient. Liſez haut, je vous prie.

M. DES MAZURES, *lit en tremblant.*

Avant que vous épouſiez Angélique, je ſuis curieux de ſavoir ſi vous la méritez mieux que moi. Je vous attends dans le petit bois pour décider cette affaire. Venez m'y trouver au plus vîte, ſi non j'irai vous chercher, fuſſiez-vous au fond des enfers.

LEANDRE.

LA COMTESSE.

Voilà une affaire ſérieuſe, & je me perſuade que vous vous en tirerez galamment.

M. DES MAZURES.

Très-galamment, je vous jure. Mon ami, va-t-

en dire à celui qui t'a chargé de ce billet, que nous ne nous battrons point pour ſavoir à qui Angélique demeurera, & que je la lui céde de tout mon cœur. (*Lolive ſort.*) Moi, m'aller battre pour une folle! Je n'ai point de gorge à couper pour elle.

LA BARONNE.

Si bien donc, Monſieur, que vous rompez les engagemens que nous avions enſemble?

M. DES MAZURES.

Très-ſolemnellement. Ce Monſieur, & ces Dames ſeront témoins que je vous rends votre parole. Rendez-moi la mienne.

LA BARONNE.

Volontiers, je vous jure, & je voudrois ne l'avoir jamais reçue.

ANGELIQUE, *ſe levant bruſquement, ce qui effraie M. des Mazures & le Préſident.*

Parlez-vous ſérieuſement, Madame?

LA BARONNE.

Ah, elle me reconnoît! Oui, ma chere fille, du plus profond de mon cœur.

ANGELIQUE.

Me promettez-vous auſſi devant la Compagnie, de ne plus vous oppoſer à mon mariage avec Léandre?

LA BARONNE.

Que le Ciel me puniſſe, ſi j'y apporte le moindre obſtacle.

ANGELIQUE.

J'embraſſe vos genoux pour vous remercier de cette grace, & pour vous demander mille par-

dons des alarmes que je vous ai cauſées. Graces au Ciel, je ne ſuis ni bête, ni folle.

LE PRESIDENT.

Oh, oh, voici bien un autre incident!

ANGELIQUE.

Mais, j'ai affecté de le paroître pour dégoûter de moi M. des Mazures. Pardonnez à l'amour l'artifice qu'il m'a ſuggéré, & dont je me ſuis ſervie avec tant de ſuccès.

M. DES MAZURES.

Ce n'eſt plus une bête qui parle.

LA PRESIDENTE.

Ni une folle non plus, ſur ma parole.

M. DES MAZURES.

Je crois, Dieu me le pardonne, qu'elle a de l'eſprit par accès.

LA BARONNE.

Quoi, ma fille! eſt-il bien poſſible que vous ayez pu vous contrefaire à ce point?

ANGELIQUE.

Je n'en rougis que par rapport à vous. Trop heureuſe ſi ma ſoumiſſion vous touche, & vous engage à combler mes vœux.

LA BARONNE.

Je vous confirme la parole que je vous ai donnée de ne me plus oppoſer à vos inclinations. Vous voyez à préſent, Monſieur, ſi ma fille eſt une ſotte.

M. DES MAZURES.

J'enrage de l'avoir cru. C'eſt moi qui ſuis le ſot préſentement.

LA BARONNE.

Où eſt Léandre ?

ANGELIQUE.

Je crois qu'il eſt allé ſe jetter aux genoux de mon pere.

SCENE V.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, ANGELIQUE, LA BARONNE, M. DES MAZURES, LE BARON & LE COMTE *ivres.*

LE COMTE.

JE ſuis très-content de ce garçon-là, & je veux qu'il ſoit ton gendre.

LE BARON.

Oui, corbleu, il le ſera, puiſque je lui ai donné ma parole.

LE COMTE.

C'eſt le fils d'un de mes meilleurs amis, & je te le recommande.

LE BARON.

C'eſt une affaire faite: M. des Mazures, vôtre ſerviteur. Je ſuis bien aiſe de vous voir. Quand vous en retournez-vous?

M. DES MAZURES.

Tout au plutôt, je vous jure, car je pars.

LE COMTE.

Et vous faites bien.

SCENE VI. & Derniere.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LE COMTE, LA COMTESSE, ANGELIQUE, LE BARON, LA BARONNE, LEANDRE, *en habit Cavalier*, LOLIVE, *en habit de Valet de Chambre*, BABET.

LE BARON.

APprochez, mon gendre, approchez.

LA BARONNE.

Que vois-je? ſi je ne me trompe, c'eſt Nicolas en habit Cavalier.

LOLIVE.

Et voilà Maître Pierre en habit de valet de chambre, fort à vôtre ſervice.

LEANDRE.

Vous voyez, Madame, que l'amour cauſe ici bien des métamorphoſes.

LA BARONNE.

Je ne m'étonne plus, Monſieur Nicolas, ſi vous étiez ſi prévenu contre mon couſin.

LEANDRE.

Daignez excuſer mon déguiſement, Madame, & confirmer la ceſſion que me fait M. des Mazures.

LA BARONNE.

Je l'ai confirmée avec ſerment; ainſi je ne

puis plus m'en dédire, quand même je le voudrois. Soyez mon gendre, puisqu'il faut que j'en passe par-là.

LE BARON.

Eh bien, ma fille, vous voyez que je suis le Maître, & je vous ordonne d'accepter Léandre pour votre mari, sous peine de ma malédiction.

ANGELIQUE.

Je vous proteste, mon pere, que je suis trop scrupuleuse, pour m'exposer à ce malheur. J'obéirai quand il vous plaira.

Fin du Huitieme Volume.

08184

TABLE

DES PIECES CONTENUES

Dans ce Huitième Volume.

PENELOPE, Tragédie par Mr. l'Abbé Geneſt.

LES TROYENNES, Tragédie par Mr. de Chateaubrun.

BAJAZET, Tragédie par Mr. de Racine.

LA COQUETTE FIXEÉ, Comédie.

LA FAUSSE AGNES OU LE POËTE CAMPAGNARD, Comédie par Mr. Nericault Deſtouches.